This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

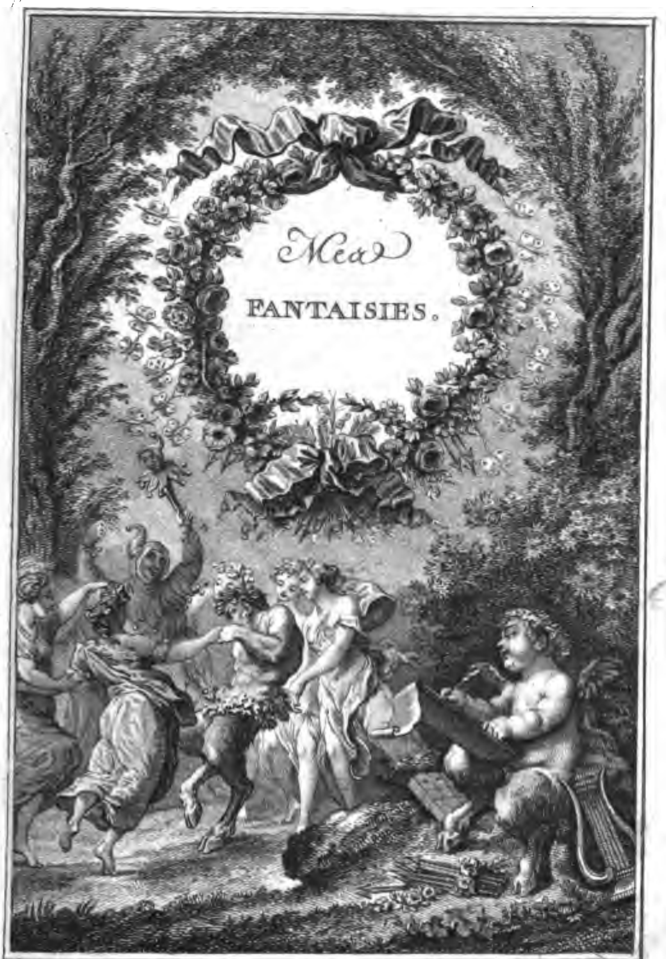
Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Dr G. Weiler
Bequest
1996
Vet. Fr. II B. 1978

by DORAT (Claude-Joseph)

MES FANTAISIES.

A

L. la Valette



Ch. Eisen inv. De Longueil Sculp.

MES FANTAISIES.

Ludibria ventis.

TROISIEME ÉDITION.

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

A LA HAYE,

Et se trouve à PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françaiſe.

M. D. CC. LXX.

Cette Edition eſt infiniment plus ſoignée que les premieres. On a ſupprimé les Piéces qui ont paru foibles, ou tenant de trop près à ce qu'on appelle *Vers de Société*. On a corrigé la plûpart de celles qui reſtent. Les retranchemens ſont remplacés par des morceaux ou tout à fait neufs ou choiſis avec ſévérité parmi ceux qui ſont déjà connus. Ce Recueil en un mot conſervera la forme qu'on lui donne aujourd'hui. Il étoit d'abord diviſé en Epitres & en pieces détachées. On a renoncé à cet ordre, qui pourroit y jetter de la monotomie. Tout y eſt pêle-mêle, & cette confuſion convient à ſon titre.

TAYLOR INST.
OXFORD

DISCOURS

Sur la Poësie en général, & particuliérement sur les Piéces Fugitives.

DEPUIS qu'*Homère*, le premier & le plus parfait des modèles, a enchanté ce triste globe par le charme des vers, la Poësie a conservé ses droits sur les cœurs sensibles & sur les imaginations qui connoissent le prix d'une erreur si souvent utile à la vérité. Cet Art se plut long-tems sous le beau ciel de la Gréce. La Patrie du Peintre d'Achille fut aussi celle des fictions brillantes, de l'Éloquence Républicaine, de cet héroïsme épuré qui naît de la culture des esprits, & que l'ignorance n'atteindra jamais. Rome se fit pardonner ses conquêtes en

ſaveur du talent de les chanter. Les rives du Tibre, ſi ſouvent jonchées de morts, ſe couvrirent de fleurs aux accens d'Horace, de Virgile & de Tibulle. Grace à ces Philoſophes paiſibles, un jour doux pénétra dans ce deuil immenſe répandu alors ſur l'Univers.

Entre les Nations modernes, les Italiens & les Anglois ſe ſont auſſi diſtingués par leur goût pour cet art conſolateur. Les derniers ſurtout avoient beſoin de ſa magie pour éclaircir cette mélancolie ſombre qui les conſume, & vaincre cette férocité inſulaire qui peut-être, ſans les Popes & les Miltons, auroit produit des monſtres. Cromwel n'aimoit point les vers. Heureux encore les Mortels à qui la Nature dans leur infortune a laiſſé un hochet pour les diſtraire & les empêcher de devenir barbares ! Les

Allemands aujourd'hui ſemblent avoir recueilli quelques-unes de ces étincelles poëtiques, long-tems égarées ſous les cendres d'Athènes & les débris de l'ancienne Capitale du Monde : mais la France eſt toujours le ſol que les Muſes affectionnent davantage ; elles y réſiſtent aux chocs des mœurs actuelles, aux dégoûts de la frivolité, à l'ingratitude de ces Oiſifs, dont le luxe endurcit l'ame, & qui aimeroient mieux être accablés d'ennui, que contraints d'eſtimer ce qui leur donne des plaiſirs.

Je vais ſuivre les révolutions de la Poëſie parmi nous : je remonterai juſqu'à ſon berceau, je marquerai ſes progrès, ſes jours de force ou de langueur, & me repoſerai plus particuliérement ſur le genre dans lequel j'ai hazardé les eſſais qui compoſent ce Recueil. Ces ſortes

d'esquisses, quand elles sont rapides, deviennent intéressantes, en ce qu'elles rassemblent, sous un seul point de vue, l'ouvrage de plusieurs Siécles, rapprochent les nuances éparses d'un grand tableau, & fixent en quelque sorte l'éternelle mobilité de l'esprit humain. Le dépôt des connoissances se partage aujourd'hui en d'innombrables analyses qui les font circuler & les rendent plus familieres à la multitude. Cette méthode contre laquelle on a déclamé place les trésors de la Science à une hauteur où l'on peut les atteindre : elle favorise la paresse en multipliant les lumieres, &, si elle empêche de découvrir des sources nouvelles, elle tire au moins des anciennes tout ce qu'elles peuvent fournir d'agrément ou d'utilité. C'est ainsi que l'eau des grands Fleuves se resserre en

mille canaux ſouterrains, pour aller embellir nos Parcs, & abbreuver nos prairies.

Nos premiers Poëtes, ſi nous voulons les chercher juſques dans les Gaules, ſont connus ſous le nom de Bardes. Ils compoſoient des vers; les Druides les récitoient. Ces Prêtres en ſçavoient quelquefois juſqu'à vingt mille dans leſquels étoient renfermés les ſecrets de la Religion & les dogmes de la Théologie. Mais je ne veux point me perdre dans cette antiquité où l'on ne trouve que nuages & qu'incertitudes. Je laiſſe ces diſcuſſions minucieuſes à la patience des Compilateurs. On en cite un qui affirme hardiment que les Patriarches, avant le déluge, n'étoient point du tout inſenſibles à la Poëſie; que notre premier Pere, dans le Paradis terreſtre, faiſoit pour ſa

chere compagne de très-jolis Madrigaux ; & que les Anges même, au moment de la création, entonnerent en vers les louanges du Créateur. Ces absurdités ne sont bonnes qu'à faire voir jusqu'où peut égarer la manie des recherches, quand elle n'est point dirigée par le goût & la Philosophie. Je n'examinerai pas non plus si nous devons la rime à l'*omoioteleute* des Romains ; si elle nous vient des Provençaux, ou leur est antérieure ; lequel en est inventeur, de *Paul Diacre*, ou du Pape *Léon* ; si elle entra en France, par le Nord ou le Midi, par l'entremise des Maures, des Goths, ou des Arabes. Cela n'intéresse personne.

Ceux qui cultivoient notre Poësie dans son premier âge formoient des troupes errantes, à peu-près comme celles de nos Comédiens de Campagne : des Essains

Poëtiques se répandoient de toutes parts ; ils assiégeoient les Châteaux, les Palais, & récitoient à tout venant des vers tudesques qu'ils appelloient modestement le langage des Dieux. Les chefs de famille menoient avec eux leurs femmes & leurs enfans qui naissoient dans le sein de la rime & n'avoient qu'elle pour héritage. Tous ces Amphions voyageurs étoient admis à la table de nos Rois qui les faisoient vivre, & à qui, comme de raison, ils promettoient l'immortalité. La louange adroite ou non fut la premiere séduction qu'employa la Poësie pour se concilier la bienveillance des hommes, & les Grands mirent bientôt de l'importance à des chansons qui flattoient leur oreille en chatouillant leur vanité.

Les préparatifs des Croisades, la fermentation qu'elles occasionnérent, cet

enthousiasme précurseur des grands évé-nemens, le vertige sacré qui agitoit l'Europe, toutes ces causes réunies firent éclore des légions de Poëtes belliqueux qui s'armérent pour le saint tombeau & s'en alloient rimant contre les Sarrasins: mais les noms de tous ces guerriers ne sont pas venus jusqu'à nous; on ne se souvient que de leur zèle & de leur extravagance. Une telle révolution changea cependant le caractere des ouvrages: il n'y étoit question, avant elle, que de Charlemagne, de Roland, de Renaud de Montauban, du Roi Artus, du Chevalier de la Table Ronde: à leurs noms succéderent ceux de Bouillon, de Soliman, de Noradin, des Califes & des Soudans. Ces rimeurs Catholiques ne s'épargnoient pas sur-tout les Satyres contre les Turcs & ce Payen de Mahomet! ils auroient au besoin

brûlé Jérusalem pour en mieux extirper les racines de la Religion Musulmane. On voit par là que le Fanatisme les avoit tant soit peu gagnés, & que les Poëtes dans ces temps de crise, au lieu de s'élever contre les passions des Princes, en étoient les plus ardens Apologistes. Il ne paroît pas que depuis ils se soient corrigés de ce défaut ; & ce sera pour eux une tache éternelle aux yeux de la raison & de l'humanité.

Parmi tant de noms oubliés & si dignes de l'être, il en est un que répéteront dans la postérité la plus reculée les Amans & les Philosophes ; c'est celui d'Abélard dont la science, les réfléxions & le génie vinrent échouer contre un sourire d'Héloïse, & dont les malheurs ont ouvert une source de larmes qui ne se fermera jamais dans tous les

cœurs sensibles. Il entremêloit les fleurs de la Poësie aux épines théologiques, &, lorsque des études incertaines offusquoient à ses yeux les rayons de la Divinité, il les retrouvoit avec tout leur éclat dans les regards de sa maîtresse. Les vers qui lui échappoient alors respiroient la passion, la volupté, l'amour : les jeunes Amans se les rappelloient dans le calme de la solitude ; ils y retrouvoient la peinture enflammée de leurs peines, de leurs plaisirs & de leurs sentimens. Abélard fut à la fois le Savant le plus profond, le plus aimable des hommes, & certainement le plus persécuté. Né avec une ame brûlante, il se vit obligé de s'ensevelir vivant, pour pleurer l'impuissance de ses desirs, l'inutilité de sa raison & cette loi du sort qui le fit passer en quelque sorte par tous les grades de l'infortune. Son existence ce-

pendant,

pendant, toute orageuse, toute pénible, toute horrible qu'elle fût, me sembleroit préférable à celle de ces Érudits orgueilleux, qui croyent reculer les limites de l'esprit humain, en posant les bornes du leur, achetent du sacrifice de leurs passions le droit d'être insensibles pour les autres, & ne laissent en entrant dans le tombeau que des noms qu'on abhorre & des volumes qu'on ne lit pas.

Je me suis trop abandonné peut-être en parlant d'Abélard; mais lorsqu'on écrit pour soulager son cœur & distraire son imagination, on se permet tout ce qui peut attacher l'une ou intéresser l'autre. La crainte de la critique doit céder au plaisir de se satisfaire, & il faut bien se garder de toucher à un défaut, quand il est le résultat d'un sentiment.

Les Poëtes qui vinrent après l'Amant

d'Héloïse n'eurent ni ſon mérite ni ſa réputation : c'eſt un *Hélynand* qui fut Moine pendant ſa vie, & dont on fit un Saint après ſa mort ; un *Hugues de Bercy*, Auteur d'une Satyre ſanglante qu'il nomma la Bible de Guyot ; un *Raoul*, *un Vace* Normand, &c, &c, &c. *Thibault*, Comte de Champagne ſe diſtingua dans cette foule ; c'eſt qu'il aimoit & qu'il chantoit l'Amour. Il mêla le premier les rimes maſculines aux féminines, & ſentit les graces de ce mélange : l'Arioſte, le Taſſe, le Cavalier Marin tranſporterent cette nouveauté dans leurs Stances qui en acquirent plus de charme & d'harmonie. Les Chanſons de Thibault furent très-eſtimées & eurent beaucoup d'imitateurs : elles célébroient la beauté de Blanche de Caſtille, Mere de Saint Louis. D'après cela, il n'y eut ſi petit

Rimeur qui ne se fît une Reine à sa guise, pour laquelle il s'épuisoit en Madrigaux amoureusement gothiques. De-là sont nées les Iris en l'air, les chaînes, les martyres, toutes ces phrâses doucereuses qui vieillirent dès leur nouveauté, & sont venues depuis affadir nos Éclogues, nos Idyles, nos Élégies, sur-tout nos Opéra.

Au milieu de tant de Chansons, on vit éclore le Roman de *la Rose*, que les gens de goût estiment encore aujourd'hui : il fut commencé par Guillaume de Lorris, & continué par Jean de Meun; c'est une espéce d'art d'aimer :

> Ci est le Roman de la Rose,
> Où tout l'art d'amours est enclose.

Il renferme les expressions vives de cette passion si douce & si cruelle, qu'on

ne se lassera jamais de peindre, & dont les peintures sont toujours intéressantes même pour les malheureux qu'elle a faits. Cet Ouvrage éprouva tout ce qui accompagne les grands succès, les éloges outrés, & les contradictions ridicules. Les Religieux qui s'y voyoient maltraités crioient au blasphême : les Prédicateurs lançoient contre lui toutes les foudres de l'Éloquence Apostolique ; & Gerson, Chancelier de l'Université, crut l'ensevelir sous un énorme Traité Latin qu'il composa à ce sujet avec toute la fougue de Démosthènes ; mais les Grâces toujours victorieuses se jouent des criailleries des Moines, des Anathêmes de la Chaire, & du Latin de l'Université.

Les partisans du Roman de la Rose tomberent dans un autre excès : à les entendre, c'étoit le Livre universel.

Fable, Hiſtoire, Morale, Théologie, Religion, Chymie, tout étoit renfermé ſous cet ingénieux emblême. Cette Roſe, d'après eux, repréſentoit tour-à-tour la Science, la Sageſſe, les myſtères de la *Grace*, la Piété Chrétienne, & le *Port du Salut* : quelques-uns même y appercevoient la *Roſe virginale de Marie*, la *blanche Roſe en Jéricho plantée*, le *Verger d'infinie Lieſſe*, le *Roſier de tout bien & gloire*, *qui eſt la béatifique viſion de l'eſſence de Dieu.*

Quel délire de part & d'autre ! Il eſt clair cependant que cette Roſe ſi mal attaquée, ſi mal défendue, eſt abſolument la même * qui fut tranſplantée depuis à l'Opéra-Comique, par l'Auteur de la Métromanie.

* *La Roſe*, Opéra-Comique de M. *Piron.*

Quoi qu'il en soit, ce Roman célébre fut en quelque sorte l'Aurore de la Poesie Françoise ; il est à la fois voluptueux & satyrique. Les Femmes surtout n'y sont pas ménagées ; les Épigrammes contr'elles y reviennent à tout moment ; en voici une :

> Pénélope même il prendroit,
> Qui bien à la prendre entendroit.

Quand cela seroit, faut-il le dire avec cette dureté, & outrager un Sexe charmant qui n'a pas toujours le courage de se défendre contre les idées de bonheur que nous attachons à ses foiblesses ?

Après cette production, les Muses se reposerent long-tems. Dans cet intervalle elles n'accorderent leurs faveurs qu'à quelques Moines, & entr'autres à *Jean Venete*, Carme du grand Couvent. Enfin, grace à *Froissard*, on vit naître

le *Chant Royal*, la *Ballade*, le *Lai*, le *Virelai*, le *Triolet*, le *Rondeau*, & toutes les Piéces à refrain. Ce *Froiſſard*, que nous connoiſſons comme Hiſtorien, fit auſſi beaucoup de vers : il mettoit à la tête, qu'ils avoient été compoſés *à l'aide de Dieu* & des *Amours*.

Villon parut, *&*, comme dit Boileau,
..... dans ces ſiécles groſſiers,
Débrouilla l'art confus de nos vieux Romanciers.

Ce Villon avoit quelque mérite ; mais ſa vie eſt pleine de détails qui répugnent. Ses licences plus que poétiques le mirent aux priſes avec le Châtelet ; & il paroît par les plaiſanteries qui lui échappérent alors, que c'étoit un homme ſans honneur & ſans aucune ſorte de ſenſibilité. Je ne ſçais comment on s'arrête ſur ces anecdotes flétriſſantes pour la Littérature : que ne peut-on plutôt cacher à

la poſtérité les noms des malheureux qui ont déshonoré leur talent, & n'ont pas ſenti que la premiere gloire eſt celle des mœurs & de la probité ?

Les Ouvrages de Villon, quoique plus correcᵭs, ne ſervirent point aux progrès de la Poéſie : au contraire, ceux qui le ſuivirent la défigurerent au point d'en faire un art méconnoiſſable & barbare. Ce n'étoit plus qu'un amas de rimes laborieuſement entaſſées les unes ſur les autres ; leurs noms étoient la *Batelée*, la *Fraterniſée*, la *Rétrograde* ; l'*Enchaînée*, la *Briſée*, l'*Equivoque*, la *Senée*, la *Couronnée*, l'*Empériere*, monſtrueux abus de la patience & de l'eſprit humain. Ce mauvais goût infecta tous les écrits : il donna des entraves à la raiſon, au ſentiment ; & les Poetes alors n'étoient que des enfans imbéciles

ou des Bâteleurs coupables. La fureur des rimes bizarre n'eſt pas la ſeule manie qu'on ait à leur reprocher. Pour comble de ridicule, ils arrangeoient leurs vers avec une telle ſymmétrie & des combinaiſons ſi ridiculement ingénieuſes qu'ils en formoient toutes ſortes de figures, comme des *triangles*, des *ovales*, des *croix*, des *fourches*, des *rateaux*. On a conſervé cinq de ces Piéces, qui repréſentent un autel, un *œuf*, *des aîles* & *un ſiflet* : ce dernier convient merveilleuſement à de pareilles inventions, & aux Rimailleurs Automates qui ſe ſont joué à ce point de l'indulgence de leurs Contemporains.

L'excès des extravagances annonce qu'elles touchent à leur terme. *Marot* les fit oublier. Voici le moment où la Poéſie ſort en quelque ſorte de ſon

cahos, prend une forme plus réguliere, & s'embellit, par dégrés, sous les pinceaux de Clément, de Saint Gelais, de Belleau, de Ronsard & & de Baïf. Malherbe lui donne encore plus de pompe & d'énergie ; il ébauche en elle ces traits de force & de majesté qui se développent enfin, sous le beau siécle des Corneille, des Racine, des Boileau & des la Fontaine. Le nôtre, à ce qu'il me semble, n'a point dégénéré. Nous avons je crois, des rivaux à opposer aux plus beaux génies qui ayent illustré le regne de Louis XIV. La Philosophie a ouvert le champ des connoissances où la Poésie elle-même a cueilli des fleurs moins passagères, & de plus solides ornemens. L'augmentation du luxe, l'amour de la nouveauté, l'appréciation plus juste des titres & des rangs, une sorte

d'indépendance dans les opinions ; tout cela donne plus de *mordant* aux esprits & au goût plus de délicatesse. Les grands Hommes, que je viens de nommer, en nous applanissant les difficultés de l'art, nous ont laissé le temps de penser davantage. Le travail de l'Artiste ne nuit pas, de nos jours, aux études du Philosophe, & nous sommes d'autant plus avancés, qu'on a fait pour nous les premiers pas, qui ne sont pas les moins difficiles. Peut-être est-il quelque partie plus négligée, telle que la Comédie, portée à sa perfection par Moliere, & voisine aujourd'hui de sa décadence ; mais il en est d'autres dans lesquelles nous ne devons rien envier à nos prédécesseurs.

Parmi les genres où nous excellons, la Poesie légère est un de ceux que nous avons le plus perfectionnés. On a vu naî-

tre depuis quarante ans une foule de Piéces fugitives qui font devenues le charme & l'amusement de la Société. Il ne faut point les juger par leur peu d'étendue, mais par les graces tantôt badines, tantôt voluptueuses qu'on y doit répandre, par la gaîté franche, la peinture vive des mœurs, & ce cachet d'originalité qui en doit être le principal caractere. Dans certaines productions le Poete est contraint de disparoître sous des Personnages empruntés qu'il fait parler bien ou mal. Il se montre dans quelques-unes avec un attirail fatigant pour lui & pour les autres : là, il n'a point d'entraves à se donner : il est exempt de ces convulsions préliminaires qui dans la régle doivent précéder l'inspiration. C'est l'homme que l'on cherche, c'est lui qu'on est censé voir & entendre ; il parle, il

converſe, il s'abandonne à cette indiſcrétion qui fait honneur à l'ame qu'elle trahit. Ses goûts, ſes penchants, ſes humeurs, ſes défauts même, tout lui échappe, comme ſi le Public ne devoit jamais être dans la confidence. S'il eſt vrai qu'un Poete ſe peigne dans ſes écrits, c'eſt ſurtout dans ceux dont il eſt queſtion. Il y eſt froid, dès qu'il ſe maſque; il faut qu'il y ſoit Amant, Convive, Ami, & que ſon cœur ſe réfléchiſſe dans tous les tableaux que colorie ſon imagination. Voilà pourquoi ces ſortes de Piéces doivent être courtes & rapides: elles ſont les ſaillies du moment; tout leur ſel s'évapore, dès qu'elles annoncent le projet. Qu'on liſe Horace; on verra chez lui le précepte renfermé dans l'exécution. Exceptez-en les Satyres, l'Art Poetique, quelques Odes dans le goût de Pindare, ce Poete

charmant eſt tout en Piéces fugitives. Ce ſont autant de petits chefs-d'œuvres que la volupté même a dictés à la pareſſe ; & que les Muſes ont recueillis pour en faire les délices de la poſtérité. Ce genre convenoit parfaitement au tour d'eſprit d'Horace, à ſon caractere volage, à la vie diſſipée qu'il menoit chez Mécène, & qui ne lui permettoit pas de s'impoſer la charge d'un long ouvrage. Entraîné par le tourbillon de Rome, il ſaiſiſſoit en courant les nuances les plus délicates ; ſur-tout il ſe peignoit lui-même avec ces couleurs vraies, qui prêtent à la négligence même un charme que n'ont pas des beautés à prétentions. Tantôt il vante l'illuſion d'un amour naiſſant ; tantôt il s'emporte contre la perfidie d'une Maîtreſſe. Pour ſe conſoler il ordonne à un Eſclave d'apporter des fleurs & du vin ;

il célébre les charmes de la jeune Phidylé, plaisante sur la coquetterie de la vieille Chloris, prend congé de l'Amour avec humeur, & l'instant d'après chante amoureusement une hymne à Vénus : là, c'est Bacchus qu'il implore, & qu'il prie de l'aider à bien recevoir Messala ; plus loin, il annonce à Lamia de l'orage pour le lendemain, & lui recommande d'adoucir la rigueur du temps par le plaisir de la table. Ne croiroit on pas, en parcourant tous ces Sujets, être dans la familiarité d'Horace ? Il vous transporte à son Tivoli, entre Philis & Ligurinus ; vous devenez le témoin de ses fêtes, le confident de ses amours, & l'admirateur de ses chansons. Ce qui achéve son éloge, c'est ce mélange de raison qui perce à travers son badinage : on trouve plus de morale dans les esquisses de ce Poete Phi-

losophe, que dans les traités approfondis de tous nos Moralistes. Ce n'est point cette Philosophie orgueilleuse qui se charge avec confiance de l'instruction de l'Univers, n'estime que ses opinions, n'aime que ses Prosélytes, & verse autour d'elle le fiel brûlant de la misantropie; c'est celle qui sçait rire & pardonner, qui se joue en quelque sorte autour du cœur humain, pour mieux saisir l'instant d'y pénétrer; est toujours simple, ne dogmatise jamais, & adoucit, par des Fables aimables, les traits austeres de la vérité. La Philosophie d'un Poete doit être sans affiche. Il faut qu'il la puise dans son cœur, & qu'elle se mêle à ses ouvrages comme l'air, ce fluide imperceptible, s'insinue dans tous les corps sans que l'œil s'apperçoive de cette opération de la Nature. Un vrai Sage est indulgent; c'est d'après ses propres passions

sions, qu'il doit raisonner sur celles des autres ; c'est de son aveuglement qu'il doit emprunter le flambeau dont il éclaire ce qui l'environne : l'insensibilité séche l'esprit, & resserre les idées. De-là naissent les conjectures vagues, les faux jugemens, les déclamations fastueuses, tous ces froids apophtegmes pour qui l'ame n'a point d'oreilles. Il faut avoir vu les tempêtes pour oser les décrire : enfin c'est parmi les peines & les plaisirs, dans les chocs de l'amour & de l'ambition, c'est du sein des foiblesses & des erreurs que s'éleve cette voix intéressante & victorieuse qui instruit les malheureux en les attendrissant, fait aimer la Raison, persuade le devoir, & raméne l'homme par l'attrait même du bonheur qu'il avoit perdu.

Voilà mes Sages, voilà ceux que j'irai

consulter, quand il me faudra de plus consolantes illusions. Je redoute Sénéque comme un Maître, je consulte Horace comme un Ami.

Parmi les Modernes l'Abbé de Chaulieu nous donne une idée de cette sagesse douce & compâtissante que Nicole & la Bruyere n'ont jamais connue.

Je m'arrêterai un moment sur ce Poete célébre qui le premier a mis en vogue le genre sur lequel j'ose risquer quelques réflexions. Il étoit d'une bonne Maison, quoiqu'il fît de jolis vers. Il avoit l'imagination brillante, l'ame sensible, pleine de chaleur, ouverte aux douces impressions de la volupté. Outre ces qualités peintes dans ses écrits, il se trouva porté par sa naissance dans ce tourbillon qu'on appelle bonne Compagnie, qui seule pouvoit faire la réputation d'un

homme tel que Chaulieu. Le Prince de Conti, Meſſieurs de Vendôme, le Duc & la Ducheſſe de Bouillon, s'en emparerent & l'admirent dans le ſecret de leurs plaiſirs. Les Gens de Lettres alors trouvoient de vrais amis, & n'avoient point ſans ceſſe à ſe tenir en garde contre l'inſolence des Protecteurs. C'eſt de notre ſiécle que datte cette eſpece d'hommes qui ſe croyent Propriétaires du talent qu'ils prônent, verſent le dénigrement ſur celui qui les néglige, & ne ſont plus rien, dès qu'on les a remis à leur place. Le *Temple* & la maiſon de Marianne Mancini ſeront célébres à jamais par les vers de l'Abbé de Chaulieu & par la Société qui les inſpiroit: c'étoit un double Lycée, où les Muſes ſe jouoient avec les Graces, où l'eſprit aiguillonné par la confiance, étoit toujours déſarmé par la

délicatesse ; ou, malgré le bon ton, régnoit encore cette cordialité, sans laquelle le rire n'est qu'une grimace inventée pour déguiser l'ennui. C'est-là que l'Ami de la Fare puisoit ces tours heureux, cette aménité, cette fraîcheur de coloris, répandue sur tous ses Ouvrages. Il est diffus, incorrect ; mais pénétré de ce qu'il écrit ; qualité précieuse, à qui l'on doit le peu de bons vers qu'on lit encore. Peint-il Lisette, avec un chapeau de fleurs ? On voit, qu'il avoit souvent consulté son modéle. Il ne parle de sa goutte que comme un Maître dans l'art de jouir, & dès long-tems exercé aux plaisirs qui la précédent. Sa morale même est toute en sentimens. Chez lui, les idées de la destruction n'ont plus rien d'affreux ; il se familiarise avec elles & n'en avance pas moins dans les délices de la vie,

quoiqu'elles se rapprochent du terme dont il ose envisager la perspective. C'est que son Epicuréisme affranchi de la servitude des préjugés, se représente au bout de sa carriere un Dieu bon qui lui tend ses bras, non un Tyran imaginaire, attendant aux bornes de l'existence un être qu'il a créé foible, pour le punir de ses foiblesses, & lui faire expier par une éternité de douleurs des plaisirs d'un instant.

Lorsque *Chaulieu* cessa de vivre, on imagina que la Muse des Graces ne seroit plus occupée qu'à gémir sur son tombeau: M. *de Voltaire* nous a fait voir qu'il étoit possible de la consoler. S'il a moins de chaleur & de volupté que le Gouteux du Temple, il est aussi moins inégal, plus fécond, surtout plus étincelant de cette gaîté françoise qui s'éva-

pore dans nos cercles, & qu'il a fixée dans ses écrits. Le style de ces deux Emules indique les différentes circonstances où ils se sont ttouvés. *Chaulieu* ne vit que l'aurore de cette Philosophie qui bouleversa le systême moral, amena d'autres rapports & d'autres combinaisons. De son temps les esprits étoient plus tranquilles, les ames plus recueillies, les tableaux plus monotones. Son rival parut dans le moment de la révolution. Des travers perfectionnés, des plaisirs rajeunis, une superficie de légéreté répandue sur les choses les plus solides; des connoissances nouvelles, de nouvelles sottises; voilà ce qui dut frapper ses premiers regards, lorsque de son berceau il s'élança dans un Monde où il alloit jouer un si grand rôle. Admis chez la célébre *Ninon de Lenclos*, il puisa

dans son commerce la politesse du Siécle qui expiroit, & la malignité de celui qui commençoit à naître. Il devina les hommes avec lesquels il auroit à vivre & se saisit de l'arme du ridicule qu'il a maniée depuis avec tant d'avantage & de cruauté. Ses plaisanteries même supposent des réflexions profondes sur le cœur humain; il ne fait rire que pour inviter à penser. J'ai toujours cru que ses petits Romans, ses Lettres en vers, ses Piéces détachées, & ses Poemes satyriques avoient donné l'idée du mot *Persiflage* qui s'introduit depuis peu, & dont le sens n'est pas aussi vague que d'abord il le paroît. Le Persiflage est à mes yeux la décomposition des objets imposans, réduits à leur juste valeur. Lorsqu'il attaque les devoirs de la vie, qu'il sappe les préjugés utiles, & fait rougir la vertu,

il devient l'opprobre de celui qui l'employe ; mais s'il se borne à fronder les folies du jour, à pulvériser les titres qui décorent des Nains, à montrer à nud la difformité des Sots, à purger la Société de tous les fourbes qui la trompent, & de toutes les chenilles qui l'empoisonnent : ce n'est plus alors que le droit de l'homme sensible, & la vengeance du Philosophe révolté. Le grand malheur de persiffler la Courtisanne, dont la dignité burlesque insulte à la décence publique ; le Fat ignorant qui tranche, décide, colporte des Épigrammes, & ne sçait pas qu'il est au-dessous même de la Satyre. La femme surannée, qui au défaut des charmes, se sauve dans la Métaphysique. Le Poete présomptueux se croyant un Sophocle, parce qu'il a lu dans Aristote les mots de *Péripétie*, de *Protase* & de

Catastrophe; tous ces Etres enfin qui nous inonderoient de leurs ridicules, sans la fermeté courageuse qui les dénonce & les anéantit!

M. de Voltaire s'est chargé de ce soin dans la plûpart de ses Ouvrages fugitifs; mais on sent bien, lorsqu'il s'exerce dans ce genre, qu'il est supérieur au genre même. Heureux s'il n'avoit pas quelquefois porté trop loin un talent dangereux, dont alors le seul dédommagement est le plaisir d'avoir nui. Jouissance morne, inquiette, qui répugne à toute ame sensible, qu'un égoïsme féroce n'a pas encore dénaturée.

M. Gresset a un caractère moins marqué, & parcourt un cercle moins étendu. Ses Poésies, si l'on en excepte *le Méchant*, respirent la paresse, le goût de la solitude & des plaisirs tranquilles. On y voit percer de temps en temps la haine des

hommes ; mais c'est une haine sans âpreté : elle s'éteint bientôt dans cette apathie douce, aussi éloignée du tourment de haïr, que de la fatigue d'aimer. La Littérature aujourd'hui est une espéce d'arene où l'on s'entre-déchire pour le brin de laurier qu'on dispute. Après les premiers efforts, le dégoût ne tarde pas à germer dans un cœur honnête, si des passions fortes ne le soutiennent, ne l'embrâsent, ne le déterminent. Elles seules donnent l'action au talent, renouvellent les idées, mettent l'ame aux prises avec l'imagination, dévorent l'intervalle qui sépare les travaux & les succès : ce sont des semences de feu qui courent de veine en veine, fournissent au génie l'aliment qu'il demande, & ne lui permettent de repos que pour le pousser à de nouveaux élans. Cette impulsion victorieuse

a manqué, je crois, au charmant Auteur de *Verd-verd* ; car je ne puis me convaincre qu'il ait sérieusement regardé comme un scandale public l'heureuse faculté d'orner la Raison, d'égayer la Morale, d'intimider les Méchans, & d'immortaliser un Perroquet.

On perd sans doute beaucoup au silence de cet ingénieux Écrivain ; mais quelques personnes aujourd'hui semblent faites pour nous en dédommager. Le C... de B... qui dans son *Epître aux Grâces* a trahi son commerce avec elles ; le Chevalier de *Boufflers*, l'*Hamilton* de nos jours, ce Duc * Philosophe, dont le nom seul rappelle l'idée d'un talent, & d'un esprit héréditaire ; MM. de Voisenon & de S. Lambert ont permis à leur plume ces riens brillans & faciles qui occupoient autrefois

* *M. le Duc de N***.*

les loiſirs d'Anacréon ; ils y ont peint leur ame, & le modele répond de la délicateſſe du tableau. Je citerois encore un de nos Militaires *, le plus diſtingué par ſa naiſſance & ſon génie, qui, de la même main qu'il traça des plans de campagne, écrit en vers charmans des Epîtres pour ſes Amis, & des Contes pour ſes Maîtreſſes. Il nous apprend que le goût eſt de tous les états, & qu'il habite ſous des tentes comme dans nos Académies. Les Gens du Monde eurent toujours une préférence marquée pour ce genre de productions : c'eſt qu'il n'affiche point ; c'eſt qu'il échappe à l'envie, & ne choque qu'indirectement les Littérateurs déclarés, gens pour la plupart hériſſés d'ombrages, & ſur le chemin deſquels il ne faut pas ſe trouver, quand on s'entête à vivre heureux.

* *M. le Comte de M.*

Parmi les Poétes aimables que je viens de nommer, je n'ai garde d'oublier l'*Ovide* moderne, cet Epicurien accompli qui pratique l'art de plaire avec autant de ſuccès qu'il a écrit ſur l'art d'aimer. La rigueur ſcrupuleuſe, avec laquelle il renferme ſes Ouvrages, eſt une ſorte de pudeur littéraire qui en augmente le charme, & tournera un jour au profit de nos plaiſirs. Le jeune Auteur de *Zélis au Bain* eſt digne de chanter l'Amour, & d'en obtenir le prix de ſes Chanſons. Nous avons auſſi de M. *Barthe* quelques Epîtres d'une tournure très-agréable.

Eh ! que ne peut-on pénétrer dans les portefeuilles de ces Sages obſcurs, qui mépriſent ce vain bruit qu'on nomme *Réputation*, répandent leur ame paiſible ſur leurs tablettes ignorées, & n'ont

garde de proſtituer aux regards publics la Muſe ſolitaire qui les conſole ? C'eſt là qu'on trouveroit ſouvent l'expreſſion vraie de la ſenſibilité, & ces jeux naturels d'un eſprit libre qui n'a que lui pour confident & pour Juge.

Le genre dont il s'agit eſt vraiment le ſeul où juſqu'ici nous n'ayons point à craindre de rivaux : il convient à cette effervefcence paſſagère de l'Eſprit National, à cette gaîté ſuperficielle qui n'échauffe point un long ouvrage, & prête tant de grâce à nos productions du moment. Je dirai plus, avec toutes les diſpoſitions naturelles pour cette ſorte de Poéſie, il faut encore, ſi l'on y veut être ſupérieur, reſpirer l'air de la Capitale. Ici, le ſuccès dépend du ſol : ce n'eſt qu'à Paris qu'on a pu écrire les *Tu* & les *Vous*, le *Mondain*, les vers au Préſident *Hénault*,

à Madame *de Fontaine Martel*, & au Maréchal *de Richelieu*. On y eſt à la ſource des ridicules : c'eſt là que vous avez ſous les yeux la liſte des Sots parvenus, des Femmes vacantes, des Amans en pied, ou des Surnuméraires. On s'y met au fait des anecdotes, de l'hiſtoire des ſoupers, des brouilleries, des noirceurs, de mille nuances charmantes qu'on ne devine point, dès qu'on s'en éloigne. Rien n'eſt fixe, tout échappe, revient, diſparoît. Le tourbillon roule, il faut être au courant, & pourſuivre, les pinceaux à la main, ces modeles fugitifs qui ne laiſſent pas même au Peintre le temps de les eſquiſſer. C'eſt au milieu de ce flux & reflux que l'Eſprit fermente, que l'imagination s'allume & enfante les tableaux rapides qui immortaliſeront notre frivolité. Paris, en un mot, eſt le ſéjour par

excellence, si l'on veut être martyr de l'Amour, dupe de l'Amitié, voir des horreurs sous un vernis d'élégance, connoître à fond l'étiquette, acquérir le bon ton, renoncer au bonheur & faire de jolis vers.

Ch. Eisen inv. E. De Ghendt Sculp.

MES FANTAISIES.

L'ESPRIT DE L'OUVRAGE.

CE pauvre Globe est balotté
Entre l'Amour & la Folie ;
Sentir l'un est ma volupté,
Rire avec l'autre est mon génie.

A MES ENNEMIS,

CAR TOUT LE MONDE EN A.

Mes chers amis, j'imagine un moyen
De vivre en paix ; j'y gagne, & vous n'y perdez rien.
Je vous jure avant tout de n'être point ſublime ;
Je n'aurai pas le front d'empiéter ſur vos droits ;
Je perſifflerai quelquefois,
Dut-on encor m'en faire un crime :
Par ſon attrait chacun eſt emporté ;
D'ailleurs le perſifflage eſt bon à ma ſanté,
Et me moquer des ſots entre dans mon régime.
Je ſuis homme à parler d'un ton peu circonſpect
De tous vos tyrans litteraires ;
En vrai Républicain, je verrai ſans reſpect
Les Tarquins du Parnaſſe, ainſi que ſes Tibères ;
Je ſerai, s'il me plaît, inconſéquent, léger,
Et tâcherez, mes chers confreres,
De vivre heureux pour vous faire enrager,
Sur ce traitons, c'eſt moi qui vous en prie ;

Perſécutez-moi bien une fois pour toujours ;
N'allez point avec barbarie
Goutte à goutte épancher votre fiel ſur mes jours :
Faites un ſeul faiſceau des traits de la ſatire,
Et, de mon avenir embraſſant tout le cours,
Avancez-moi le mal que vous avez à dire,
Et puis rions ; proſpérez, j'y conſens :
Pour moi, ſi j'en reviens, j'oublierai votre offenſe ;
Ne craignez pas que j'uſe mes momens
A méditer une vengeance :
Je connois mieux l'emploi du tems.

ÉPITRE
A UNE COQUETTE.

C'EST assez me croire ta dupe,
En dépit de ta vanité
Et du manége qui t'occupe,
D'honneur, je ne l'ai pas été;
Sauve qui peut! .... Jeune & charmante,
Tes traits sur moi n'ont point porté.
Sans doute l'insulte est criante,
C'est manquer à la probité.
A tes ruses les plus secrettes,
Qui? moi! j'ai le front d'échapper!
Tout Amant qu'on ne peut tromper,
Est un monstre aux yeux des Coquettes.

JE l'avouerai; quand je te vis,
Fraîche, comme on l'est au bel âge,
T'avancer au milieu des ris,
Et fixer la foule volage
De tous nos jeunes étourdis,

T'offrant des cœurs à ton paſſage ;
Lorſque je vis tes beaux cheveux
Tomber, à boucles ondoïantes,
Sur tes épaules éclatantes,
Dont l'albâtre en reſſortoit mieux ;
Lorſque je vis ſur tes grands yeux
Tes longues paupieres baiſſées,
Et ton regard ingénieux
Où l'on croit lire tes penſées ;
Cette taille, qui tour à tour
Eſt légere ou voluptueuſe,
Et ſait être majeſtueuſe,
Sans trop effaroucher l'Amour ;
Embrâſé d'une ardeur nouvelle,
Quand je vis tout cela, Zulmé,
Je m'écriai : comme elle eſt belle !
Qu'il ſeroit doux d'en être aimé !
Mais, après la premiere yvreſſe,
Quand, laiſſant tomber le bandeau,
Je vis tes projets, ton adreſſe,
Et tout le revers du tableau ;
Ta beauté toujours ſous les armes

Pour insulter à ses martyrs,
L'artifice de tes soupirs
Et le mensonge de tes larmes;
Quand je te vis à tes Amans
Jetter une amorce perfide,
Pour t'assurer de leurs tourmens;
Quand je surpris une ame aride,
Sous le masque des sentimens;
Lorsque, pour suivre une conquête,
Je te vis, avec tant de feu,
Mettre cent passions en jeu,
Avec l'amour-propre à leur tête;
Prompt alors à me dégager,
Et plein d'un sens froid qui m'étonne,
Je m'écriai: qu'elle est friponne!
Et quel plaisir de s'en venger!

BREF, la guerre entre nous commence.
J'abjurai vîte mon amour,
Et n'en gardai que l'apparence.
Tu m'enhardis, le premier jour:
Le second, je ris quand j'y pense,
Tu fis un effort de décence:

Les dédains même eurent leur tour ;
Je me tins prêt à la défenfe.
A cet acte d'hoftilité
J'oppofe une autre batterie :
J'encourage ta perfidie
Par un défefpoir imité.
Bientôt mon air d'indifférence
Arme l'orgueil de tes appas:
Nouvelle attaque, autres combats ;
Nous déployons notre fcience :
C'eft à qui fera le plus faux :
De l'art épuifant les chefs-d'œuvres,
Je déconcerte tes manœuvres,
Et contremine tes travaux.
Ta prudence en vain fe ménage
Des chemins couverts & mêlés :
Dans tes plus fombres défilés,
Je fuis toujours fur ton paffage.

Te fouvient-il de ce moment,
Où, baloté par ton caprice,
Je foupirois fi tendrement,
En accufant ton injuftice ?

J'appuyai ces ſoupirs trop vains
Par un beau déluge de larmes :
Tes yeux alors ſembloient ſerains ;
Tu jouiſſois de mes allarmes ;
Eh ! bien ! ces pleurs, ils étoient feints ;
J'en ſuis déſolé pour tes charmes.

Te ſouvient-il encor d'un ſoir,
Où, ſur un ſopha renverſée,
Et par cent zéphirs careſſée
Dans le plus magique boudoir,
Trois fois tu m'étois retracée
Par le jeu d'un triple miroir ?
Tes frais vêtemens laiſſoient voir
Une jambe au hazard jettée,
Attitude exprès méditée,
Pour me r'embarquer dans l'eſpoir.
La lumiere demi voilée
Coloroit ton ſein preſque nu,
Allant, ſans être contenu,
Comme une fleur ſort effeuillée
Du calice qu'elle a rompu.
J'ordonnai ; mes yeux s'allumerent,

Doux avant-coureurs des plaiſirs,
Les geſtes, les regards parlerent ;
Et tu les pris pour des deſirs.
Tu t'abuſois ; Ciel ! quel outrage !
Envain expiroit ta fierté ;
Envain l'Amour livroit paſſage
A l'heureuſe témérité :
Tu ſais trop combien je fus ſage,
Et cependant des feux de l'âge
J'ai toute la vivacité.
Je riois de ta dignité,
Qui contraſtoit avec l'injure
Du déſordre de ta parure ;
De ton maintien déconcerté ;
Et tu vis, dans cette aventure,
Que la jeuneſſe & la beauté
N'ont qu'un pouvoir bien limité,
Sans le charme de la nature.

Combien te ſurpaſſe à mes yeux,
La Bergere douce & ſenſible,
Qui, par un attrait invincible,
Naïvement fait un heureux !

ÉPITRE
AU ROI
DE DANNEMARCK.

QUOI ! dans la ſaiſon de l'ivreſſe,
Et des preſtiges ſéducteurs,
Lorſque le trône & ta jeuneſſe
Pourroient excuſer tes erreurs,
Par toi, ſur tes pas enchaînée,
La raiſon guide tes projets,
Et t'arrachant de ton Palais,
Malgré les ſoupirs d'hymenée,
Malgré les pleurs de tes ſujets,
Tu viens parmi nous comme un ſage,
Sans étiquette, ſans flatteurs,
N'ayant de garde, à ton paſſage,
Que ta bienfaiſance, tes mœurs,
Et les graces de ton bel âge !

Du tableau que t'offrent ces lieux,
Ta prompte & vive intelligence
Saisit la mobile nuance,
Et s'instruit même par nos jeux.
Plein d'une aménité charmante,
Tu souris à tous nos talens,
Et tu voyages à vingt ans,
Comme le Czar fit à quarante.
Que dis-je ? lorsqu'en nos climats,
Il chercha des secrets utiles,
Et qu'il recueillit dans nos villes
De quoi féconder ses Etats;
Je ne sais quelle ombre funebre
Sembloit obscurcir son laurier;
Ce n'étoit qu'un Héros célébre,
Un politique meurtrier;
Sa main, de sang déja rougie,
Avoit pesé sur les mortels;
Détestant ses excès cruels,
On n'admiroit que son génie:
Ainsi, sous un Ciel orageux,
Une Comete menaçante

Fixe les regards curieux
Du vulgaire qu'elle épouvante.

Qu'un prix plus noble t'eſt bien dû !
Tout ſéduit en toi, rien ne bleſſe ;
Par aucun retour de triſteſſe,
Notre hommage n'eſt combattu,
Et cet encens que l'on t'adreſſe
Eſt auſſi pur que ta vertu.
Abſolu, tu ſais être juſte :
Le fier deſpotiſme à tes yeux
N'eſt, dit-on, que le droit auguſte
De faire à ton gré des heureux.
A l'infortuné qui t'implore,
Ta bonté laiſſe un libre accès ;
Tous ces héroïques forfaits,
Que de ſi beaux noms on décore,
Ton cœur les hait ou les ignore ;
Ta main ne s'eſt ouverte encore
Que pour répandre des bienfaits.
Tu n'as point encor ſur le trône
Eprouvé ces fatals inſtans,
Où de ſes rayons foudroyans

Un Roi doit armer la Couronne ;
Tous ceux, dont l'éclat t'environne,
Sont les doux rayons du Printems :
Tel le jour en naissant colore
L'Univers dans l'ombre engourdi,
Et renouvelle à son aurore
Les champs qu'il brûle à son midi.

VOILA d'où vient notre délire :
Protecteur de l'humanité,
On aime en toi ce qu'on admire.
Loin des limites emporté,
Peut-être aussi que notre zèle
Importune ta Majesté,
En voulant s'épuiser pour elle.
Mais, attentif aux grands objets,
Tu n'as point jugé les Français,
Par ces ardeurs trop indiscrettes,
Par nos jolis colifichets,
Par nos chef-d'œuvres de toilettes,
Nos lamentables Ariettes,
Et nos soupés, & nos couplets,
Et le jargon de nos Coquettes :

Tu vas chercher la Nation
Dans nos ſavantes galeries,
Dans le cabinet de Buffon,
Aux atteliers de ces génies,
Rivaux heureux de Girardon;
Et, par les Muſes attendries,
Guidé vers les bois d'Hélicon,
Tu viens, dans nos Académies,
Des fleurs que l'Amour t'a choiſies,
Parer l'autel de la raiſon.

Au ſein de notre auguſte Maître,
Tu goûtes ces épanchemens,
Ce plaiſir pur, ces ſentimens,
Que tous deux vous devez connaître,
Mais inconnus aux Courtiſans.
Ton ame a des droits ſur la ſienne:
A ton âge il ſait ſe plier;
Sa tête, courbant ſon laurier,
Le mêle aux roſes de la tienne;
Et ſur ton front laiſſant couler
Des pleurs de joie & de tendreſſe,
Il aime, il adopte, il careſſe

Un

Un jeune Roi qui l'intéresse,
Et promet de lui ressembler.
Le charme de cette entrevue
Doit tout embellir à tes yeux,
Et fixer ton âme en ces lieux,
Quand tu les prives de ta vue.
Ah ! pour qui pense comme toi,
(Sans compter même notre hommage)
Le plaisir de voir un bon Roi,
Valoit la peine du voyage.

A
MADAME NEKER,

En lui envoyant les Vers au ROI DE DANNEMARCK.

Ces vers sont approuvés par toi ;
C'est pour eux un charmant présage ;
De la Beauté j'ai le suffrage :
Que craindrois-je d'un jeune Roi,
Qui, charmé de lui rendre hommage,
Est son sujet ainsi que moi ?
Tu me rends fier de mon ouvrage.
Jusqu'à ce jour j'ai peu flatté ;
Je suis indépendant, & juste :
J'appartiens à la vérité,
C'est une Reine assez auguste ;
Mais pouvoir célébrer deux Rois,
Qui, protecteurs sacrés des lois,
Font tout le bien qu'ils peuvent faire ;

Ce prodige, ſous l'hémiſphere,
Ne ſe rencontre qu'une fois,
Et ne permet point de ſe taire.
D'ailleurs, à ma ſincérité
Je ne crois pas que je déroge;
Cet écrit n'eſt point un éloge,
C'eſt le cœur ſeul qui l'a dicté.

A MADAME DE CASSINI

Qui ſe plaignoit de ce qu'on bâtiſſoit chez elle.

AMPHION, en touchant la lyre,
Vit des remparts mouvans s'élever ſur ſes pas :
Pour faire plus que lui, vous n'avez qu'à ſourire;
Si ce charme ne ſuffit pas,
Chantez, chaque pierre docile
En colonne de fleurs va s'arrondir ſoudain;
Votre rival conſtruiſit une Ville :
Mais à Vénus il ne faut qu'un jardin.

A LA BARONNE
DE NEUKERQUE.

Enfin, te voilà de retour
Dans ce païs de fous aimables,
Chez ces François recommandables
Par le caprice & par l'Amour;
Peuple charmant qui déifie
Tout ce qui vient pour l'embellir;
Qui, ſage avec étourderie,
Suit toujours l'attrait du deſir,
Et depuis deux ſiécles s'ennuie,
En courant après le plaiſir.
Des travers & des ridicules
Tu vas voir le tableau mouvant;
Cent jolis riens, peu de ſcrupules;
Des ardeurs qu'emporte le vent;
De jeunes Seigneurs bien volages,
Bien aimables, bien inſolens;
Et des bouffons, ſoit-diſant ſages;
Et des Héros, de tems en tems.

Qu'aurois-tu fait dans ta Hollande,
Où l'on ignore le bon ton,
Et d'où nous viennent, me dit-on,
Les vapeurs & la contrebande ?
On n'y voit que de gros Marchands,
Entêtés de leurs pâturages,
Des Nymphes pressant leurs laitages,
Et des animaux calculans,
Qui, sur les bords d'une onde pure,
Semés de bosquets enchanteurs,
Promenent leur lourde structure,
Viennent enfumer la verdure,
Et souiller le parfum des fleurs ;
Qui jamais des tendres caresses
Ne ressentant l'aimable feu,
Préférent Barême à Chaulieu,
Et leurs pipes à leurs Maîtresses.
Et les amours dans ce climat,
Ont-ils les manières plus douces ?
Ce sont des especes de Mousses,
Toujours pendus à quelque mât,
Des Navigateurs intrépides,

Ronflant, jurant ſur des vaiſſeaux,
Ou qui nagent entre deux eaux,
Pour faire peur aux Néréides.
Que dire, hélas ! d'un tel païs,
Et des habitans qu'il raſſemble ?
Il faut y loger, ce me ſemble,
Nos Matelots & nos Maris.
Parmi nous fixe ton empire.
Nous ſeuls pouvons ſentir le prix
De ces traits ſi bien aſſortis
Pour intéreſſer, pour ſéduire ;
De ta bouche aux vives couleurs,
Où la volupté ſemble éclore,
Où badine l'Amant de Flore,
Qui croit voltiger ſur des fleurs ;
De cette belle chevelure
Qui ſe joue en mille replis,
Et, ſans ſe charger de rubis,
Eſt elle-même une parure ;
De ces innombrables attraits
Que l'Amour ſeul pourroit décrire,
Et que ſans doute il n'a point faits

Pour l'œil d'un Bourguemeſtre épais
Qui ne ſçait pas comme on ſoupire,
Et qui ne l'apprendra jamais.

Ici la Beauté ſouveraine
Nous fait des plaiſirs de ſes loix ;
Et nous encenſons notre Reine,
Pour la mieux tromper quelquefois :
Elle en impoſe au plus volage ;
Le plus téméraire la craint,
Et les Dieux mêmes qu'elle peint,
Sont oubliés pour leur image.
Quels mirthes frais tu vas cueillir !
Ils ſe plaiſent ſur nos rivages.
Que nous allons t'offrir d'hommages !
Que nos Femmes vont te haïr !
Il faut t'attendre à leurs cabales,
A leurs juſtes reſſentimens :
Elles aiment peu leurs Amans,
Mais déteſtent bien leurs Rivales.
Tu n'auras plus que de beaux jours :
Malgré leur jalouſe colere,
Devant toi marcheront toujours

Le grand étendard de Cithere,
Et la phalange des Amours.
Pour ton époux, je le révere :
Mais qu'il reſte où le Sort l'a mis ;
Et qu'il regrette en ſon Païs
Les péchés qu'ici tu fais faire.

LE BOUTON DE ROSE.

CETTE Roſe, dans ſon bouton,
Peint l'innocence de ton âge ;
Et de ſes ſœurs devance la ſaiſon,
Pour être la premiere à t'offrir ton image.

BILLET

En réponse à des vers que l'Auteur appelloit Versiculets.

J'AI reçu vos Verſiculets,
Verſiculets vous plaît à dire.
Tous ces grands vers qu'on toiſe exprès,
Sont bien peſans, bien longs, à lire :
De plus petits, s'ils ſont bien faits,
N'en ſont pas moins chers à la gloire ;
Grace à leur taille, à leurs attraits,
Ils ſe gliſſent dans la mémoire,
Et puis ils n'en ſortent jamais.
L'Aigle eſt altier, je le révére ;
Mais tous mes ſens ſont allarmés,
Quand de ſes ongles enflammés
Il laiſſe échapper le tonnerre.
A quoi tant de bruit eſt-il bon ?
J'aime bien mieux, je le confeſſe,
Le paiſible & diſcret Pigeon
Que députoit Anacreon
Vers ſes Amis & ſa Maîtreſſe.

TAYLOR INST. OXFORD

A M. HUME.

JUSQU'ICI ma Muſe volage,
Sur un luth couronné de fleurs,
A chanté les tendres erreurs,
Et le délire du bel âge;
Le doux manege des rigueurs;
L'Amour qui ſe plaît dans l'orage
Et craint le calme des faveurs:
J'épure aujourd'hui mon hommage.
Corine, va tromper ailleurs,
Je m'entretiens avec un Sage.
Que dis-je? Pourquoi te chaſſer
Ne crains point qu'il veuille t'inſtruire.
Tu lui permettras de penſer,
Il te permettra de ſourire.
Mon Philoſophe aura pitié
De ta naïve extravagance,
De ton babil ſi varié,
De tes jeux, de ton inconſtance,

De tes défauts que je chéris,
Et de ton aimable ignorance
Qui m'en a déja tant appris,
Je le vois ; Corine t'ennuie,
Hume ; il te faut un autre ton....
Eh bien ! parlons de ma Patrie,
Que dis-tu de ce tourbillon,
De ce séjour de la Féerie,
Où le plaisir déifié
Sous cent formes se multiplie ;
Où l'on voit la Raison à pié
Suivre le char de la Folie.
Toi, qui d'un févere burin,
As, dans tes archives sublimes,
Arbitre juste & souverain,
Gravé les vertus & les crimes ;
Qui, de l'homme pesant les droits,
Les défendis avec courage,
Et dans le cabinet des Rois
Fis pénétrer l'esprit d'un Sage ;
Toi, chez qui la Religion,
Sans cruauté, sans imposture,

Eſt l'organe de la Nature,
Non l'opprobre de la Raiſon :
De ce ſommet philoſophique,
D'où ton œil meſure les Cieux,
Et des Etres unis entr'eux
Suit la chaîne métaphyſique,
Peux-tu bien deſcendre à nos jeux;
T'empriſonner dans nos uſages,
Supporter nos Diſeurs de mots,
Qui vont citant à tous propos
Les Jean-Jacques, les Diderots,
Et qui n'ont point lu leurs ouvrages?
Etre oiſivement occupé,
Courir, aſſiéger les toilettes,
Partager l'honneur d'un ſoupé
Avec un Chanteur d'Ariettes;
A tout moment s'extaſier,
Malgré toi prodiguer l'éloge,
Et t'enfermer dans une loge,
Pour applaudir au Serrurier ? *
Mais l'œil de la Philoſophie

* *Opéra bouffon.*

Par-tout découvre des ſecrets :
Il n'eſt point de petits objets
Pour qui les voit avec génie.
A tout examiner de près,
Eſt-on moins fou dans ta Patrie ?
J'aime aſſez votre activité,
Votre apparente indépendance,
Ce phantôme de liberté
Que par habitude on encenſe,
Et qu'on défend par vanité.
J'aime ce ſpectacle bizarre
Que vous devez à Shakeſpir ;
Vos Spectres, votre tintamarre,
Dont l'horreur ſe change en plaiſir ;
Ces drames bouffons & ſublimes,
Où ſont entaſſés tous les crimes,
Où l'on rit & pleure à ſon choix,
Où l'Auteur s'éleve & s'abaiſſe,
Et qui finiſſent quelquefois*
Par le viol de la Princeſſe.

* *Avec le tems les nôtres finiront par-là ; ce qui prêtera infiniment au jeu des* Actrices.

Mais ces combats impertinens ;
Et cette joûte ſinguliere ,
Où deux coqs, nobles concurrens ;
Devant la Nation entiere
Tiennent cent Milords en ſuſpens ;
Pardonnez, Pairs de l'Angleterre,
Si l'on en rit à vos dépens.
Je vous admire & je vous aime ;
Quand vous ornez d'un diadême
Le front auguſte des talens ;
Quand d'Olfield la cendre chérie ;
Que n'oſent point troubler les loix ;
Figure dans une Abbaïe
Auprès de la cendre des Rois :
Mais ne prétendez plus nous plaire ,
Quand vous dreſſez des échaffauds ;
Quand votre ſanglant Miniſtère
Du glaive oſe armer les bourreaux ;
Ou, perſécutant des Héros
Auſſi fideles que les nôtres ,
Fuſille un de vos Amiraux ,
Afin d'encourager les autres.

Pour moi, j'adore mon Païs,
Et ses modes & ses caprices,
Ses travers toujours rajeunis.
Nos Ninons valent vos Clarisses:
Vos Lords valent-ils nos Marquis?
Pour nous l'indulgente Nature
Semble prodiguer ses bienfaits;
Et du fonds de nos cabinets,
Nous cultivons l'Agriculture.
La brillante frivolité
Sous mille aspects roule & circule:
Weisse fumige la beauté,
Gatti l'amuse & l'inocule.
Nos Femmes expliquent Neuton,
Et quittent, pleines d'un beau zéle,
Misapouf & tant mieux pour elle,
Pour Bolinbroke & pour Bâcon.
Nous aimons vos graves chimeres
Et vos jeux tristement sensés.
Nous ornons ce que vous pensez;
Nous sçavons de nos mains légères
Polir vos goûts & vos talens;

Vous avez quelques diamans,
Mais vous manquez de Lapidaires.
Ce négligé qui nous déplaît,
Nous l'égaïons par la parure;
Et notre France est le creuset
Où l'or de l'Europe s'épure.
Que dis-je? Dans les Arts brillans,
Nos succès surpassent les vôtres:
Vos théâtres si florissans
Égalent-ils l'éclat des nôtres?
Laissant bien loin tous ses Rivaux,
C'est-là que l'aîné des Corneilles
Déposa le fruit de ses veilles,
Et vit encor dans ses Héros:
C'est-là que Racine plus tendre,
Peintre des Amans malheureux,
Soupira ces vers amoureux
Qu'on ne se lasse point d'entendre.
Eh! que pouvez-vous comparer *
A notre moderne Bathile,
Que Garrich même ose admirer;

* *Préville.*

Qui

Qui, par ſon jeu toujours facile,
Toujours plaiſant & varié,
Parviendroit à fondre la bile
Du Quakre le plus ennuyé ?
Penſeurs profonds que je révere,
Qu'oppoſerez-vous aux talens
De cet univerſel Voltaire,
Qui nous conſole, nous éclaire,
Et dont la Muſe en cheveux blancs,
Eſt auſſi vive, auſſi légère,
Qu'elle parut dans ſon printems ?

Dans l'art de la galanterie
Nous excellons aſſurément ;
Et, pour ſoupirer décemment,
Il faut venir dans ma Patrie.
Entrez dans ce ſombre boudoir,
Et contemplez-en la Déeſſe ;
Tous ces charmes qu'avec adreſſe
Ce demi-jour laiſſe entrevoir.
Combien ſa parure eſt légère !
Son ſein de quelques fleurs orné,
Et par cent rubans enchaîné,

Va rompre la frêle barriere
Qui le retient emprisonné.
Le cristal uni de ces glaces,
Doublant le jeu de ses appas,
Par-tout lui répéte ses graces,
Et reproduit votre embarras.
Il suffit pour la satisfaire;
Ne prétendez point l'occuper.
L'Enchanteresse a sçu vous plaire,
Et va songer à vous tromper...
Allons, Milord, prenez courage;
Un peu de caprice a son prix.
Vous seriez moins heureux, je gage,
Dans les bras de vos Milédis.
Dussiez-vous ici vous morfondre,
Ma foi, les rigueurs de Paris
Valent bien les faveurs de Londre.

HUME, souris à mes chansons,
Enfans légers de mon délire:
Ma main, parcourant tous les tons,
Aime à s'égarer sur la lyre.
J'oubliois, pour déraisonner,

Le Philosophe respectable ;
Et ne voyois que l'homme aimable
Qui voudra bien me pardonner.

LES PEINES D'AMOUR.

Des langueurs où l'Amour me jette ;
Loin que je songe à me sauver,
Je chéris ma peine secrette,
Tout mon plaisir est d'y rêver ;
En effet l'ennui d'un cœur tendre
Est un mal si doux à garder,
Que, si l'on pouvoit en céder,
Point ne voudrois m'en laisser prendre.

A MONSIEUR DE VOLTAIRE,

Sur la complaisance qu'il a d'écrire à tout le monde.

Tu nous mis l'histoire en tableaux,
La morale en contes pour rire.
Tu fis expirer quelques Sots,
Sous les verges de la satyre,
Et sous le tranchant des bons mots.
Tes drames ont charmé la France ;
De la scène ils sont l'ornement :
Ils manquent un peu d'ordonnance ;
Mais, toujours pleins de sentiment,
De pathétique & d'éloquence,
On les attaque vainement ;
Ils ont nos larmes pour défense.
Pour t'égayer dans tes ennuis,
Tu poursuivis, sans conséquence,
Et la Beaumelle & Maupertuis :

Je les mets ſur ta conſcience.
Ton cœur, dit-on, fut entiché
D'un tant ſoit peu de vaine gloire :
Je n'ai pas de peine à le croire ;
Et ce n'eſt pas un grand péché.

AUJOURD'HUI, vainqueur de l'envie,
A ton ſiécle donnant le ton,
Tu tiens le ſceptre du génie,
Et le flambeau de la Raiſon.
Volage amant de la ſageſſe,
Dont tu reſſuſcitas les droits,
Tu reprends encor quelquefois
Tous les hochets de ta jeuneſſe ;
Par toi, par ton heureuſe adreſſe,
Le Pactole plus illuſtré
Vient rouler ſon or égaré
Parmi les ondes du Permeſſe.
Les Amans t'adreſſent leurs vœux,
Ils accourent dans ton aſyle,
Tu dotes la beauté nubile,
N'en pouvant rien faire de mieux :
Ta plume eſt le fléau du vice :

Avec courage elle a vengé
L'honneur d'un vieillard égorgé
Par le glaive de la Justice.
Tu consoles l'humanité
Qu'on afflige, qu'on déshonore ;
Et, quand le Sage est tourmenté,
Voltaire est l'appui qu'il implore.
Enfin, dans toi sont réunis
Le Philosophe qui disserte
Sans jamais effrayer les ris ;
Et l'Auteur qui tient table ouverte,
Fait peu commun aux beaux-Esprits.

Mais, dis-moi, par quelle indulgence,
Ou bien par quels motifs secrets,
Soutiens-tu la correspondance
De ces innombrables roquets,
Qui fatiguent ta patience
Par leurs petits vers indiscrets,
Et dont l'Apollon à grands frais
T'ennuie avec persévérance,
Quoique flatteur avec excès ?
Rien, à mon gré, n'est si risible,

Que leur air, leurs tons empesés,
Et leur mérite imperceptible,
Dont tu les a seul avisés.
Si leur siécle les contrarie,
Tont est perdu, goût, équité :
Ils font, plaignant la barbarie,
Appel à la postérité.
Ta missive, qu'ils ont en poche,
Leur sert de lunette d'approche,
Pour lorgner l'immortalité.

BARDUS paroît, & pour stupide
D'une voix il est proclamé;
Mais Bardus nous montre l'égide
Dont par toi-même il fut armé :
Contre nos traits il se rassure,
Lisant l'écrit consolateur
Où le fat, par ta signature,
Est désigné ton successeur.

TA louange, bien dispensée,
Doit, pour échapper aux railleurs,
Etre semblable à la rosée
Qui féconde le sein des fleurs :

Non à cette pluie abondante
Qu'un ſombre nuage produit,
Et qui, courbant la jeune plante,
Souvent la noie & la détruit.

Toujours jaloux de renommée,
Car c'eſt le vice des grands cœurs,
Peut-être contre tes cenſeurs
Prétends-tu lever une armée,
Et t'y ſoudoyer des prôneurs ?
Mais crains du moins leur mal-adreſſe;
Ils ſont d'un gauche à t'effrayer :
Toujours prompts à s'extaſier,
Ils te nuiſent par leur ivreſſe.
Croirois-tu bien qu'on les entend,
Oubliant tout ce qui t'honore,
Louer ta Prude obſtinément,
Et vanter intrépidement
Samſon, tes Odes & Pandore ?

Dans ton Commentaire charmant
Depuis qu'il t'a pris fantaiſie
De perſiffler ſi leſtement
Le grand Peintre de Cornelie,

Qui, ſublime tout bonnement,
Ne ſçut perſiffler de ſa vie ;
Ne voilà-t-il pas tous nos Sots
Qui vont étayant ton ſyſtême,
Et ſont de ton nouveau blaſphême
Les infatigables échos ?
Que ces bouffons, ces froids copiſtes,
Ces mirmidons religieux,
Soient tes martyrs, ſi tu le veux,
Mais non pas tes panégyriſtes.

Converse avec les Diderots,
Les Dalembert & les Duclos.
Du haut des ſpheres qu'il meſure ;
Buffon brigue ton entretien :
Le confident de la Nature
A merité d'être le tien.
Las de te perdre dans les nues,
Ris avec ce folâtre Abbé,
Dont les peintures ingénues
Nous ont offert les graces nues
Dans maint roman très-prohibé :
Du jour apprends l'hiſtoriette

Par ce fou volage & charmant,
Qui va de toilette en toilette
Décréditer le sentiment,
Comme contraire à l'étiquette ;
Et qui, daignant éparpiller
Les trésors de son portefeuille,
De chaque fleurette qu'il cueille
Voit sortir un nouveau laurier.
Mais, par tes billets circulaires,
N'enhardis plus l'essain bruyant
De ces insectes éphémères,
Qui vont assiéger ton couchant.
Ainsi, dans les plaines de Flore,
Sur le déclin des jours brûlans,
L'œil surpris voit soudain éclore
Tous ces moucherons bourdonnans,
Qui de l'aurore qui doit suivre
Ne reverront pas le réveil,
Et viennent se hâter de vivre
Aux derniers rayons du soleil.

Adieu ; de ce vain badinage
Ne vas point te formaliser :

Un Fou peut-il blesser un Sage,
En ne voulant que l'amuser?
Ne cherche pas qui je puis être,
Je donne un conseil à mon maître,
Dont j'idolâtre les talens.
Sous le voile qui m'envelope,
J'osai rire quelques instans;
Et je vais pleurer à Mérope.

A MADEMOISELLE DOLIGNY,

Pour mettre au bas de son Portrait.

PAR les talens & la décence
Tu nous captives tour-à-tour;
Et tu souris comme l'Amour,
Quand il avoit son innocence.

PORTRAIT
D'UN CHEVALIER FRANÇAIS.

SI l'on peignoit l'honneur Français,
Je voudrois qu'il fût ceint d'une écharpe éclatante,
Qu'autour d'une taille élégante,
Les amours renoûroient ſans pompe & ſans apprêts.
Ses yeux ſeroient brillans d'une douce allégreſſe :
Ses longs cheveux, négligemment épars,
Ne ſeroient point treſſés des mains de la moleſſe :
On reconnoîtroit Mars au feu de ſes regards.
A la victoire on le verroit ſourire ;
Ses graces même auroient un air guerrier :
D'une main il tiendroit des branches de laurier,
Et de l'autre des fleurs pour le ſein de Thémire.
On repréſenteroit des ſiéges, des combats,
Autour de cette auguſte image :
Elle peindroit l'Amour, la vertu, le courage ;
Et le nom de Briſſac ſeroit inſcrit au bas.

⁂

A M. DE PEZAI VOYAGEANT.

Où te promene ton destin,
Et quand finissent tes voyages ?
Qu'as-tu vu ? Des fous & des sages ;
Moitié plaisir, moitié chagrin ;
Nombre d'impertinens usages,
Gravés sur le marbre & l'airain ;
Et des sceptres & des couronnes,
Hochets que la mort vient briser ;
Des Rois qui bâillent sur leurs Trônes,
Et peuvent tout, hors s'amuser ;
Quelques vertus, mille foiblesses,
Des sots, des dupes, des tyrans,
Et par-tout d'ennuyeux amans,
Qui se plaignent de leurs maîtresses.
C'est bien la peine de courir.
Tel est pourtant cet assemblage
D'êtres qui naissent pour mourir,

Et que Dieu fit à ſon image.
Que penſes-tu de ces beaux lieux,
Où ce Calvin ingénieux
Vit proſpérer ſon héréſie ;
De ce ſéjour de l'induſtrie,
Berceau d'un Cynique fameux,
Savourant loin de ſa patrie
Le plaiſir d'être malheureux,
Et le tout par philoſophie ?
Quel eſt ce Mont-Jura vanté,
D'où l'œil, ſous un ciel qui s'épure,
Aime à contempler la Nature
Souriant avec majeſté :
D'où l'on voit la magnificence
Du Dieu qui mûrit les moiſſons ;
Le cercle éternel des faiſons ;
Et les gerbes de l'abondance
S'accumuler dans les vallons ?
Ce mont, inacceſſible aux vices,
Et voiſin des hauteurs des Cieux,
Ne ſemble-t-il pas orgueilleux
De dominer ſur les Délices ?

Mais de quoi vais-je te parler ?
Le Peintre adoré de Zaïre
A quitté ce paisible empire :
C'est à Ferney qu'il faut voler.
A Médine en pélérinage,
On va religieusement
Y visiter le monument
D'un Imposteur soi-disant Sage,
Qui mériteroit nos mépris,
Malgré la Secte qui lui reste,
N'étoient les Vierges bleu-céleste,
Dont il meubla son Paradis.
Or, ce Mahomet qu'on révère,
Et de qui la cendre est si fière,
D'occuper dans l'air un tombeau,
Qu'est-ce auprès de notre Voltaire,
Riche Seigneur d'un bon château ?
L'un content d'être formidable,
Fut un charlatan sans gaîté :
L'autre est un Enchanteur aimable,
Qui du fard brillant de la fable
Enlumina la vérité ;

A notre foibleſſe inquiette
Montre toujours les cieux ouverts,
Et ne ſe ſert de ſa baguette
Que pour embellir l'Univers;
Il obtint la palme immortelle
Que l'autre ravit en tiran;
Et, duſſé-je offenſer le zèle
De quelque entêté Muſulman,
Le Paradis de l'alcoran
Vaut-il l'enfer de la Pucelle?

A MADEMOISELLE CLAIRON.

JAMAIS le même, & toujours ſûr de plaire,
Pliant à tous les tons ſon génie & ſon goût,
Voltaire ſeul embellit tout,
Et toi ſeule embellis Voltaire.

ÉPITRE

ÉPITRE A DORIS.

Tu me défens les vers, tu dois être obéie ;
Tu peux tout sur mon cœur ; va, jouis de tes droits :
Doris, tu l'as voulu ; ta voix, ta voix chérie
Me donne des plaisirs, en me donnant des loix.
Aimable & brillante folie,
Charme de la cadence, ah ! fuïez pour toujours.
C'est à Doris que je vous sacrifie ;
Doris sans vous embellira mes jours.
Non, le caprice seul n'est pas ce qui t'inspire ;
Ton esprit, je le sçais, par les Graces formé,
Admira de tout tems les Maîtres de la lyre ;
Du feu dont ils brûloient ton cœur est animé :
Tu les égalerois, si tu daignois écrire.
Que de fois je t'ai vue, un Racine à la main,
Des orages du cœur dévorer la peinture,
Des malheureux Amans déplorer le destin,

Et dans les jeux de l'art adorer la Nature,
Tandis qu'interrompant cette heureuſe impoſture,
Je recueillois les pleurs qui tomboient ſur ton ſein!
Tu redoutes pour moi des excès que j'ignore;
Cet abus de l'eſprit, ce qu'il traîne après ſoi;
Cette gloire qui déshonore,
Et qui pourroit troubler des jours heureux par toi.
Je te vois.... je t'entends me répéter encore:
» Renonce au vain éclat des lauriers orgueilleux;
» Viens cueillir avec moi les doux préſens de Flore:
» Flore aime les Amans, les fleurs naiſſent pour eux.
» Veux-tu, toujours actif & toujours inutile,
» Vanter, ſans en jouir, la fraîcheur d'un beau jour?
» Veiller, te conſumer dans un travail ſtérile?
» Ah! ſi tu veux veiller, que ce ſoit pour l'Amour.
» Si ton ſiécle un jour te couronne,
» Quel ſera le dépit de tes obſcurs rivaux?
» Eſt-il quelque ſuccès que leur fiel n'empoiſonne?
» ils voudront t'arracher le prix de tes travaux:
» Tu deſcendras avec eux dans l'arêne;
» Pour te défendre, il faudra t'avilir;
» Tu te verras forcé de les haïr;

» Et l'on n'eſt plus heureux, dès qu'on connoît la haine.

Que dis-tu? s'ils m'avoient inſpiré leurs fureurs,
J'aurois volé vers toi, j'aurois vu ton ſourire;
Et, cherchant dans ton ſein l'oubli de mes douleurs,
Je m'y ſerois ſauvé des traits de la ſatire:
Quel aſyle plus doux pour braver les Cenſeurs!
Mais du Public pour moi ſi tu crains l'œil ſévere,
Ne peut-on échapper à ſa malignité?
Les plus beaux jours ſont ceux que l'on cache au vulgaire.
Le Dieu des vers ſouvent aime l'obſcurité:
Je cacherois les miens dans l'ombre du myſtere:
Doris me tiendroit lieu de la poſtérité.
La Terre a déployé ſes tapis de verdure:
Sur l'aîle des Zéphirs le Printemps eſt porté:
Tout renaît, tout s'anime, & la fécondité
Pénétre avec l'Amour le ſein de la Nature.
Je céde aux doux tranſports dont je ſuis agité.
Si tu voulois, ma voix touchante
Aux concerts des oiſeaux mêleroit ſes accens:
Je chanterois ta beauté raviſſante,
Je chanterois Doris ou le Printems.
Je peindrois ces boſquets que décore la roſe,

G ij

Dédales parfumés, où, par mille détours,
Les Amans égarés se retrouvent toujours;
Le plaisir qui s'éveille & même qui repose,
Le sombre azur des nuits & l'éclat des beaux jours.
Je peindrois ces instants, où, brûlant de ta flamme,
Ma bouche sur la tienne alloit chercher ton ame......
Mais des ordres nouveaux sont écrits dans tes yeux,
Et tu sais trop si j'entens leur langage....
Muses, disparoissez, je renonce à vos jeux;
Je dois, belle Doris, t'adorer sans partage.
C'en est fait, j'obéis, mon goût cede à tes vœux;
Va, mon plus beau triomphe est de te satisfaire;
  Quand tu m'ordonnes de te plaire,
    Tu me commandes d'être heureux.

BILLET

A MADEMOISELLE ***.

Qui me proposoit d'aller dans un désert passer un mois avec elle.

Un mois, dans un désert! es-tu de bonne foi?
Qui, toi, vive, aimable & légere,
Dans un désert, & sur-tout avec moi,
L'Amant le moins champêtre, le moins solitaire!
On t'adore en ces lieux ; ils sont ornés par toi :
Doit-on abandonner les lieux où l'on sçait plaire?
Quelquefois, pour rêver, l'amour quitte Cythere ;
Mais il faut, du moins je le croi,
Il faut toujours une cour à sa mere :
Va, laissons ce projet ; soyons de notre temps :
Ton front brillant des roses du bel âge,
Ton doux sourire, tes talens,
Sont-ils faits pour un hermitage?
Il vaut mieux sous sa main avoir tous ses Amans ;
On peut vouloir être volage ;

Cela s'eſt vu de temps en temps :
Que devenir alors dans un antre ſauvage ?
Ne vois-tu pas d'ici perdre déjà courage
Deux triſtes cœurs, forcés d'être conſtans ?
Suivons donc la route ordinaire ;
Souffrir mes vœux, & puis les rejetter,
Paroître, tour-à-tour, indulgente & ſévere,
T'embellir, chaque jour, pour mieux me tourmenter,
Me déſoler, à force de me plaire,
Me prendre par humeur, en riant me quitter,
A la Ville, en un mois, tout cela ſe peut faire.

VERS

Sur le Mariage de M. de la Marche, Premier Président du Parlement de Dijon.

Près de ces fertiles côteaux
Où Bacchus ouvre ſes fontaines,
Et, paré de pampres nouveaux,
Fait couler à longs traits le pomar dans ſes veines,
Sous des berceaux, loin du fracas des Cours,
J'ai vu l'hymen ordonner une fête,
Le front riant, ce qu'il n'a pas toujours,
Il menoit ſa double conquête
Qu'avec orgueil il montroit aux amours.
Sur les pas de l'epoux on voyoit la prudence
Et l'équité ſévere, unie à l'enjoûment;
La Nymphe ſur ſa trace enchaînoit la décence,
La jeuneſſe ſans fard, & ſans vain ornement,
Cette ſéduction que la beauté commence,
Et qu'acheve le ſentiment.
Son front peignoit ce déſordre charmant

Cet embarras de l'innocence
Qui diſpute une Roſe aux tranſports d'un Amant,
Plus fier de vaincre après la réſiſtance.
L'Amour près d'elle heureux de s'arrêter,
D'un air ſoumis lui remettoit ſes armes,
Sans bandeau, pour voir tant de charmes;
Et ſans aîles ſur-tout, pour ne les plus quitter.

A MADAME DE**

Qui avoit dit en plaiſantant que je paſſerois la nuit avec elle.

JE n'ai penſé qu'à toi pendant la nuit entiere;
Je me ſuis peint le ſort dont tu m'avois flatté:
Juge ſi le ſommeil a fui de ma paupiere!
Sans ce charmant eſpoir à mes vœux préſenté,
J'aurois dormi du moins, & peut-être qu'un ſonge,
Image du bonheur, dans tes bras m'eût porté;
J'euſſe rêvé ce bien que j'ai tant regretté:
En m'enflammant pour la réalité,
Tu m'as même privé des douceurs du menſonge.

✱

VERS.

SUR UNE ÉCLIPSE.

RASSURE-TOI, jeune Thémire :
Que j'aime cette utile & douce obſcurité !
J'ai vu, j'adore ta beauté ;
Le Soleil peut ceſſer de luire.
Qu'ai-je beſoin de ſa clarté
Pour t'aimer & pour te le dire ?
Laiſſons, crois-moi, ces globes radieux
Errans ou fixes dans leur ſphére,
Nous dérober, nous rendre la lumière :
Tandis que d'un pas sûr Clérault franchit les cieux,
Allons à tâtons ſur la Terre.
L'Amour, les yeux voilés, rencontre le bonheur ;
Quand il s'abbat ſur le ſein de ſa mere,
A travers ſon bandeau c'eſt l'inſtinct qui l'éclaire.
Suis cet inſtinct, il n'eſt jamais trompeur.
Le Ciel nous favoriſe : oui, ſuis-moi, ma Thémire,
Viens recevoir & mon cœur & ma foi :

Tout brille à mes yeux, tout reſpire,
Et rien n'eſt éclipſé pour moi.
Tu tombes dans mes bras !... tu brûles de ma flâme :
Ton ſein frémit ſous le tact amoureux :
Sur mes lévres de feu je ſens voler ton ame....
Tu ſoupires.... Je ſuis heureux.
Le jour renaît... fuyez, vaines allarmes ;
Ses feux raniment mes deſirs :
Il reparoît pour éclairer tes charmes ;
Il ſe cachoit pour voiler nos plaiſirs.

A M***

De ton agreste solitude
Je vais donc quitter le repos.
Adieu ces tranquilles berceaux,
Où je consacrois à l'étude
Des jours plus sereins & plus beaux:
Adieu cet inculte hermitage,
Coupé de limpides canaux,
Où la nature un peu sauvage
Sort d'une forêt de roseaux,
Pour sourire aux vertus d'un Sage.
Je ne verrai plus sur les eaux
Se jouer tes cignes fidèles,
Mêlant l'albâtre de leurs aîles
Au verd naissant des arbrisseaux.
Je n'entendrai plus les marteaux,
Dans tes forges retentissantes,
Frappant des coups toujours égaux,
Soumettre aux flammes jaillissantes
Le plus indompté des métaux.

Laſſé des champêtres tableaux,
J'errois ſous la voûte obſcurcie,
Où Vulcain, d'une main noircie
Lui-même attiſe tes fourneaux.
Souvent j'y devançois l'aurore;
Eh! peut-on voir avec ennui
Un feu pétillant & ſonore
Chercher, dans le fer qu'il dévore,
Un aliment digne de lui?
Du métal vaincre la rudeſſe,
A cent formes l'aſſujettir,
D'un fil lui donner la ſoupleſſe,
Ou le forcer de s'arrondir?
Ah! que dans nos plaines fertiles
Par lui nos ſocs ſoient façonnés!
Qu'il ſe courbe en ſerpes utiles
Par qui nos grains ſont moiſſonnés!
Que pour le Dieu de la tendreſſe,
Il forge les heureux verroux
Qui garantiſſent des jaloux
L'Amant & ſa jeune maîtreſſe!
Mais qu'il ne compoſe jamais

Les gonds, les barreaux déteſtables
De tous ces cloîtres formidables,
Où la beauté, dans les regrets,
Maudit enfin ces vœux coupables
Qui nous dérobent ſes attraits !
Qu'il n'arme point la barbarie
De ces cohortes de brigands
Qui courent prodiguer leur vie,
Pour déſennuyer leurs tyrans !
Sous la hache du deſpotiſme
Ne tranche point notre deſtin,
Et n'aille pas de ſang humain
Baigner l'autel du fanatiſme !
O mon ami ! tels ſont mes vœux.
Toi, demeure dans ces aſyles,
Où, ſimple, obſcur & vertueux,
Tu ris du faſte de nos villes
En voyant la pompe des Cieux.
Près de ta reſpectable mere,
Tu mets à profit tes beaux jours
Et j'ai vu leur paiſible cours
S'embellir du ſoin de lui plaire.

La raiſon réglant tes deſirs
Sous la zone de la jeuneſſe,
Enchaîne aux pieds de la vieilleſſe
Tes paſſions & tes plaiſirs.
Tu peux, ſans redouter le blâme,
Rendre compte de tes momens :
La nature enrichit ton ame
De ce qu'elle enléve à tes ſens.

Pour moi, je ne ſais quelle ivreſſe,
Emporte & promene mon cœur,
C'eſt, en regrettant la ſageſſe,
Que je cours embraſſer l'erreur.
Oui ; déja tout mon ſang bouillonne :
Les tréſors parfumés des champs,
De Cérès les nouveaux préſens,
L'amitié même, hélas ! pardonne,
Rien ne maîtriſe les élans
D'un cœur trompé qui s'abandonne
A la foule de ſes penchans.
Fatigué du jour qui m'éclaire,
Je vais, dans mon aveuglement,
Errer de chimere en chimere,

Offrir un culte involontaire
Aux illuſions du moment ;
Acheter par de longues peines
Une étincelle de bonheur ;
Crier liberté dans les chaînes,
Et rire au ſein de la douleur ;
Dans une pénible moleſſe
Conſumer chaque triſte jour,
Et ſur-tout livrer ma foibleſſe
A tous les rêves de l'amour.

Ah ! ſans lui, qui pourroit nous plaire ?
Sans cet heureux enchantement,
Que reſteroit-il à la terre ?
L'ennui de vivre & le néant.

Tu vois trop quel eſt mon délire ;
Ami, je ne puis le cacher :
L'amour lui ſeul peut m'attacher ;
C'eſt ſa flamme que je reſpire.
Ce ſexe, orné de mille attraits
Que ſon adreſſe multiplie,
Nous tient enchaînés à la vie
Par d'imperceptibles filets,

Dans ſes défauts trouve ſes armes,
Nous plaît en nous tyranniſant,
Et n'eſt jamais ſi ſéduiſant,
Qu'alors qu'il fait couler nos larmes.
Toujours abſous par nos deſirs,
Il a tout, puiſqu'il a les charmes;
Et qu'il diſpenſe les plaiſirs.

QUE dis-je? une fougue imprudente
Sans doute égare mes eſprits:
La jeuneſſe toujours ardente
A ce bonheur met trop de prix.
Ils viendront ces jours de lumiere,
Où la ſcene change à nos yeux,
Où l'homme, en ſoupirant, s'éclaire
Sur les vraïs moyens d'être heureux.
Alors battu par les orages,
Digne du moins de ta pitié,
J'irai, fuyant d'autres naufrages,
Chercher un port dans l'amitié.
Sous la plus épaiſſe verdure
Du boſquet le plus retiré,
Je pourrai, loin de l'impoſture,

Repoſer

Reposer mon œil épuré
Sur les tableaux de la Nature.
Alors, il faudra vous quitter,
Doucès erreurs de notre aurore....
Mais nous en parlerons encore,
Ne pouvant plus en profiter.

A UNE

JOLIE FEMME,

Qui m'avoit défendu au sujet d'une Épigramme.

Le mal est moins cuisant que n'est doux le remede;
Mais de mon aggresseur les traits vous sont connus:
N'irritez point le nouveau Diomede;
Comme l'ancien, il blesseroit Vénus.

A L'AUTEUR DES GRACES.

OUI, la véritable féerie,
N'eſt que le charme des talens.
Saint-Foix, ton aimable génie
Eſt le Dieu des enchantemens.
Dans mille riantes images
Tu peins nos goûts & nos penchants :
A ta voix naiſſent les bocages
Peuplés de nymphes & d'amans ;
Les indifférens & les ſages
Sont réchauffés par tes accens,
Et c'eſt à l'yvreſſe des ſens
Que l'on reconnoît tes ouvrages.

QUE j'aime ce fripon d'amour,
Chaſſé des Cieux pour ſes fredaines,
Et ravi d'établir ſa cour
Parmi des beautés plus humaines !
Eh ! que feroit-il en effet,

Près de la fougueuſe Bellone,
De Pallas qui toujours raiſonne,
D'Hébé qui garde le buffet,
Près de Jupin qui le ſermonne,
Et qui, tâchant de s'égayer,
Dans ſon triſte & brillant empire,
Se met par fois à foudroyer
Ce pauvre globe, où l'on ſait rire,
Et qu'il eſt contraint d'envier ?
Car tel eſt le céleſte groupe
Si las de la Divinité,
Et ſavourant à pleine coupe
L'ennui de l'immortalité.

L'AMOUR eſt bien mieux ſur la terre :
Là tout l'encenſe & le révere :
Là de tout il ſe fait un jeu,
Brave l'égide redoutable,
Et, quittant l'affiche d'un Dieu,
Prend la liberté d'être aimable.
Dans le ſentiment abſorbé,
Tantôt en ſilence il ſait plaire ;
Tantôt abjurant le myſtère

Près de la volage Thisbé,
Il est fou comme un Mousquetaire,
Et libertin comme un Abbé.

SANS cesse il termine ou projette ;
Et, dans son délire enfantin,
S'il badine le sceptre en main,
Il commande avec la houlette ;
Il unit la nature & l'art,
Chez la prude il vient sur le tard,
A toute heure chez la coquette.

Par son inconstance emporté,
Au hasard il enflamme, il blesse
La simple & crédule beauté,
Qui, soupçonnant la volupté,
Touche à l'instant de la foiblesse ;
Et le jeune homme plein d'ardeur,
Qui, volant où l'instinct l'appelle,
Vif, pressant, heureux & trompeur,
Joint à l'orgueil d'être vainqueur,
Le doux espoir d'être infidéle ;
Et ce Tircis en cheveux blancs,
Qui, courbé sous la main du Temps

S'exténue en cherchant à plaire,
Prend ſes regrets pour des deſirs,
Et d'une voix octogénaire,
Balbutie un hymne aux plaiſirs.

Au fond de ce bocage ſombre,
Quel Dieu, l'œil à demi fermé,
Dort ou feint de dormir à l'ombre
De cet arbriſſeau parfumé ?
C'eſt l'Amour, c'eſt ce Dieu perfide,
Toujours plus cruel, & plus beau :
Voilà ſon air doux & timide,
Voilà ſes traits & ſon flambeau.
Trois nymphes, pour lui quel préſage !
S'avancent d'un pas incertain,
Le regardent d'un œil malin,
Et ſe ſauvent ſous le feuillage.
L'amour rit de leur badinage,
Et s'applaudit de ſon deſtin.
L'aſpect d'un enfant les raſſure :
On vante ſes vives couleurs ;
On joue avec ſa chevelure ;
On l'enſevelit ſous des fleurs.

Renfermant encor ſon ivreſſe,
Son ſein, que l'on oſe preſſer,
Palpite, & craint de repouſſer
La jeune main qui le careſſe.

Mais ſur-tout que j'aime à le voir
Sous les liens de ces guirlandes,
Qui devoient lui ſervir d'offrandes,
Gémir ſans force & ſans pouvoir!
Se débattre, verſer des larmes,
Supplier, frémir, s'indigner,
Captif auprès des mêmes charmes
Qu'il s'apprêtoit à moiſſonner;
Dans les entraves qu'il déteſte,
N'ayant que l'uſage des yeux;
Avantage, hélas! bien funeſte,
Lorſque, chargé de mille nœuds,
On ne peut diſpoſer du reſte!

De jeux toujours environné,
Peintre charmant, peintre des graces,
Des fleurs dont tu ſemas leurs traces
Ton front doit être couronné.
Juſqu'ici ta touche légere

N'a point rencontré de rivaux ;
L'amour fit placer tes tableaux
Dans tous les boudoirs de Cythere.
Ah ! ſois mon maître déſormais,
Apprends-moi cet art de ſéduire,
Cet art qui fixe les ſuccès :
Tu ne veux plus que nous inſtruire ;
Donne-moi tes premiers ſecrets.

Mais quoi ! puis-je en toi méconnoître
L'aimable éléve du plaiſir ?
Sans l'heureux talent de jouir,
Anacréon ſeroit à naître.
Les ris, les graces, les amours
Furent tes Dieux dans tes beaux jours.
Plein d'un feu, trop prompt à s'éteindre,
Et que tu ſais entretenir,
C'eſt à force de les ſervir,
Que tu parvins à les bien peindre.

AU MARQUIS DE***.

Toi qui de Beautés en Beautés
Proménes ton frivole hommage ;
Toi, qu'on aime mieux qu'un plus sage,
Malgré tes infidélités :
Écoute le récit d'un songe
Qui n'auroit dû finir jamais :
La vérité n'a point d'attraits
Qui valent un si doux mensonge.
A l'ombre des tilleuls mille oiseaux réunis
Mêloient leurs becs, entrelaçoient leurs aîles :
La brillante rosée en liquides rubis
Tomboit sur les roses nouvelles ;
Le chevrefeuille & le jasmin
Marioient leur tige embaumée,
Et l'Univers sembloit un grand jardin,
Où des zéphirs l'haleine parfumée
Rafraîchissoit le trône du matin.
Je parcourois les bosquets de Cythere.

Dans ce riant & magique séjour,
Deux Nymphes allumoient la guerre
Qui divisoit & Cypris & l'Amour.
L'une inspire les feux dont son œil étincelle,
Enivre d'un regard, & ressemble à Vénus
Qui protége des traits dont elle est le modele.
L'autre moins vive, & peut-être plus belle,
Sait rougir, & souvent baisser un œil confus :
Elle a sa langueur même & Cupidon pour elle.
Mais ce n'étoient point leurs appas
Qui partageoient alors & le fils & la mere :
Il falloit décider, pour finir leurs débats,
Laquelle savoit mieux, instruite au doux mystere,
Ranimer un Mortel expirant dans ses bras,
Des mouvemens graduer la vîtesse,
De l'Amour désarmé retendre l'arc divin,
Promener au hasard une indulgente main,
Joindre un tendre soupir au feu d'une caresse,
Et retarder par cet art enchanteur
Et le vol du plaisir & l'éclair du bonheur.
Le croiras-tu ? je ne sais à quel titre,
Je méritai cette faveur :

C'est moi, nouveau Pâris, qu'on choisit pour arbitre.
Conçois-tu mon orgueil, & vois-tu mon ardeur?
Déja dans le fond d'un bocage,
Où l'air est embrâsé du souffle des desirs,
Vénus, sous un sombre feuillage,
Fait élever un dais à mes plaisirs.
On voit flotter autour une gaze légere,
Voile brillant par Zéphire agité:
Car en tout lieu, même à Cythere,
L'ombre paisible du mystere
Sert d'attrait à la volupté.
Là, sur un lit de fleurs dressé par la molesse,
Le front de mirthe couronné,
Et raïonnant d'une amoureuse ivresse,
J'attendois ce beau couple à mes voeux destiné.
Elles approchent.... Dieux! quel trouble! quel délire!
Mon cœur s'élance sur leurs pas....
Heureux momens que je n'ose décrire!..
Tire le voile, Amour; elles sont dans mes bras.
L'une aux transports de ma tendresse
Oppose d'aimables refus.
Une langueur qui m'intéresse

Se peint dans ses yeux ingénus,
A l'aspect de ses charmes nûs,
Et du desir qui les caresse.
Plus foible, succombant enfin
Au feu d'une attaque si douce,
Elle m'attire d'une main,
Lorsque l'autre encor me repousse:
Aux premiers rayons du matin
Telle on voit une rose éclore
Et feuille à feuille ouvrir son sein
Au parfum des pleurs de l'aurore.
L'autre dans mes bras amoureux
Meurt, renaît, s'enlace & s'agite;
Son ardeur épuise mes feux,
Sa volupté les ressuscite.
Elle veut être tour-à-tour
Et la Prêtresse & la Victime;
Et, dans cet abandon sublime,
Ses lévres que mon souffle anime
Dardent les fléches de l'Amour.
Hé bien! me dit Vénus, parle, je te l'ordonne:
Je t'ai fait juge entre mon fils & moi.

N'abuſe point des droits que ma faveur te donne ;
Vénus veut bien s'en rapporter à toi.
A cet Arrêt que devint mon courage !
Combien je livrai de combats !
Entre tant de Beautés le choix eſt un outrage ;
On jouit du plaiſir, & l'on n'en juge pas.
Il fallut prononcer : néceſſité fatale !
Détournant mes yeux attendris,
A la premiere enfin ma voix donna le prix ;
Mais je n'oſai regarder ſa Rivale.

A ZÉMIS
Pendant mon séjour à la Rochelle.

J'AI vu cet élément terrible,
Ce mobile empire des vents,
Cet amas de flots mugissans
Qu'enchaîne un pouvoir invisible.
Sous un Ciel toujours agité,
J'ai vu cette mer orageuse,
Frémissant avec majesté,
Rapporter son onde fougueuse
Dans le lit qu'elle avoit quitté.
J'ai vu ces hardis édifices,
Qui vers les bords les plus lointains,
A travers mille précipices,
S'ouvrent de liquides chemins ;
Vont à des Nations sauvages
Porter nos vices & nos fers,
Et ramenent sur nos rivages
Les dépouilles de l'Univers.

Mon ame interdite & ſurpriſe
Goûte un plaiſir mélé d'horreur,
A l'aſpect des flots en fureur,
Et de l'homme qui les maîtriſe....

Viens ; embarquons-nous, ma Zémis ;
Fuis Paris, il a ſes naufrages :
Je te promets des vents ſoumis,
Un jour pur, un Ciel ſans nuages :
Tu n'as beſoin que d'un ſouris,
Pour en impoſer aux orages.
Les amours, ces Dieux protecteurs,
Dont toujours l'eſſain t'environne,
Deviennent bons navigateurs,
Sitôt que la beauté l'ordonne.
Ils auront tous cœur au travail :
Les uns tiendront le gouvernail ;
Les autres déploiront la voile,
Et, ſur les flots à peine émus,
Les Zéphirs, par toi retenus,
Te feront voguer ſous l'étoile
Qui t'eſt commune avec Vénus.

Il eſt des Iſles fortunées

Où l'on aime ſans en rougir ;
Où, renouvellant les années,
Le tems rajeunit le plaiſir ;
On ne trouve dans ces retraites,
Ni méchans, ni ſots indiſcrets ;
Ni ces expirantes coquettes,
Qu'offenſent de naiſſants attraits ;
Point d'élégans ſaupoudrés d'ambre,
Exigeant qu'on brûle pour eux,
Ni Gentils-hommes de la Chambre,
Qu'il faille aimer une heure ou deux.
Là, dans un temple de feuillage
Sur un autel orné de fleurs,
La nature unira nos cœurs
Si bien faits pour lui rendre hommage.
Nous ſerons libres, amoureux,
Et, tranſporté ſur nos rivages,
L'Européen ingénieux,
Rira bien de nos ſimples jeux,
Et nous prendra pour des Sauvages,
Aſſez ſots, pour n'être qu'heureux.

Mais où m'égare mon délire ?

Ce n'eſt qu'un rêve ma Zémis.
Reſtons où le ſort nous a mis.
Pourquoi changerois-tu d'empire ?
Le Dieu qui me tient dans tes fers
Te fit pour un brillant Théâtre ;
Ton joli nés que j'idolâtre
N'eſt point trouſſé pour les déſerts.
Adieu, mon iſle & mon bocage ;
Tout examen fait, demeurons,
C'eſt le plus ſûr & le plus ſage ;
Et, parmi ce monde volage,
Où l'Amour reçoit tant d'affronts,
Aimons-nous, quel que ſoit l'uſage,
Le plus long-tems que nous pourrons.

A M. DE PÉZAI,
SUR SON POEME.

Je t'ai vû par un goût volage,
Dans le tourbillon emporté,
De ta bruyante oisiveté
Vanter & chérir l'avantage;
Séduire & tromper la beauté,
Changer chaque jour d'esclavage;
Etre pris, repris & quitté;
Du plaisir embrasser l'image,
Et jamais la réalité :
Bientôt une flamme plus belle
Dissipa ce charme trompeur :
J'entens la gloire qui t'appelle,
Sa voix retentit dans ton cœur.
C'est Renaud qui plus intrépide
A repris l'ame d'un Héros,
S'éloigne d'une Cour perfide,
Et fuit l'ombre de ces berceaux,

Où la molèsse & le repos
La retenoient aux pieds d'Armide.
Aujourd'hui qu'un Ciel plus serein
Ranime & féconde la Terre,
Que l'horrible Dieu de la Guerre
Rugit sous cent chaînes d'airain,
Toujours ardent, toujours sensible,
Tu suis une plus douce loi ;
Il te faut un laurier paisible ;
La gloire est un besoin pour toi.
Ta main qui soutenoit des armes,
Tient les frais & rians pinceaux
Qui nous retracent tous les charmes
De ta Zélis au sein des eaux.
Une musette solitaire
Remplace le bruit du clairon :
Soldat dans les champs de la guerre,
Tendre Berger sur le gazon,
Tu sçus combattre, tu sais plaire ;
Et ton panache de Dragon
Se cache aux yeux de ta Bergere,
Sous le myrthe d'Anacréon.

Pourſuis, Ami, rends à notre âge
Ces eſprits ſimples & brillans,
Qui ſans faſte & ſans étalage
Cultivoient leurs heureux talens;
Qui ſur le ſein de leur maîtreſſe
Pour génie ayant leurs deſirs,
Ne célébroient que leur pareſſe,
Et ne chantoient que leurs plaiſirs;
Qui jamais n'ont connu l'envie,
Ce triſte fléau de nos jours,
Et, lorſqu'ils laiſſerent la vie,
Mirent en deuil tous les Amours.

A MADEMOISELLE CLAIRON,

Sur l'indécision de sa rentrée au Théâtre.

RENTRES-TU ? ne rentres-tu pas ?
Prononce ; éclaircis ce mystere.
Quand la Gloire te tend les bras,
Pourquoi ferois-tu la sévere ?
On se demande tour-à-tour :
» Hé bien ! sait-on quelque nouvelle ?
» L'aurons-nous ? reparoîtra-t-elle ?
» Joûra-t-elle au moins pour la Cour ?
C'est une allarme universelle,
Un deuil qui croît de jour en jour ;
L'Europe entiere te rappelle.
Sourde à ses cris, veux-tu, cruelle,
Bouder & l'Europe & l'Amour ?
Oui, l'Amour ; il marche à ta suite,
Il te doit ses touchans attraits
A ta voix il pleure ou s'irrite,

Ses triomphes sont tes bienfaits,
Et ta couronne de Cyprès
Est sa parure favorite.

ALLONS, il faut prendre un parti.
Ma Clairon, vois où nous en sommes,
Plus d'Actrices, plus de grands hommes,
Tout meurt, tout est anéanti.
Par toi Paris est au régime :
Reprenant ses antiques droits
En vain Dumesnil quelquefois
Pour nous enchanter se ranime ;
En vain Brizard, les sens troublés,
Vient étaler sur notre Scene
Ses beaux cheveux gris-pommelés,
Et son ame républicaine :
Chevelure, ame, rien ne prend,
Tous nos jeunes talens succombent,
L'un sur l'autre les Drames tombent,
Le Public ne voit ni n'entend.
Souveraine toujours chérie,
Tes États sont dans l'Anarchie.
Pour rendre enfin le mal complet,

D'un quart la recette est baissée,
Et Melpomene est éclipsée
Par le Singe de Nicolet.
Toi seule à nos vœux indocile
Causes les maux dont je gémis.
Tel jadis le courroux d'Achille
Fit le malheur de son Pays.

On dit, ô la plaisante histoire !
Que, par un scrupule enfantin,
Tu ne veux point, dois-je le croire ?
Trouver Laïs sur le chemin
Où tu prends ton vol vers la Gloire.
Ce bruit est faux je le soutien :
Laïs est si bonne personne !
Elle a des Amans la friponne !
C'est un avoir qui sied fort bien.
Je suis juste., sois indulgente.
Il est permis d'être Catin
Depuis dix-huit ans jusqu'à trente,
Et d'en avoir quitté le train
On gémit encore à quarante.
D'ailleurs l'Aigle, au milieu des airs,

Planant au-dessus des collines,
Se jouant parmi les éclairs,
Du haut de ces routes divines,
Voit-il à l'ombre des buissons
Les jeux des Mouches libertines
Et les amours des papillons ?
Ah ! j'y suis : tu voudrois détruire
Ce ridicule préjugé,
Qui, très-sottement protégé,
Fait qu'on flétrit ce qu'on admire.
Tu voudrois que tout simplement
Mérope, Alzire, Bérénice,
Allassent jurer en Justice,
Et qu'on les crût sur leur serment :
Tu voudrois, sans trop de caprices,
Jouir des mêmes droits que nous,
Et qu'un Dieu Sauveur mort pour tous,
Fût mort aussi pour les Actrices.
J'approuve fort de tels desirs,
Et le Pape, plein de sagesse,
Devroit, exauçant tes soupirs,
Te donner pour menus plaisirs

Le droit de mentir à confesse,
Dans un de ces étuis sacrés
Par nos dévotes révérés,
Combien j'aimerois Ariane,
Moitié sainte, moitié profane,
A quelques Moines débauchés
Demandant, avec tous ses charmes,
L'absolution de nos larmes,
Et le pardon de nos péchés !

CONSOLE-TOI : les immortelles
Qui président au double Mont,
Déployant leurs brillantes aîles,
Descendent pour orner ton front
De leurs guirlandes les plus belles.
Voi l'Amour pénétré d'effroi,
Quittant les jeux de la Folie,
En long manteau noir devant toi
Porter l'urne de Cornélie.
Je ne puis cacher mes penchans,
J'aime les Dieux du Paganisme ;
Tous ces Dieux-là sont bonnes-gens,
Ils favorisent les talens,

Et proſcrivent le Fanatiſme.
Clairon, tu leur dois de l'encens;
Et puiſque le Chriſtianiſme
N'oſe, malgré tes vœux ardens,
Te compter parmi ſes enfans,
Et te renvoye au Catéchiſme:
Choiſis enfin des Dieux plus doux,
Conſole-toi par notre eſtime:
Nous prendrons tes crimes ſur nous;
Sois toujours Payenne & ſublime,
Tu feras encor des jaloux.

A MA SŒUR,

Quelques heures avant de quitter Dijon.

QUE le vol du Temps est rapide !
Je te vois depuis un moment,
Et déja le sort qui me guide
M'enléve à ce loisir charmant
Où, dans le doux épanchement
De la tendresse la plus pure,
Je serrois si tranquillement
Un nœud formé par la Nature.
Déja hennissent dans ta Cour
Les coursiers dont l'impatience
Va m'arracher à ce séjour.
Que leur fatale diligence
A de fois affligé l'Amour !
Sans vouloir lui faire une offense ;
L'amitié ressent comme lui
Le vuide affreux, le sombre ennui
Et tous les tourmens de l'absence.

Mais pourquoi vais-je t'attrister,
En m'arrêtant sur cette image ?
Tout ici-bas n'est qu'un passage,
Et l'on s'unit pour se quitter.
Liqueur céleste & bienfaisante,
Toi qu'on vit mûrir sur ces monts,
Qui, sur les côteaux Bourguignons
As puisé ta séve odorante,
Toi qui va par delà les mers
Égayer les Penseurs de Londre,
Les Russes prêts à se morfondre,
Si tu n'échauffois leurs hyvers ;
Les Bachas à deux ou trois queues,
En tuniques vertes ou bleues,
Te fêtant dans leurs belvedèrs,
L'Iman, le Bonze, le Bracmane,
Sur-tout cet auguste Sultan,
Qui, las de la pompe Ottomane,
Envoie au diable le turban,
Pour te humer en bon Profane,
Boit, jure avec ses Icoglans,
Et laisse violer ses femmes

Par de petits Eunuques blancs,
Qui pouſſent auprès de ces Dames
Ce qu'ils ont de beaux ſentimens.
Étourdis-moi, liqueur chérie,
J'ai beſoin d'un moment d'erreur ;
Qu'un Sage à la Raiſon ſe fie,
J'implore ta douce vapeur
Qui vaut bien la Philoſophie ;
De tes brouillards couvre mes yeux,
Et ſauve mon ame attendrie
De l'amertume des adieux :

Du moins, ô ma plus ſûre amie,
Je te laiſſe en des lieux charmans ;
Parmi vous la coquetterie
N'a pas éteint les ſentimens,
Et de la bonne compagnie
Vous avez tous les agrémens,
Sans avoir ſa ſuperficie,
Ses éternels rafinemens,
Et ſa brillante perfidie.
Vos époux ſont accommodans,
Je ne dirai rien des Amans ;

Meſdames, votre fantaiſie
Fit leur valeur dans tous les temps.
Combien de Belles ſous les armes,
Méditant les plus doux combats !
L'enfant aîlé fier de leurs charmes,
Sonne la charge ſur leurs pas.
Honneur à notre jeune Achille * !
Lorſque paiſible & déſarmé,
Il vient goûter dans cet aſyle
Le plaiſir de ſe voir aimé,
Que ce cortége doit lui plaire !
C'eſt l'Aiglon qui ſort de ſon aire,
Va nourrir ſes jeunes ardeurs
Dans le foyer de la lumiere,
Et las de porter le tonnerre
Revient s'abattre ſur des fleurs.

DIJON, que je te dois d'hommages !
J'ai vu dans tes murs floriſſans
Des cœurs vrais, de jolis viſages,
Et des graces & des talens,
La parure de tous les âges,

* *M. le Prince de Condé.*

Le charme de tous les inftans.
Auprès d'une Vénus nouvelle **
J'ai vu les Amours embellis
Lier Thémis, grave Immortelle,
Avec la ceinture des ris,
S'accoutumer à fa préfence,
Armer fes mains de leur flambeau ;
Lever un coin de fon bandeau,
Et fe jouer dans fa balance.
J'ai vu ce célébre Citeaux,
Où quelques pieux Perfonnages
Sont abreuvés du vin du clos,
Si digne d'enivrer des Sages.
Vivent les Sages de ce lieu !
Ils font profpérer les familles,
Et, toujours pleins du plus beau feu ;
Vont galopant chevreuils & filles,
En zélés ferviteurs de Dieu.

Qu'entens-je ?... on m'appelle, on me preffe,
Chere Sœur, voici le moment.
Adieu, dans cet embraffement,

** *La Premiere Préfidente.*

Reçois ma fidelle promesse
De t'aimer éternellement :
Je te jure qu'à ma maîtresse
Je n'oserois en dire autant.

A MADAME DE CASSINI,

Qui demandoit des vers sur l'amitié.

Tu veux des vers pour l'amitié :
En chanson que lui dire ?
C'est un sentiment oublié,
Dès qu'on te voit sourire.
On n'a point d'amis à vingt ans,
Flore, Hébé, n'ont que des Amans.
C'est aux zéphirs,
C'est aux plaisirs,
A tresser ta couronne.
Du Printems goûtons les loisirs,
Avant ceux de l'Automne.

A M. SOULIER, MÉDECIN.

L'ŒIL toujours ardent & ſerein,
Le jeune homme, plein d'aſſurance,
Laiſſe ſans ſoin & ſans chagrin
Les trois Sœurs au fuſeau d'airain
Filer ſa rapide exiſtence;
Voit tout éternel devant ſoi,
Enfin vit avec inſolence,
Sans ſavoir comment ni pourquoi.

C'EST moi que j'ai voulu te peindre.
Juſqu'ici par l'âge emporté,
Sans rien prévoir & ſans rien craindre,
Je crus à l'Immortalité.
Je m'abuſois ; le charme ceſſe,
Mon ſang, privé de ſa chaleur
Circule avec plus de pareſſe,
Et dans tous les canaux qu'il preſſe
Va diſtribuer la douleur :

Je cherche en vain cette ſoupleſſe,
Ce ſentiment de la vigueur,
Que le Ciel donne à la jeuneſſe ;
Et j'oſe porter ma langueur
Entre les bras de ma maîtreſſe.
Hélas ! ce ſymptôme eſt affreux ;
J'en frémis, tu frémis toi-même :
Sans doute mon mal eſt extrême,
Puiſqu'il me défend d'être heureux....
Allons, répare cette injure ;
Rends mon ſang plus libre en ſon cours ;
Que juſqu'à mon cœur il voiture
Le filtre brûlant des Amours.
Pour Églé qui déja murmure
J'ai juré de vivre cent ans :
Montre mon bail à la Nature ;
Et fais-lui ſceller mes ſermens.

Loin ſur-tout l'aſpect redoutable
De tout Eſculape pédant,
Qui traite un malade tremblant,
De l'air dont on juge un coupable ;
Redouble ma fiévre en entrant,

M'anéantit quand il m'approche ;
Qui semble avoir la mort en poche,
Ou me guérit en m'ennuyant.

COMME toi l'on doit savoir plaire
Aux yeux même de la douleur :
Je hais le Médecin sévere ;
Il me faut un consolateur.
Courbé, flétri par la souffrance,
Oui, l'homme veut encor jouir :
Il est toujours prompt à saisir
Ce qui soutient son espérance,
Et son cœur expirant s'élance
Vers le fantôme du plaisir.

FRANCHEMENT je te le confesse,
Je trouverois hors de propos
D'aller, au fort de ma jeunesse,
Meubler un de ces froids caveaux
Que jamais le jour ne caresse,
Où l'on goûte un morne repos,
Et sans amis & sans maîtresse.
Moissonnons encor quelques fleurs ;
J'aime assez ce monde magique,

Où l'heureux prisme des erreurs
Prête à tout ses vives couleurs ;
J'aime ce Peuple fantastique
D'enfans poursuivant les honneurs ;
Ces graves Sots qui s'établissent
En Juges, en Réformateurs ;
Qui récompensent, qui punissent,
Se nomment Rois, Législateurs,
Et de leurs rêves s'applaudissent.
Que tu dois être regretté
Au milieu de cette Féérie,
Amour, bienfaisante folie,
Seule illusion de la vie,
Qui ressemble à la vérité !
O doux & consolans mensonges,
Bercez-moi jusqu'à mon réveil :
Puisque la vie est un sommeil,
Rendons-nous heureux par des songes.

Soulier, si ton Art cependant
Ne peut d'un corps tout discordant
Appaiser la guerre intestine,
Si par un maudit ascendant

Je ſuis pouſſé vers ma ruine ;
Avec courage il faudra bien ,
Loin des chers humains que je fronde ;
Dénouant un foible lien ,
Aller rêver dans l'autre monde.

On y rêve commodément ,
Il ne s'agit que du paſſage.
Mais , quel qu'en ſoit l'événement ,
Parmi les apprêts du voyage ,
Je veux juſqu'à l'embarquement
Me diſtraire ſur le rivage.

ÉPITRE
A MADEMOISELLE ARNOUT,
Actrice de l'Opéra.

FLORA brilloit jadis dans Rome.
Consuls, Pontifes & Questeurs,
Et tant d'autres que l'on renomme,
Furent tous ses adorateurs.
On briguoit l'honneur de ses chaînes
A sa voix, naissoient les beaux jours;
A ses pieds, les Aigles Romaines
Se jouoient avec les Amours.

En loix érigeant ses caprices,
Elle soumit ces fiers vainqueurs :
De Rome elle fut les délices ;
Rome en fit la Reine des fleurs,
Et lui fonda des sacrifices.
Mais dans peu Flora, s'il lui plaît,
Va te remettre sa couronne ;
Détruisant ce que Rome a fait,

C'eſt tout Paris qui te la donne.
Reçois nos baiſers & nos vœux ;
Livre ton ſein à nos careſſes,
Le reſpect eſt l'encens des Dieux,
L'Amour eſt celui des Déeſſes.
Que dis-je ? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de Sophie ?
Crois-moi, jeune, folle & jolie,
Laiſſe l'Olympe radieux
A la céleſte Bourgeoiſie,
Que l'on adore & qui s'ennuie,
Tandis que tu fais des heureux.

Le beau temple de l'harmonie
Va bientôt s'ouvrir à mes yeux;
C'eſt-là que je te déifie ;
Voilà ton palais & tes cieux.
Je vois Pſyché, je crois l'entendre,
Parmi la foudre & les éclairs,
Mêler ſa voix plaintive & tendre
Au tumulte effrayant des mers.
De l'amour ſi tu peins les flâmes,
Si tu fais gémir la douleur,

Ta voix s'échappe de ton cœur,
Et va retentir dans nos ames.
Dis-moi ; par quels dons inconnus
Peux-tu réunir, ma Sophie,
Le babil piquant de Thalie,
Les sons touchans de Polymnie
Et le silence de Vénus ?

SUR-TOUT combien je t'idolâtre,
Lorsque rendue à tes Amans
Toujours désolés & contens,
Tu sais, par ton humeur folâtre,
Suspendre & charmer leurs tourmens !
Lorsqu'on te voit sans étalage,
Sans apprêt & sans dignité,
Prêtresse de l'Amour volage,
Cueillir avec légéreté
Cette fleur de libertinage
Qui ressemble à la volupté !
Jamais chez toi n'osent paroître
Ces vieux Despotes éclopés,
Toujours cocus, toujours dupés,
Et toujours si bien faits pour l'être ;

Tu profcrits les airs impofans,
Les tons burlefques, les caprices
Des Alteffes de nos couliffes,
Qui traitent en Impératrices
Et leurs Valets & leurs Amans.

Chez toi l'on trouve la nature,
Ou l'art féduifant de Ninon,
Cet art qui tient à la raifon,
L'art de tromper fans impofture;
Chez toi l'on badine & l'on rit;
La gêne y femble infupportable,
Et l'on y cache fon efprit,
Afin d'en être plus aimable.

Il eft un champêtre réduit,
Temple paifible du myftere,
Où l'on s'envole à petit bruit,
Loin de l'étiquette févere,
Qu'en riant l'Amour éconduit.
C'eft-là que, fur une ottomane,
Qu'ombragent les feftons légers
D'un voile errant & diaphane,
Volent les jeux & les baifers.

C'est-là que plus vive & plus belle,
Le feu, la gaîté dans les yeux,
Hébé verse le punch aux Dieux,
Qui ne s'enivrent pas sans elle.
C'est-là que, vers la fin du jour,
La liberté, convive aimable,
Met les deux coudes sur la table,
Entre le Plaisir & l'Amour.
Quelle volupté, ma Sophie!
Que font les biens & la grandeur?
Va, ce délire est le bonheur,
Il est le charme de la vie.
Crains de serrer de nouveaux nœuds;
Toujours folle, & toujours tranquille,
Laisse errer ton cœur & tes vœux.
Ton amour feroit un heureux;
Ton indifférence en fait mille.

BILLET
A MADEMOISELLE F....
Dont le Patron est S. Alexandre.

On parle de deux Alexandres ;
L'un est un Saint, l'autre un Héros.
L'un mettoit les Villes en cendres,
Et l'autre s'ennuyoit comme font les dévots.
Va, crois-moi, jeune Alexandrine,
Tu l'emportes sur tes Patrons,
Héros ou Saints : tes yeux fripons,
Ta gaîté, ta grace enfantine,
Pour soumettre nos cœurs, valent, je l'imagine,
Des meurtres ou des oraisons.
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vainqueur d'Arbelle ?
Ton pouvoir est plus juste & plus vrai que le sien :
A son joug on étoit rebelle,
Et l'on vole au-devant du tien.
Poursuis, tes couronnes sont prêtes ;
Dans le champ des Amours tu peux tout hazarder ;
Ainsi que ce Héros, tu feras cent conquêtes ;
Et mieux que lui tu sçauras les garder.

DESCRIPTION

De quelques effets des Grottes d'Arci en Bourgogne.

CES antres ſouterrains, par la nuit habités,
Offrent de toutes parts cent bizarres beautés :
A travers mille rocs, ſous ces voûtes profondes,
Par des canaux glacés on voit filtrer les ondes,
Qui, faiſant chaque jour d'inſenſibles progrès,
Dans des blocs de cryſtal enfantent mille objets :
Chefs-d'œuvres renaiſſans d'une ouvriere habile,
Qui renferme en ſes mains & dans ſon ſein fertile,
Les Minéraux, les Sels, les Végétaux divers,
Tous ces ſucs créateurs, germes de l'Univers.
Par ſon mobile poids dans les airs ſoutenue,
La liqueur quelquefois demeure ſuſpendue ;
Elle eſt prête à tomber, rien ne peut l'arrêter,
Le doigt en la touchant va la précipiter :
Mais bientôt, de ces lieux étonnante magie !
Cette même liqueur, par dégrés épaiſſie,

Se resserre, durcit sous le tact incertain,
Forme un globe solide, & repousse la main.
Ce sont ces changemens, dont la pompe mouvante
Orne de ces réduits la scène transparente :
De-là, ces beaux salons de rocailles ornés,
Sans le secours de l'Art, avec art ordonnés :
Ces magiques piliers, dont la cime hardie
Observe en s'élevant l'exacte symétrie ;
Ces rocs qui des rubis dardent tous les rayons,
Ce buffet d'orgue, prêt à recevoir des sons ;
Ces ifs qui, sans les soins d'une vaine culture,
S'échappent tout taillés des mains de la Nature.

Puis-je me rappeller tant d'effets variés,
Sous l'œil contemplateur cent fois multipliés ;
Tant d'objets, qu'on voit moins qu'on ne les imagine ;
Que le caprice seul à son gré détermine,
Que plusieurs Spectateurs, dans le même moment,
Et sous le même aspect, verront différemment :
Simulacres légers, esquisses imparfaites,
Qu'efface & que détruit l'instant qui les a faites ?

C'EST ainsi que d'erreurs nous sommes entourés ;
A la lueur des sens nous marchons égarés ;

De l'homme, à tout moment, la Nature ſe joue :
Voulons-nous la juger ? notre prudence échoue.
Une dans ſon eſſence & changeante à nos yeux,
Souvent, pour les confondre, elle excite nos vœux.
Sans les approfondir, contemplons ſes ouvrâges ;
Ne jugeons point, doutons ; c'eſt la vertu des Sages.

ÉLOGE DE LUBIN.

IL eſt plus d'un chien qu'on révere :
Le chien qui brille dans les cieux ,
Et puis ce grand chien ſi fameux ,
Ce vilain dogue attrabilaire ,
Épouvantail des ſombres lieux ,
Vulgairement nommé Cerbere.
Il en eſt d'autres parmi nous ,
Que le caprice a mis en vogue ,
Aux crins hériſſés, au ton rogue ,
Et qui ſont toujours en couroux :
Petits monſtres de fantaiſie
Qu'on a toujours à ſon côté,
Que l'on prend pour ſociété,
Et que l'Amant lui-même envie
Qui , toujours livrés au ſommeil ,
Sur les carreaux de la molleſſe,

Malgré la main qui les careſſe,
Grincent des dents à leur réveil.

GRACE à la bonne compagnie,
Ce ſont-là les prédeſtinés ;
Ici-bas toujours fortunés ,
Ils ſe moquent de l'autre vie ;
Epicure fut moins heureux.
Des barbets le plus reſpectable ;
Lubin eſt un élu comme eux :
Mais il eſt cent fois plus aimable.

COMBIEN j'envirois ton deſtin,
Toi, les délices de Corine ,
Toi, qu'elle flatte de la main ,
Et de qui la patte lutine
Fourrage les lis de ſon ſein,
Toi, ſon gardien le plus fidelle,
Qui la nuit t'endors auprès d'elle ,
Juſqu'aux baiſers du lendemain !

AH ! que j'aime ta double oreille
Qui va balayant le chemin ,
Tes poils friſés, ton œil mutin ,
Et ton muſeau de maroquin ,

Qui vraiment te ſied par merveille !
Que j'aime ton agilité,
Ton petit air de ſuffiſance,
Et ta charmante incontinence,
Aux approches de la beauté ;
Celle au moins que tu dois connoître,
Qui ſoupire dans tes liens,
Et que le Ciel exprès fit naître
Pour la félicité des chiens !

LUBIN, que mon ſort t'intéreſſe:
Quand je parois chez ta maîtreſſe,
Ne t'arme point d'un air grondeur ;
Accorde-moi quelque careſſe ;
Déclare-toi mon protecteur.
A tout important fais la guerre ;
Étrangle les ſots, ſi tu peux ;
Jappe après l'Amant téméraire ;
Mords les jambes de l'ennuyeux :
Mais, dans cette foule éphémère
Qui viendra lui faire la cour,
Diſtingue l'amitié ſincère,
Eût-elle un faux air de l'amour.

*

AVIS

AUX SAGES DU SIÉCLE.

SAGES fameux, qu'allez-vous faire ?
Laiſſez les dogues d'Angleterre
S'entre-mordre, ſe déchirer :
Vous ſied-il d'amuſer la terre ?
Vous êtes faits pour l'éclairer.
Il n'eſt rien qu'ici l'on ne fronde,
Et, grace à leurs diſſenſions,
Souvent les précepteurs du monde
En ſont devenus les bouffons.
N'allez point faner ſur vos fronts
Votre laurier ſexagénaire :
Le ſouffle ſeul d'un vent contraire
Seche les plus belles moiſſons.
Au Parnaſſe le trouble regne ;
On voit courir par pelotons
Cent littéraires mirmidons

Qui vont, ſur la foi de vos noms,
Se rallier ſous votre enſeigne.
L'un, tenant l'*Emile* à la main,
Harangue en proſe ſa brigade :
L'autre à ſon eſcadron mutin,
Lit juſqu'au bout la *Henriade*.
Tout cela vous paroît plaiſant,
Sans doute, & des rumeurs ſi foles;
Sur des eſprits vains & frivoles,
Prouvent aſſez votre aſcendant.
Mais il eſt un monde perfide,
Froid, inexorable & léger,
Qui de tout, en riant, décide,
Hait ceux qu'il n'oſe protéger,
Voudroit dégrader ce qu'il aime,
Semble ſe plaire à mépriſer,
Et ne demande qu'à briſer
L'autel qu'il a dreſſé lui-même;
S'il careſſe, il va déchirer;
Sa faveur eſt toujours volage,
Et la ſatyre le ſoulage
De la fatigue d'admirer.

Allons, impoſez-lui ſilence :
Qui peut armer votre courroux ?
Appréhendez-vous que la France
Ne parle point aſſez de vous ?
Eh ! de grace, dormez tranquilles ;
Point de ces burleſques frayeurs.
Par-tout dans nos bourgs, dans nos villes,
Pullulent vos admirateurs ;
De vous on s'occupe ſans ceſſe ;
Multipliant vos traits ſacrés,
Du burin la ſavante adreſſe,
Pour ſatisfaire à notre ivreſſe,
Vous a cent fois défigurés ;
A votre gré tout s'exécute ;
Pour rendre vos noms plus fameux,
La nation fait de ſon mieux,
Et par égard vous perſécute ;
Tout vous ſert, cenſeurs, partiſans.
A ces écrits que l'on adore,
Quoique hardis & mal-ſonans,
Pour donner plus de vogue encore,
On les brûle de tems en tems ;

Le moyen de pouvoir ſe plaindre !
Non, non, reſpectables rivaux,
L'oubli pour vous n'eſt plus à craindre;
Cueillez le fruit de vos travaux.
Des paſſions l'obſcur nuage
Offuſque la jeune ſaiſon :
Le jour tardif de la raiſon
Doit éclairer l'hiver du ſage.
Aux Athlètes qui ſur vos pas
Se hazardent dans la carriere,
O mes maîtres ! ne donnez pas
L'exemple de ces vils combats
Qui font rougir chaque adverſaire.
Pour l'honneur de l'humanité,
Soyez unis, daignez m'en croire;
Vous avez la célébrité,
Il faut ſonger à votre gloire.
Il eſt des plaiſirs ſi flatteurs !
Régner ſur notre ame attendrie,
D'une céleſte poëſie
Déployer les riches couleurs,
Abattre d'une main hardie

L'hydre affreuſe de nos erreurs,
Et lancer les foudres vengeurs
De cette intrépide éloquence
Qui fait arracher l'innocence
Au couteau des perſécuteurs :
Voilà vos droits, vos avantages ;
Soyez toujours nos bienfaiteurs,
Et, plus dignes de nos hommages,
Achevez enfin par vos mœurs,
Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.

MES MŒURS.

Oui, bien qu'au ſiecle dix-huitieme,
J'ai des mœurs, j'oſe m'en vanter ;
Je ſais chérir & reſpecter
La femme de l'ami qui m'aime ;
Si ſa fille a de la beauté,
C'eſt une roſe que j'envie ;
Mais la roſe eſt en ſûreté,
Quand l'amitié me la confie.
Après quelques foibles ſoupirs,
Je me fais une jouiſſance
Du ſacrifice des deſirs,
Et ne veux point que mes plaiſirs
Coûtent des pleurs à l'innocence.
Mais il eſt des femmes de bien,
Femmes qui plus eſt d'importance,
Et, Dieu merci, ſans conſéquence ;
Qui ſont du célibat en France
Et la reſſource & le ſoutien ;

Qui, pour peu qu'on ait un maintien,
Vous traitent avec indulgence,
Et vous dégagent du lien
D'une gothique bienſéance :
De ces Dames-là, j'en convien,
J'uſe ou j'abuſe en conſcience,
Sans jamais me reprocher rien ;
Le mari même m'en diſpenſe ;
Je ſais trop bien ce qu'on leur doit
Pour me permettre un ſot ſcrupule :
C'eſt une bague qui circule,
Et que chacun met à ſon doigt.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

LICIDAS prit dans le bocage
Un bel oiſeau ſous des buiſſons,
Et crut retenir le volage
Par un ſimple lien de joncs.
Que ta cage n'eſt-elle faite,
Lui diſoit-il ! dès cet inſtant,
J'irois t'offrir à mon Annette,
Et l'Amour ſait ce qui m'attend.

ANNETTE n'eſt point trop ſévere ;
Ton ramage lui plaira tant,
Que j'obtiendrai de la Bergere
En échange un baiſer comptant.
Qu'elle m'en donne un ſeul bien tendre ;
Annette doit me l'accorder :
Les autres, je ſaurai les prendre,
Si je n'oſe les demander.

IL dit, & ſongeant à la cage,
Détache une branche d'ozier,

Puis revient ardent à l'ouvrage,
Croyant tenir ſon priſonnier.
Mais hélas ! il s'eſt fait paſſage ;
Du lien, l'oiſeau s'eſt enfui,
Et tous les baiſers, quel dommage !
Se ſont envolés avec lui.

ÉPITRE
A MADEMOISELLE D**

Qui quittoit son logement de la barriere de Vaugirard.

C'EN est donc fait : plus de barriere
Qui sépare Thémire & moi !
Les ris délogent avec toi,
Et courent tous après leur mere.
Bien faits pour les épouvanter,
Les Commis suspectant leur bande
Espéroient envain les traiter
Comme des ris de contrebande :
De qui prétend les arrêter,
Un vol rapide les délivre ;
Ils ont des ailes pour te suivre :
Il n'en ont point pour te quitter.
Dès que la pompe l'environne,
Dès que sa main s'arme d'un fer,
Melpomene alors les étonne,

Mais paroît-elle en pet-en-l'air,
Ils vont, aussi prompts que l'éclair,
Jouer autour de sa couronne,
Adoucir l'orgueil de ses traits,
Changer en roses ses cyprès,
Et d'un sopha lui fait un trône
Où le plaisir ne dort jamais.

Aimes-tu ton nouvel asyle ?
Sans doute la belle Cypris,
Du sein de ses oiseaux chéris,
Détacha le duvet mobile
Qui sert l'amour & le repos,
Et de ton alcove tranquille
Renfle mollement les carreaux.
Tu n'as point oublié peut-être
Les Dédales officieux
Qu'inventa l'Amour ce grand maître,
Pour soustraire l'Amant heureux
A celui qui paîra pour l'être.

COURAGE ! en ce charmant séjour,
Cueille les mirthes de Cythere ;
Enchante & trompe tour-à-tour,

Comme tu fis à la barriere ;
Tourmente bien Ducs & Milords,
Qui vont marchandant leurs Maîtresses,
Qui pensent qu'on vend des caresses,
Et qu'on achete des transports ;
De nos Seigneurs fais un exemple ;
l'Amour n'en aura pas pitié :
Mais garde dans le nouveau temple
Une chapelle à l'amitié.

A MADEMOISELLE
DE CHOISEUL,

qui vouloit qu'on chantât SAINTE CLAIRE *sa Patrone.*

CLAIRE, dit-on, étoit jolie,
Et fut vierge malgré cela :
Dieu ſoit loué ! cet effort-là
Doit mener loin dans l'autre vie.
Diſparoiſſez, Iris, Thisbé,
Qu'après mille ans on cite encore,
Vénus, Diane, antique Flore ;
Diſparois, éternelle Hébé.
Que m'importent ces fables vaines :
Et les protectrices d'Hector,
Et les Graces contemporaines
Du vieux chantre du vieux Neſtor ?
Dans les déſerts de la Féerie,
Nous avons erré trop long-tems :
Claire, Choiſeul, ô noms charmans,

Vous ſerez ma mythologie.
Amours, entourez ces deux noms
D'une auréole de lumiere ;
L'une, aux céleſtes régions,
Eſt une Sainte qu'on révere ;
Et l'autre eſt Nymphe ſur la terre :
Pour la Nymphe que nous ſervons ;
Soit fête annuelle à Cythere !

Jeune Choiſeul, regne à ton tour ;
Exerce une douce puiſſance ;
Les cœurs voués juſqu'à ce jour
A l'ennui de l'indifférence,
Reſſuſcités par ta préſence,
Seront convertis à l'amour.
On dit que ta Patrone auſtere
Du mal des yeux fait garantir :
On ne voudra jamais guérir
Du mal que les tiens pourront faire.

LES SEPT DÉMONS *DE MADELAINE*

A MADEMOISELLE ***,

Pour le jour de sa Fête.

TA PATRONE, en cessant de plaire,
Pleura, nous dit-on, ses péchés ;
Démêlons ses motifs cachés,
Elle pleura de n'en pouvoir plus faire.
De sept Démons Jésus la délivra ;
Le fait est sûr : mais de ces démons-là
On n'a point éclairci l'histoire ;
On n'en voit rien dans S. Grégoire ;
J'ai lu pourtant, si j'ai bonne mémoire,
Qu'ils sont depuis entrés à l'Opéra.
Jeune & charmante Madelaine,
De sept Démons aussi tu suis les douces loix :
A leur tête d'abord s'avance Melpomene,
Qui tonne ou gémit par ta voix,

Et dépoſe à tes pieds le ſceptre de la ſcène.
Arrive après cet aimable lutin,
Ce petit Dieu qui fait le diable à quatre,
Qui joue entre tes bras, ſe cache dans ton ſein,
Et ſous tes lauriers vient s'ébattre.
L'inconſtance le ſuit des roſes à la main ;
C'eſt ce Démon ſur-tout qu'on préfere à ton âge :
Pourquoi non ? la beauté doit être un peu volage,
Pour l'amour d'elle-même & celui du prochain.
Le quatrieme eſt la coquetterie,
Non l'art cruel de tourmenter les cœurs,
Mais cet heureux ſecret, cette adroite magie,
Qui donne à des refus tout le prix des faveurs.
Près d'elle j'apperçois l'ingénieux caprice,
Qui veut & ne veut plus, rit & boude à la fois,
Fuit, revient, fuit encor, choiſit, pleure ſon choix,
Et fait de mille Amans le charme & le ſupplice.
Lui-même ſur tes pas il conduit le deſir ;
Le caprice l'éteint ; c'eſt lui qui le fait naître ;
Et, pour fermer la marche, enfin je vois paroître
Le Démon enchanteur qui préſide au plaiſir.
Dût ta vie éternelle être un peu hazardée !

Ne ſuis point ta Patrone en ſes derniers excès,
De tes jolis Démons ſois toujours poſſédée,
Et puiſſé-je avoir part aux péchés que tu fais !

MADRIGAL

À M. DE SAINT-MARC,

Officier aux Gardes, au ſujet d'une Epître ſur l'Amour & l'Amitié.

L'AMOUR & l'Amitié dont tu nous peins l'image,
Voilà tes Dieux; encenſe-les toujours :
Leur doux accord n'eſt connu que du Sage ;
L'un préſide à ſes nuits ; l'autre embellit ſes jours.

TAYLOR INST. OXFORD

LES GRACES.
STANCES
A ÉGLÉ.

LES jeux abandonnoient ma lyre,
Et j'oubliois de la monter;
J'ai vu les Graces te sourire:
L'Amour m'invite à les chanter.

De ce Dieu compagnes fidelles,
Éleves de la vérité,
Elles plaisent sans la beauté:
La beauté ne plaît pas sans elles.

En mille plis voluptueux,
Dans tes habits elles se jouent;
Églé, ce sont elles qui nouent
Les tresses de tes beaux cheveux.

Pour juger les trois immortelles,
L'Amour te nomme heureux Pâris:

Tes yeux s'égarent éblouis,
Et n'osent pas choisir entr'elles.

Junon vante sa majesté,
Minerve, sa guerriere audace :
Mais Vénus se tait avec grace :
Le prix par elle est emporté.

La Déesse alors étoit nue ;
C'est le droit des Divinités :
Je suis plus épris des beautés
Qu'une gaze cache à ma vue.

Loin cependant les vains apprêts ;
Suis le conseil de la nature :
Belle Églé, le défaut d'attraits
Fit seul inventer la parure.

Le faste des ajustemens
Nuit à la grace naturelle ;
C'est la Vénus de Praxitèle
Qu'on gâte à force d'ornemens.

Des fleurs qui naissent sur tes traces,
Couronne-toi sans autres soins ;

Tout ce que l'art ajoute aux graces,
En est toujours une de moins.

Il en est.... le Dieu du mystere
Se plaît lui-même à les voiler ;
Amour, que je puisse en parler !
Je te promets bien de me taire.

ÉPITRE
A M. L'ABBÉ DE L**.

En réponse aux Vers qu'il avoit adressés à l'Auteur.

En bonne foi, tu me fais trop d'honneur.
Jusqu'à présent je ne suis point un sage ;
La sagesse, dit-on, est si loin du bonheur !
Je ne croirai point davantage,
Que mon foible talent puisse armer les jaloux :
Enfans irréguliers d'une muse volage,
Mes vers ne valent pas les frais de leur courroux.
Mais j'ai parmi les sots choisi quelques victimes ;
J'ai d'un ton fou raisonné sur les mœurs,
Et le plus grand de tous mes crimes,
Est d'avoir, sans égard, égayé mes censeurs,
Tu le sais : tout est fanatisme
Et convention aujourd'hui ;
Le rire est hérétique, & la gaîté fait schisme :
On brûlera bientôt ceux qui craignent l'ennui.

Des Auto-da-fés littéraires
Dussions-nous subir les horreurs,
Évitons ce fléau peu connu de nos peres,
Et né du cerveau creux des modernes penseurs.
Mais le moyen qu'il puisse te surprendre
Et fane les lauriers sur un front de vingt ans !
Poursuis, cultive en paix tes aimables talens,
Et que l'envie aille se pendre
De voir les fruits chez toi joints aux fleurs du Printems.
Ne proscris point l'Amour, & les plaisirs qu'il donne :
C'est une douce erreur qui sied à tes beaux ans,
Et, malgré la rigueur des saints commandemens,
Ce péché là ne peut damner personne.
Simple Abbé, grand Vicaire, Evêque, ou Cardinal,
Garde toujours tes goûts, délices de la vie :
Les titres ne sont point un mal,
Quand ils n'enlevent rien à la Philosophie:
Mais ne vas point pour eux, retournant sur tes pas,
Transfuge ingrat du Pinde, Apôtre de la Bible,
T'interdire des jeux qui sont de tous états,
Et défendre à ton cœur d'oser être sensible.
Va, la calote rouge & le glaive terrible,

La Thiare, les clefs n'ont que de froids appas,
Et font la proie enfin de la Parque inflexible :
Les jolis Vers affrontent le trépas ;
Un Pape meurt fort bien quoiqu'il foit infaillible :
Le Prieur d'Oleron, Chaulieu ne mourra pas.

A MONSIEUR L'ABBÉ DE LILLE,

Sur fa Traduction des Géorgiques.

JUSQU'ICI j'ai peu fçu la caufe
Qui reproduit cet Univers :
Mais, depuis que j'ai lu tes vers,
Je crois à la métempficofe :
De Lille eft un nom fuppofé ;
Je reconnois dans ton langage
Virgile même francifé,
Qui nous traduit fon propre ouvrage.

A THÉMIRE,

Convaleſcente dans les premiers jours du Printemps.

QUELLE jeune & fraîche Déeſſe
T'invite à voler dans ſes bras ?
Le plus aimable Dieu s'empreſſe
A la conduire ſur tes pas.
L'une aux rayons de l'allegreſſe
Vient r'ouvrir ton œil enchanté,
Sans elle il n'eſt plus de jeuneſſe ;
Sans elle il n'eſt plus de beauté.
L'autre, attendu par la Nature,
Répand des parfums dans les airs,
Et, de fleurs ſemant la verdure,
Fait un Jardin de l'Univers.
Aux feux que leur retour inſpire,
Tu reconnois ces Dieux charmans :
C'eſt la ſanté, jeune Thémire,

Que te ramene le Printems.
Vois ces vergers & ces prairies
Déployer leurs riants tableaux :
Vois, dans ces retraites fleuries,
Errer ces paisibles ruisseaux.
Vois ces tilleuls sur ce rivage
Unis, enlacés en berceaux,
Abbaisser leur mobile ombrage
Qui va se peindre dans les eaux.
La Nature se renouvelle :
Quel spectacle touchant pour moi !
Je la vis mourante avec toi ;
Je te vois renaître avec elle.

A LA PRINCESSE DE ***

Un Philosophe Militaire
Sensé, comme on l'est à vingt ans,
Tranchons le mot.. un Mousquetaire,
Ose vous offrir son encens.
J'avouerai qu'il est téméraire,
Que ses transports sont imprudens ;
Il le sent & ne peut se taire ;
Princesse, il est certains momens,
Où le cœur ne consulte guère
L'orgueil des titres & des rangs ;
Vénus alors devient Bergere :
Je [illegible] crois plus aux sentimens,
Dès que la Raison les éclaire.
Dans ses doux transports Ixion
Saisissoit la trompeuse image
Qui réalisoient ses desirs :
Il adoroit jusqu'au nuage
Qui s'opposoit à ses plaisirs.

A MADEMOISELLE ALEXANDRINE.

JEUNE & folâtre Alexandrine,
Je sentois mon heure venir :
Je touchois presqu'à ma ruine ;
J'allois, oui j'allois m'attendrir,
Grace à ta friponne de mine....
J'ai pris la poste pour te fuir.
Je me suis abusé sans doute ;
Je n'en ai pas plus de repos.
Change-t-on de cœur sur la route ;
Comme l'on change de chevaux ?
L'Amour, hélas ! est du voyage ;
Et, quand je soupire pour toi,
Il bat de l'aîle autour de moi,
Et s'applaudit de son ouvrage.
Je revois ces yeux libertins
Que fait pétiller la folie,
Et tes agrémens enfantins,

Et cet art qui les multiplie,
Et cette bouche, au doux souris,
Où le baiser vit & repose;
Et ce sein où parmi les lys
S'éleve un trône pour la rose.
De loin tu sais lancer tes traits.
Au fond d'un bois, dans la prairie,
Par-tout je trouve tes filets,
Et je galope dans la Brie
Avec l'Amour & tes attraits.
Apprends jusqu'où va mon délire,
Si le Ciel est pur, si les champs
Sont rafraîchis par le Zéphire,
Je me dis.... en ces doux momens
Alexandrine doit sourire :
Mais sur la cime des forêts
S'il se forme une nue obscure;
C'est toi qui boudes la Nature;
Oui, les beaux jours sont tes bienfaits.
Que de feux! dis-moi donc : qu'en faire?
A peine, hélas! as-tu seize ans.
Déserteurs des bosquets rians

Et du Colombier de Cythere,
Bientôt tous les Amours du tems,
Adroits, flatteurs & careſſans,
Viendront habiter ta voliere,
Becqueter tes charmes naiſſans ;
Et je voyagerai long-tems
Avant de parvenir à plaire.

CHASSE, crois-moi, ces Importans ;
Choiſis plutôt un Fou ſincere
Qui ſache aimer ſans fade encens :
Tiens ; ſi tu veux, j'ai ton affaire.
Je m'abandonne à cet eſpoir ;
Il a ſuſpendu mes allarmes :
Au galop je fuyois tes charmes :
Au galop je viens les revoir.
Je viens te conſacrer ma vie ;
Je ſuis ivre brûlant d'amour.
Arrange-toi, je t'en ſupplie,
Pour m'adorer à mon retour.

A M. DE PÉZAY,

Sur la Galanterie moderne.

Il faut en convenir, Damis,
Combien, depuis qu'on le raiſonne,
L'Amour a perdu de ſon prix!
Les Sages, Dieu me le pardonne,
Ne ſont que des Amans tranſis.
Le galant Clergé de Cypris
Exclud les Docteurs de Sorbonne,
Les Géométres, les maris,
Froid bétail qui toujours foiſonne,
Et qui déſole tout Paris.
L'amour vrai, ton guide & mon maître,
Dans leurs calculs s'évanouit:
Oui, c'eſt l'inſtinct qui le fait naître;
Et l'Analyſe le détruit.
Eh! laiſſons cet Enfant biſarre,
Régler ſon vol ſur le deſir:
Qu'importe après tout qu'il s'égare,

Si l'erreur le mène au plaiſir ?

Quelle eſt notre galanterie
Dans ce beau Siécle ſi vanté ?
C'eſt l'oiſive coquetterie
Qui grimace la volupté.
On s'aime, & bientôt on s'évite ;
On ſe prend, parce qu'on ſe quitte ;
Tout eſt arrangé, concerté :
On fait des enfans par ſyſtême,
Ou bien par un égard ſuprême
Pour la pauvre Poſtérité.
L'Amour, éternel Moraliſte,
Devint un Dieu de Cabinet :
L'Amour eſt Encyclopédiſte ;
Ce titre lui ſied tout-à-fait.

Du bel-eſprit funeſte empire !
Ton glacial, ton précieux !
Avec toi puiſſé-je proſcrire
Tous tes ſuppôts volumineux,
Dont le travail faſtidieux
Fait bâiller tout ce qui reſpire !
Mes bons, mes ſtupides Ayeux :

Que je vous aime & vous regrette !
Donnez-moi donc votre recette :
Plus sots, vous étiez plus heureux.
Beaux jours de la Chevalerie,
Revenez encor parmi nous :
Revenez, galante Folie ;
Amadis terribles & doux,
Vous qui de conquête en conquête,
La pique en main, le casque en tête,
Vainqueurs de cent périls divers ;
Au galop couriez l'Univers ;
Vous qu'on voyoit tout entreprendre,
Pour vos belles, pour leur bonheur ;
Et dont l'amour soumis & tendre
N'osoit attaquer un honneur
Qu'elles n'auroient osé défendre !
Que j'aime ce Fou suranné,
Ce preux Paladin de la Manche,
Au long visage décharné,
Mais à l'ame sensible & franche,
Qu'aux pieds d'un rocher calciné
On vit mille fois sur la brune

Se

Se fessant au clair de la Lune
Pour l'Amour & pour Dulciné !
Avec quel transport je m'écrie,
Quand je vois ce fougueux Roland,
Dans son héroïque furie
Si fou, si risible & si grand,
Troubler le cristal des fontaines ;
Injurier les doux Zéphirs,
Effrayer les bois & les plaines
De ses longs & bruyans soupirs ;
Pleurer la honte de ses chaînes ;
Et, l'œil sombre, ardent, inquiet,
Sublime à force de foiblesse,
Déraciner une forêt
Pour se venger de sa maîtresse !
Les voilà ces emportemens,
Et ces écarts & ce ravage,
Ces fougues du cœur & des sens ;
Que je préfére au persifflage
De tous nos Scélérats charmans.
L'Amour est le Dieu des orages,
Raison, le plus froid des Tyrans,

Mêle-toi de faire des Sages,
Et laisse en repos les Amans.
Je n'y tiens plus. Oui, je vais prendre
Une rondache, un écuyer:
J'ai l'esprit fou, j'ai le cœur tendre
Amis, je me fais Chevalier.
Je veux dissiper l'imposture:
Belles, je veux dans votre cour
Ramener enfin la Nature
Avec le véritable Amour.

Damis, ne va point me distraire:
Ils pourroient encor m'échapper:
Tu sçais trop, pour les ratraper,
Combien j'ai de chemin à faire.

A MONSIEUR LEMIERRE,

En lui envoyant Pierre le Grand.

AMI, je hais les dédicaces
Et le ton des adulateurs :
Je demande un ſourire aux Graces ;
Rien au faſte des Protecteurs.
Jamais par le moindre acroſtiche
Je n'ai flatté l'orgueil des rangs.
Les Sots, que le hazard fit grands,
Pourroient bien tranſir dans leur niche ;
Sans que j'y brûle un grain d'encens.
Je ris de l'opulence altiere,
Qui de ſa triſte oiſiveté
Prétend que l'on ſoit tributaire.
Ma Maîtreſſe & la vérité
Sont les Rois à qui je veux plaire.
A l'aſpect du vice fêté ;

Ma Muſe, d'un œil irrité,
Se rejette, toujours plus fiere,
Dans les bras de la liberté.

Par ſageſſe ou par imprudence,
Je fuis tout ſuccès mandié,
Et, du ſein de l'indépendance,
J'offre mes vers à l'amitié.
Jette les yeux ſur la peinture
De ce Guerrier Légiſlateur,
Qui par ſon ſouffle producteur
Dans le Nord changea la Nature;
Raſſembla les germes épars
Des talens & de l'induſtrie;
Et, ſe créant une Patrie,
Fit luire le Soleil des Arts
Sur les neiges de Sibérie.
Pour de pareils coups de pinceaux,
Je ſuis ſans doute encor novice :
Ami, je me borne à l'eſquiſſe,
Et te laiſſe les grands tableaux.

On nous parle de l'ancien Pierre,
Qui, de la foi ſeule appuyé,

Jadis marcha sur l'onde amere,
Sans se mouiller le bout du pié.
Ce Pierre-ci, plus terre à terre,
Seroit, je crois, bientôt noyé,
S'il étoit par moi renvoyé
Sur les flots bruyans du Parterre.
Pour toi, brave cet Océan ;
Hazarde & vogue à pleines voiles.
Guillaume, Hypermnestre, Artaban,
Voilà tes vents & tes étoiles.
Mais, tout prêt de toucher le bord,
Si tu succombois à l'orage,
Sur un débris gagne le Port,
Et reviens, te mocquant du sort,
Rire avec moi de ton naufrage.
Tu trouveras un jour serein
Sous le berceau qu'on te destine :
Je t'attends, le verre à la main,
Et je t'attends avec Corine.

AUX ÉDITEURS

De l'Almanach des Muses, au sujet d'une No[te] qui s'y trouve au bas des vers à Corine. *

Eh, Messieurs, n'appréhendez rien :
J'ai beau médire de la gloire ;
C'est du tems perdu, j'en convien :
Quel Auteur osera m'en croire?
Prêcher, aux Poëtes sur-tout !
Le mépris de cette fumée,
C'est renverser, confondre tout ;
Il leur faut de la renommée.

Pour moi, si vous le permettez,
Je prétends dépenser ma vie
En de plus douces voluptés,
Vos rêves n'ont rien que j'envie :

* *J'y disois, je crois, qu'un sourire de Corine valoit mieux que la gloire, & c'est ce qu'on désapprouve.*

Il me faut des réalités.
Songez à la race future.
Moi qui resserre mes destins
Dans les bornes de la Nature,
J'aime assez cette sphere obscure :
J'y veux couler des jours sereins,
Et suis, quoique l'on en murmure,
Pour les plaisirs contemporains.

Et puis, par des routes diverses,
On atteint l'immortalité.
Outre le chemin fréquenté,
Il est des sentiers de traverses
Qu'on prend pour sa commodité.
Souffrez, sans qu'on vous scandalise,
Que, par ses penchans emporté,
On soit immortel à sa guise.
L'un veut l'être par ses hauts faits,
L'autre par ses écrits aimables :
Antonin l'est par ses bienfaits,
Et la Fontaine par ses Fables ;
Pétrarque par de froids Sonnets,
Homere, par son Iliade :

Le Madrigal & la Ballade,
Flanqués de quelques triolets,
Valent ce titre à Benſerade :
Chaulieu le doit aux ſeuls appas
De quelques graces négligées ;
Vous, Meſſieurs, à vos Almanachs,
Comme Keyſer à ſes dragées.

Que dis-je ? Pourquoi tant d'effort ?
Pourquoi ces élans du génie ?
Tel n'a de titre, après ſa mort,
Que l'indolence de ſa vie :
Témoin l'oiſif *Deſyvetaux* *
Qui, dans une ſage apathie,
Éloignoit tous ces vains travaux,
Pour abandonner ſon repos
A la tendre mélancolie.

---

* *Célèbre Pareſſeux de l'autre Siècle : il étoit preſque toujours en habit de Berger, & fit quelques chanſons paſtorales. Son nom eſt conſacré par les vers de* Chapelle, *de* Chaulieu, *& ſur-tout par ce qu'en a dit M.* de Voltaire.

Le Monde, à ſes yeux enchantés,
N'étoit peuplé que de Bergeres;
Et chalumeaux & pannetieres
Pendoient toujours à ſes côtés.
La mort pour lui fut un paſſage :
Exhalant ſes derniers ſoupirs,
Il crut, dans un nouveau bocage,
Renaître à de nouveaux plaiſirs.
Il deſcendit aux ſombres rives,
Une houlette dans la main;
Et près de lui ſon air ſerein
Fixa les ombres fugitives.
Ainſi finirent ſes beaux jours
Évanouis dans la molleſſe;
Et ſon nom, qui vivra ſans ceſſe,
Fut dépoſé par la pareſſe
Dans les Annales des Amours.

O trop heureuſe indifférence!
Calme, abandon voluptueux!
Vient embellir mon exiſtence :
Peut-être un jour chez nos neveux
Je trouverai quelque indulgence;

Mais, trompé dans mon espérance,
Si je suis oublié par eux,
Je leur ai pardonné d'avance.

A MONSIEUR L'ABBÉ DE***.

En lui demandant Tibulle.

JEUNE Apôtre de Jesus-Christ,
Envoyez-moi cet amoureux Tibulle;
On pourroit vous voler son livre sans scrupule;
Vous garderez toujours son cœur & son esprit.

A UN AMI

Sur mon déménagement.

AMI, je quitte ma barriere, *
Mes tilleuls & mes tourtereaux :
Pas encore aſſez loin des Sots,
Je l'étois trop de ma Glicere.
Qu'ai-je beſoin, ſur mon chemin,
De gazons, d'arbres véritables ?
Je voyage au pays des Fables,
Et leur empire eſt mon jardin.
De la baguette poëtique
Ne connois-tu pas le ſecret ?
Je puis d'un ſeul coup de ſifflet
Enfanter un monde magique,
Bois de mirthe & de ſerpolet,

* *La Barriere de Seve.*

Labyrinthes, fraîches caſcades,
Dais de fleurs, vertes paliſſades,
Voute odorante d'un boſquet,
Appareil brillant d'une fête,
Groupe d'Amours, folâtres jeux,
Tout cela, dès que je le veux,
Sort tout arrangé de ma tête.
Mais apprends quel eſt mon deſtin.
Sur moi la Providence enfin,
Si dans ſes décrets j'oſe lire,
Paroît avoir quelque deſſein,
Et ſemble en ſecret me conduire.
Pour avant-goût de ſes faveurs,
Je vais occuper la cellule
D'un de ces pieux Directeurs,
Toujours hériſſés de ſcrupule,
De pénitence & de rigueurs,
Le tout pour le bien des pécheurs:
D'un de ces Mortels reſpectables,
Qui, de leur pleine autorité,
Peuvent donner à tous les Diables
Un pauvre Mondain entêté.

De ces illuſions damnables
Qui font notre félicité.
Du ſaint Homme ignorant l'abſence,
Ses Pénitentes quelque jour,
De leurs meſſages tour-à-tour
Gratifieront ma Révérence :
En échange du Paradis,
On m'enverra pâtes ſucrées,
Longues ceintures bien moirées,
Petits rabats, flottans ſurplis,
Fourrure, hermine doctorale,
De bon chocolat de ſanté,
Et force liqueur pectorale,
Pour les cas de néceſſité.
Que ſçait-on ? Dévotes jolies
Peut-être viendront les matins,
Deſſous leurs voiles clandeſtins,
M'entretenir de leurs folies :
D'une ſoutane empaqueté,
Je rirai bien de leurs détreſſes,
En voyant leur timidité
Offrir à ma ſévérité

Le buletin de leurs foiblesses. *
L'absolution avec moi
Sera le prix de la figure.
Vieilles ou laides, je t'assure,
N'ont à mes yeux, ni foi, ni loi,
Et de qui sait plaire, je croi,
La conscience est toujours pure.
Directeur de mon encolure
Aux attraits donnera beau jeu:
Comment pourroient offenser Dieu
Celles qui parent la Nature?
Ma foi, ce dogme est triomphant:
Mais je vais, hôte moins austere,
Rajeunir de mon Presbytere
L'apostolique ameublement.

---

* *Cette petite Piéce ne doit être regardée que comme un délire d'imagination, absolument sans conséquence. C'est ainsi que Boileau s'est permis dans une de ses Satyres quelques plaisanteries sur les Directeurs, quoique pénétré de respect pour les fonctions de leur état.*

Déjà Tibulle a pris la caze
Qui logeoit l'ancien Teſtament :
Catulle ſaiſit promptement
L'étui d'un vieux S. Athanaſe ;
Un Saint Paul tout rongé des rats,
A Virgile céde ſa place,
Et la Somme de Saint Thomas
Fuit devant le badin Horace.
Ovide expulſe un Saint Juſtin,
Chaulieu chaſſe un Saint Epiphane ;
Et Voltaire qui ſe pavane
Fait déſerter Saint Auguſtin. *
Les Suaires, les ſaintes Faces
Sont remplacés par ces tableaux ;
Où les jeux tirent les rideaux
Qui nous cachoient le ſein des Graces :
Au lieu de ces grils enflâmés
De ces buchers du Fanatiſme,

---

* *Un homme du Monde peut être plein de vénération pour ces grands Perſonnages, ſans les avoir dans ſa Bibliotheque.*

Où notre doux Chriſtianiſme
Sanctifia ſes bien-aimés ;
On y verra de frais ombrages,
Des lits de gazon, de beaux jours,
Et tout ce qui rappelle aux Sages
La religion des amours.

Ici la belle Cythérée
Sort de ſon berceau tranſparent,
Et, de ſes Nymphes entourée,
Sourit au Ciel pur qui l'attend.
Plus loin, autour d'un col d'albâtre
S'entrelace un Cigne amoureux ;
Douce image d'un Dieu folâtre,
Qui ſe cache pour aimer mieux.
De la Nymphe il ſe rend le maître,
Et, dans ſes amoureux élans,
Éparpille ſes lys brûlans
Sur les roſes qu'il a fait naître....

Mes Amis, mes conſolateurs,
Venez tous dans mon hermitage :
Allons, qu'on apporte des fleurs :
Buvons frais : à l'Amour volage

Demandons

Demandons encor des erreurs ;
Et, toujours exempts de nuage,
Si le plaisir est dans nos cœurs ;
Que notre front en soit l'image.

A MADAME ***

Qui demandoit un impromptu.

QUOI? des Vers! & si promptement!....
Bel embarras! jeune Thémire,
Te voir, t'aimer & te le dire
N'est que l'affaire d'un moment.

A ROSIRE.

CHASSÉ deux fois! c'eſt trop, friponne.
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne :
Je ſuis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne.
Ce ſont les droits de la beauté :
Du Benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encor les hommages ;
Nous autres Sots ſoi-diſant Sages
Ainſi l'avons-nous arrêté.
Mais ton Argus que Dieu confonde!
Qu'on voit ſans ceſſe, autour de toi,
Frémir, touſſer, faire la ronde,
Ce Dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien allarme,
Et qui n'eſt prompt qu'à ſoupçonner :
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.

Permets qu'au moins je m'en amuſe ;
J'ai mon congé, c'eſt mon excuſe.
D'autres iroient ſe lamentant,
Te reprochant tes injuſtices :
Pour moi, de tes jolis caprices
Je me conſole en plaiſantant.
Dis-moi donc : qu'eſt-ce que demande
Ce vieux Boſtangi des Amours ?
Dois-tu trembler, quand il commande,
Et lui prodiguer tes beaux jours ?
Donne-t-on des chaînes à Flore ?
Elle éparpille ſur ſes pas
Les roſes qui viennent d'éclore :
Un ſeul ne s'en couronne pas.
La jeune & brillante Immortelle,
Dans les champs qu'elle a fait fleurir,
S'envole où le deſir l'appelle,
Et court ſouvent après Zéphir,
Comme Zéphir court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras,
Toi, Roſire, toi fraîche & belle !
Ce décrépit, ce lourd Midas,

Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas,
Qui, pour t'outrager se tourmente;
Ose unir l'hyver au printemps,
Et sur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiser de soixante ?
Je crois voir ce Cyclope affreux,
Ce forgeron atrabilaire,
Qui, de ses antres ténébreux,
Tout en boîtant vient à Cythere
Attrister les ris & les jeux,
De Vénus salir la ceinture,
Effaroucher la volupté;
Et souiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la beauté.
Ah! ramene enfin sur tes traces
Et la folie & l'agrément.
Allons, Rosire, au nom des Graces;
Chasse-nous ce froid Surveillant:
Qu'en veux-tu faire, je te prie ?
Je sçai bien qu'il est opulent:
Eh? n'es-tu point jeune & jolie ?

C'eſt à-peu-près l'équivalent.
Ta voix, ta voix enchantereſſe,
Dont les accens victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivreſſe,
La langueur, le trouble & les feux;
Ta taille élégante & légere,
Ton œil fripon, le don de plaire
Qu'à la beauté l'Amour préfere,
Mille talens voluptueux,
Quelques grains de libertinage,
Tes foibleſſes & nos deſirs,
Crois-moi, voilà ton héritage:
Enrichis-toi par tes plaiſirs.

A MONSIEUR
LE COMTE
DE ***

HÉ bien, mon aimable Éxilé,
Que fais-tu dans ta ſolitude?
Les réflexions & l'étude
T'auront ſans doute conſolé.
La raiſon orgueilleuſe & libre,
Dans une tour, ſous des lambris,
Garde toujours ſon équilibre:
On penſe à Metz comme à Paris.
Eh! vraiment, je t'en félicite;
C'eſt un droit dont je fais grand cas;
Que de Sots, tu le ſais, hélas!
Qu'un ſi beau privilége irrite,
Voudroient bien qu'on ne penſât pas!
Mais, dis-moi donc: par quel ſcrupule,
Dans un Diſcours aſſez ſubtil,
Monſieur de *** défend-il

Que dans Paris on inocule ?
A Londre on inocule aussi ;
Et l'on n'est pas plus ridicule
A Londre qu'on ne l'est ici.
De Gatti la recette est bonne
Du moins je l'ai toujours pensé.
Pourquoi consulter la Sorbonne
Quand la Nature a prononcé ?
Mon ignorance est bien profonde ;
Mais il est, je crois, très-prouvé,
Qu'une recette utile au monde
Ne peut être un cas réservé.
On auroit beau leur citer Londre,
Cher Comte, c'est perdre son tems ,
Et gratuitement se morfondre ;
Ils n'en sont pas plus indulgens :
Et puis, le moyen de confondre
Ces Mortels, ces Juges puissans ,
Qui vous emprisonnent les gens
Long-tems avant de leur répondre ?
Laissons ces discours dangereux ;
Ton exemple m'ouvre les yeux :

A mon babil trop téméraire
Je ne veux pas être immolé.
Souvent, pour avoir trop parlé,
On eſt des ſiécles à ſe taire.
Jaſons & de vers & d'amours :
Cenſurons la Cour de Cythere ;
C'eſt un droit que l'on eut toujours :
Pour l'autre, il faut qu'on la révere.

Mais, quoi ! les amours envolés
Loin de Paris ſont tous encore :
Les uns, dans les bois de Saint-Maure
Par Caſſini ſont rappellés :
Auprès d'une Ducheſſe aimable,
D'autres accourent vers Chilli ;
Et leur cortége eſt innombrable
Dans les boſquets de Chantilli.
Fuyant cette foule importune,
Les autres t'ont voué leur foi,
Et compagnons de ta fortune,
Sans doute ſont priſon commune,
Et, ſont en exil avec toi.
Enfin, cher Comte, il ne nous reſte

Que quelques Anglois désœuvrés,
De leur vilain *Splin* dévorés,
Et très-ennuyeux, je l'atteste,
Quoique par moi très-révérés ;
Qui, dans leurs ténébreux caprices,
Prodiguant l'or pour être heureux,
Vous baragouinant leurs feux
Aux Majestés de nos coulisses.
Va croi-moi, ne regrette rien :
Pardon ; j'oubliois ta maîtresse ;
C'est quelque chose, & je convien
Qu'il pése à la délicatesse
D'être enfermé dans une tour,
Tandis que par le monde on laisse
Courir l'objet de son amour.
Peut-être de jalouses flâmes
Agitent tes sens désolés ;
Entre nous, ces maudites Femmes
N'ont point pitié des Éxilés.
Rassure-toi, Comte ; je gage
Que ton effroi sera déçu :
L'exil est assez pour un Sage ;

Ce seroit trop d'être cocu.
Si cependant, par un caprice,
Tu devois l'être quelque jour ;
Si ta belle te fait ce tour
Et cette cruelle injustice,
Je demande au grand Dieu d'Amour,
Que ce soit moi qu'elle choisisse.

A MONSIEUR LE COMTE *DE* ***

Qui me demandoit des Vers, de Lille-Adam où il étoit pendant la Semaine-Sainte.

EH ! que pourrois-je vous écrire
D'un séjour triste & pénitent,
Où l'Amour sous un crêpe expire,
Dans l'effroi du jour qu'on attend,
Et n'ose parler ni sourire ;
Où, de la grace enfin touchés,
Nous allons, aux pieds des Apôtres,
Purger nos cœurs des vieux péchés,
Afin de faire place à d'autres ;
Où l'infatigable Gélin
Du Louvre fait mugir le dôme
Par son organe souterrain ;

Où Muguet, au timbre argentin,
En roulades habille un Pſeaume,
Et nous perſécute en Latin ?
C'eſt à vous, c'eſt à votre Muſe
Qu'il faudroit demander des vers.
Quels vaſtes champs vous ſont ouverts !
On écrit bien où l'on s'amuſe.
Peignez-nous ce Mortel charmant,
Qui tour-à-tour eſt de la France
Et le ſoutien & l'ornement ;
Qui ſait garder, en s'amuſant,
Le *decorum* de la naiſſance ;
Qui, faiſant déſerter Paris
A l'eſſaim brillant de nos Femmes,
Nous enleve toutes ces Dames,
Et nous laiſſe tous leurs maris.
De ces jeunes Enchantereſſes
Crayonnez les riants portraits :
Célébrez tout haut leurs attraits ;
Parlez tout bas de leurs foibleſſes ;
Point du tout, ſi vous l'aimez mieux.
En amour un peu de myſtere

Sied bien, disoient nos bons Ayeux,
Et je vous crois assez heureux,
Pour être obligé de vous taire.

A UNE FEMME
MORALISTE.

LA morale est pleine de charmes;
Elle touche & séduit les cœurs;
A la raison je rends les armes,
Ta main la couronne de fleurs:
Mais, jeune Elmire, la tendresse,
Dans tes yeux se peint à son tour,
Ah! quand tu parles de sagesse,
Défends leur d'inspirer l'amour.

A ÉGLÉ,

Sur de faux bruits.

Eh quoi ! tes yeux verſent des larmes !
Jeune Églé, calme ta douleur.
Pour faire ceſſer tes allarmes,
Tu n'as qu'à rentrer dans ton cœur.
Ton cœur eſt pur, qu'il te ſerve d'aſyle :
Ris de ces plats Oiſifs, colportant par la Ville
Les menſonges courans & tous les ſots diſcours :
De ces méchans obſcurs la rage eſt inutile,
Et n'atteint point au trône des Amours.
Ris bien ſur-tout de ces triſtes Femelles
Qu'inſpire le dépit, que l'âge rend cruelles,
Qui, rappellant en vain de transfuges attraits,
En de plus jeunes mains ont vû paſſer leurs armes,
Et dont l'orgueil, révolté pour jamais,
Croit voir un ennemi dans chacun de tes charmes.
Elles font leur métier ; je conçois leur chagrin.
Tout ſe fane à leur yeux ; pour toi tout vient d'éclore.

Elles vengent sur ton aurore
Le vuide affreux de leur déclin ;
Cybele dans les Cieux est jalouse de Flore.
Juge-toi ; tu n'as pas vingt ans ;
Les ris badins ont tressé ta couronne,
Aux graces tu joins les talens ;
Et tu veux que l'on te pardonne !
Mais d'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu prétends ?
A tant de charmes différens
Le monde ne pardonne guere :
C'est un grand tort que de lui plaire :
Prends patience, & laisse faire au tems.
Quand la Nature est plus fraîche & plus belle ;
Dans nos jardins lorsque tout rajeunit,
Des Frélons importuns l'essain se renouvelle,
Et, dès que la rose fleurit,
L'Insecte naît & rampe à côté d'elle.

LE CONGÉ.

De quel poids on eſt ſoulagé
Lorſque l'on perd une maîtreſſe !
Enfin, Ami, le charme ceſſe ;
Je ſuis heureux, j'ai mon congé.
Tout m'amuſe, rien ne me lie ;
Il faut pourtant en convenir,
Laïs eſt jeune, elle eſt jolie ;
C'eſt pour cela que je l'oublie ;
On riſque à s'en reſſouvenir.
Que je hais ce front où reſpire
L'intéreſſante volupté !
Cet art de tromper, de ſéduire,
Si ſemblable à la vérité ;
Et ſa folie & ſa gaîté,
Et les graces de ſon ſourire !
Que je dédaigne, que je hais
Sa longue & belle chevelure
Qui voltigeant ſur mille attraits,

Leur

Leur ſert de voile ou de parure ;
Son ſein qu'Amour ſçait embellir,
Qui frémit, s'éleve ou s'abaiſſe,
Au moindre ſouffle du deſir ;
Où la roſe ſemble fleurir
Sous la bouche qui le careſſe ;
Ses caprices qui ſont des loix,
Ce feu dont ſon œil étincelle,
Et les ſons touchans de ſa voix,
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante Amans à la fois !
Je la déteſte, je l'abhorre ;
Mais c'eſt trop m'en entretenir ;
Car, à force de la haïr,
Je pourrois bien l'aimer encore.

A M. DE....

Retiré à sa campagne pour se livrer à la Philosophie.

O TOI, qui jeune encor, as sçu briser tes chaînes,
Que j'aimerois tes paisibles loisirs !
Nos réduits fastueux, nos fatigans plaisirs
Valent-ils tes jardins, tes fleurs & tes fontaines?
Maître absolu de ton destin,
Dans le secret des bois, sous l'épaisse verdure,
Tu sondes d'un œil plus certain
Les mysteres de la Nature
Et l'énigme du cœur humain.
C'en est donc fait ? Tu veux, loin de notre féerie,
T'ériger en Sage nouveau,
Des mains de Bayle arracher le flambeau
Pour en éclairer ta patrie,
Et soulever le reste du rideau
Qui couvre encor notre Philosophie ?
Sans doute cet orgueil est beau;
Mais que ta raison s'en défie.

Sage naiſſant, redoute les travers
Qui trop ſouvent accompagnent ce titre ;
Tel des humains ſe croit l'arbitre,
Et n'eſt qu'un dur cynique à charge à l'Univers.
A travers ces faux jours diſtingue la ſageſſe.
Conſerve-lui ſes véritables traits,
Elle avertit, conſeille, ou plaint notre foibleſſe,
Et nous inſtruit, ſans nous bleſſer jamais.
Indulgente, facile, autant qu'elle eſt ſublime,
Par dégrés ſa lumiere entre au fond de nos cœurs ;
Elle ouvre le refuge à côté de l'abîme,
Et ſait par des plaiſirs remplacer nos erreurs.
Voilà ſous quels dehors il faut qu'on la préſente ;
Le génie eſt un Dieu qui dompte les Mortels,
C'eſt la douceur qui les enchante ;
Et l'homme bienfaiſant eut les premiers autels.
Séme les vérités, fût-ce en un ſol aride ;
Et n'en exige aucun retour :
Pourvu qu'on les recueille un jour,
Ta gloire eſt entiere & ſolide.
Enfonce-toi dans l'avenir,
Vois-y germer ta récompenſe,

Privé de tout, jouis par l'espérance ;
Va, mériter le prix c'est plus que l'obtenir.
Mais si la Renommée, aux bornes de ta vie,
Te surprenant au fond de tes bosquets,
Sous les lambris de nos Palais
Fait résonner ton nom, & vante ton génie ;
Sans doute alors & la haine & l'envie,
De ta cabane assiégeront le seuil ;
Les poisons de la calomnie
Infecteront tes jours au bord de ton cercueil,
Et voilà le moment de la Philosophie !
Il te faudra fuir tes persécuteurs,
T'arracher à ton doux asyle,
Et chercher des hommes ailleurs
Qui te pardonnent d'être utile.
Fuis, mais sur ton exil jette des yeux sereins ;
On t'observe, on va te connoître.
N'affiche point ces superbes chagrins
Que tant de Sages font paroître,
Et qui les rabaissent peut-être
Au niveau des autres humains.
N'affecte point un air sauvage,

Et que ton front, prêt à s'épanouir,
Comme un ciel pur & ſans nuage,
Peigne la paix qu'on voudroit te ravir :
Tel cet Aſtre brillant, ame de la Nature,
Sera demain ce qu'il eſt aujourd'hui,
Sans qu'il contracte la ſouillure
Du globe infortuné qui roule autour de lui.
L'AMOUR du bien, voilà ta plus ſure bouſſole ;
Tourne autour de ce point, quels que ſoient tes ſuccès ;
Laiſſe s'évaporer le murmure frivole
Des Sots & des ingrats qu'on ne fléchit jamais ;
Et ſi ton cœur eſt pur, que lui ſeul te conſole.
De la gloire ſur-tout crains les trompeurs attraits ;
Elle nous égare & s'envole.
C'eſt un feu bienfaiſant lorſqu'il eſt reprimé :
Alors il nourrit le courage,
Alors il eſt en nous par les Dieux allumé,
Pour y développer les traits de leur image,
Et pour rapprocher d'eux l'être qu'ils ont formé :
Mais, quand il franchit ſa barriere,
Ce n'eſt plus qu'un volçan qui s'élance des monts,
Répand une affreuſe lumiere,

Embrâse les forêts, & détruit les moiſſons.

Il fut en Perſe un Mortel renommé,
Des rayons qu'elle adore en naiſſant animé,
Rival des Chantres d'Auſonie,
De leurs accens mélodieux
Il reſſuſcita l'harmonie,
Malgré les Mages orgueilleux,
Il fut en l'éclairant conſoler ſa patrie,
Éteignit les buchers, dompta la barbarie,
De la ſociété reſſerra tous les nœuds ;
En jardins toujours verds, en boſquets d'Idalie,
Il transforma les ſentiers épineux
De l'aride Philoſophie,
Célébra les Héros, & fit aimer les Dieux ;
Tous les honneurs illuſtrerent ſa vie,
Il eut tous les talens, & ne fut point heureux.
Cet inquiet ſouci, cette ardeur de la gloire
Empoiſonna les plus beaux de ſes jours,
Raſſaſié d'encens, il deſira toujours,
Et ne goûta jamais le prix de la victoire.
Ce phantôme brillant que précéde le bruit,
S'aſſeyoit avec lui ſur le bord des Fontaines,

Le pourſuivoit dans le calme des plaines,
Dans le fond des forêts, dans l'ombre de la nuit ;
Lui crioit à toute heure : écris, compoſe, veille,
Joins des lauriers encore aux lauriers de la veille ;
Fixe par le travail le moment qui s'enfuit.
Redoute, Ami, ce cruel eſclavage.
Laiſſe diſtraire tes deſirs
A ces purs ſentimens, les délices du Sage ;
La gloire incertaine & volage
Avec de vrais tourmens n'a que de faux plaiſirs ;
Elle endurcit notre ame, & la veut ſans partage.
De cette paſſion le délire effréné
Reporte l'homme ſur lui-même,
Et fait qu'un être infortuné
Ne voit rien hors de lui qu'il eſtime ou qu'il aime ;
D'une palme épineuſe eſclave couronné,
Qui ſous un péſant diadême,
Vit pour lui ſeul, & meurt abandonné.
De tes penchans conſerve l'équilibre ;
Le Mortel le plus ſage eſt toujours le plus libre.
Ne va pas, de toi-même ardent admirateur,
A la critique oppoſer la ſatyre,

Et, t'exerçant dans l'art de nuire,
Te faire un ennemi pour défendre une erreur,
Réprime de l'orgueil les fureurs intestines :
Crains d'avilir le prix que tu veux remporter,
Et ne mets point ta gloire à semer des ruines
Autour du Trône où tu prétends monter.
Le Sage se dégrade au moment qu'il se venge ;
On vante son esprit aux dépens de son cœur ;
Le laurier qu'il dispute est traîné dans la fange,
Et ne fait qu'attester l'opprobre du vainqueur.
Lorsqu'Apollon, dépouillant sa parure,
De l'Olimpe exilé vint habiter les champs,
S'occupa-t-il pour venger son injure,
A brûler de Cérès les fertiles présens,
Et les fruits de l'Automne & les dons du Printems ?
Rangés autour de lui sous l'ombrage d'un hêtre,
Les Bergers pour l'entendre oublioient leurs troupeaux,
Et venoient applaudir à ses accens nouveaux
Dans un lycée agréable & champêtre,
Humain, sensible, généreux,
Il suspendoit leurs pénibles ouvrages ;
Il leur apprit l'art d'être sages,

Mais plus encor l'art d'être heureux.
Que ce tableau te ſerve de modele,
Sois l'ami des humains : qu'ils ne craignent jamais
L'aigreur de ton ame infidelle ;
Que tes écrits pour eux ſoient autant de bienfaits,
Et, rival d'Apollon dans ton obſcur aſyle
Deviens un Dieu pour nous en devenant utile.
Reſpecte ces liens, de tout tems protégés,
Politiques rigueurs, freins de la multitude ;
Ne l'abandonne point à ſon inquiétude ;
Elle perdroit ſes mœurs perdant ſes préjugés.
Le bien public ſans doute a fondé nos uſages:
Un État ſe maintient ſouvent par ſes abus ;
Supportons-les, quoiqu'ils nous ſoient connus,
Et ſoyons Citoyens, avant que d'être ſages ;
A des opinions préférons des vertus.
Jetté ſur la ſcene commune,
Sur cet immenſe & triſte amas
De foibleſſe, d'erreur, & ſur-tout d'infortune,
Le Sage céde aux loix qu'il ne changeroit pas.
Il révére le trône, il aime ſa patrie,
Même en fût-il perſécuté.

Tout ce qui peut toucher l'humanité,
Trouve un accès dans son ame attendrie.
Pour couronner ses tranquilles desirs,
L'amitié vient dans sa retraite ;
Ses jours sont des momens, son ame est satisfaite ;
La Nature est un temple orné pour ses plaisirs.
En vain la mer mugit, & la foudre étincelle,
Ce ne sont point les vents, les frimats ténébreux....
Le crime seul rend l'Univers affreux,
Et la Nature est toujours belle,
Lorsque nos cœurs sont vertueux.
Ah ! rapproché de ce que j'aime,
Quand pourrai-je, Ami, sur tes pas
La méditer & jouir de moi-même !
Braver l'orgueil farouche & la grandeur suprême
Fuir les foibles amis, ou les amis ingrats,
Ne plus flotter au gré d'une vaine espérance,
A l'instant qu'elle fuit, saisir la volupté,
Vivre enfin dans le calme & dans l'indépendance,
Jusqu'à l'instant fatal par le Ciel arrêté,
Où le rapide éclair d'une frêle existence
S'évanouit au sein de la Divinité !

*

UN SÉMINARISTE,

A UN HOMME DU MONDE, SUR L'ENTERREMENT de Mademoiselle CAMOUCHE.*

HONNEUR à la Philosophie !
Applaudis-toi, mon cher Mondain ;
Notre Morale radoucie
N'effraira plus le genre humain.
Le jour renaît ; l'Église même,
Grace à ses Pasteurs éclairés,
Ne s'arme plus de l'anathême,
N'a plus de ces Tyrans sacrés,
De ces Alguasils en aube,
Qui damnoient la moitié du globe ;
Et vouloient en être adorés.
Enfin ces Mortelles aimables

* Actrice de la Comédie Françoise.

Qui savent charmer nos loisirs,
Et sur la Scene par des Fables
Nous donnent de si vrais plaisirs ;
Ces Sirenes enchanteresses
Trouveront des Juges plus doux.
Heureux, si leurs tendres foiblesses
Pouvoient arriver jusqu'à nous !
Le Ciel m'entende & me bénisse !
Quoi qu'il arrive en attendant
Nous le Clergé de Saint Sulpice
Et le Curé, notre complice,
Venons très-solemnellement
D'inhumer une jeune Actrice.
Ses Confreres menoient le deuil ;
J'ai vu les Enfans de Thalie,
Les Éleves de la Folie
Sanglotter autour d'un cercueil :
Moi, de qui l'ame est assez bonne,
Je m'attendrissois *in petto* ;
Et je pleurois *incognito*,
Pour ne scandaliser personne.
J'avois tort. Le divin rochet,

Aussi respecté, moins terrible,
Ne défend plus d'être sensible,
Et c'est en vérité bien fait.
Tu méritas, belle Camouche,
Ce funebre & dernier honneur :
Tes grands yeux noirs pleins de candeur,
Ta vertu franche & point farouche,
Vivront à jamais dans mon cœur.
Que dis-je ? dans mon hermitage,
Je veux, à l'ombre d'un berceau,
Pour éterniser mon hommage,
T'ériger moi-même un tombeau.
On y verra sur le porphire
Des Archanges bien rebondis
Flatter Saint Pierre, lui sourire,
Et lui voler pour t'introduire,
Une des clefs du Paradis.
Qu'entends-je ? la cloche qui sonne
Me force, Ami, de te quitter :
Il faut que j'aille méditer :
Mon Directeur ainsi l'ordonne.
Adieu : me voilà recueilli,

Les yeux baiſſés, la bouche cloſe ;
Mais ſi je rêve à quelque choſe,
Dieu ſait que ce n'eſt pas à lui.

DIALOGUE
ENTRE THEMIS ET L'AMOUR.
A Madame la Ducheſſe de M. ſur un Procès qui alloit être jugé.

THÉMIS.

L'AMOUR dans mon Palais ! bon Dieu ! qu'y vient-il faire ?

L'AMOUR.

Je viens, chaſte Thémis, pour te ſolliciter.
Ne va point t'aviſer de faire la ſévere ;
Et prends garde à l'Arrêt que ta voix va porter.
Moi je n'ai lu ni Cujas, ni Barthole :
Tous ces Meſſieurs ſont maudits par l'Amour.
Tu peux en paix régenter ton école ;
Mais c'eſt de moi qu'il s'agit en ce jour.
Je veux avoir raiſon.

THÉMIS.

Et quelle eſt ton affaire ?

L'AMOUR.

Celle d'Églé : ce n'eſt point un myſtere.

Nous confondons nos droits.

THÉMIS.

Je m'en étois douté.

L'AMOUR.

Oui, ma Bonne ; oui ; de moi c'est celle qui dispose ;
Et l'Amour est toujours en cause,
Quand il s'agit de la beauté.
Mais finissons, parle enfin & prononce :
Sur-tout dans un fatras de mots sententieux,
Comme certains Bavards, Oracles de ces lieux,
N'enveloppe point ta réponse.
Juge en riant, ce sera beaucoup mieux.

THÉMIS.

Quel étourdi ! va, va, la brigue est inutile.
De bonne-foi, te serois-tu flatté
Qu'à tes conseils tu me rendrois docile ?
Je ne connois de Dieu que l'équité.
Mon bel Enfant, gémis, verse des larmes ;
D'Églé je péserai les droits :
Je n'aurai point d'yeux pour ses charmes.
Thémis est insensible, aussi bien que les loix.

L'AMOUR.

Pédante ! & que me font tes loix & leur chimere ?
Eſt-il des loix contre l'Amour ?
En eſt-il contre l'art de plaire ?
Il eſt vrai qu'on l'ignore en ce triſte ſéjour.

THÉMIS.

Songes-tu bien qu'ici tu n'es point à Cythere ?
Je puis, Monſieur le Dieu, vous faire décréter.

L'AMOUR.

Décréter moi ! la menace eſt légere.
Penſes-tu donc m'épouvanter ?
La Loi ſe traîne & l'Amour vole.
Au même inſtant, c'eſt ce qui me conſole,
Je puis te fuir, & toi, tu ne peux m'arrêter.
Tremble à ton tour au ſein de ton empire :
Si tu ne réponds à mes vœux,
J'y répandrai le trouble & le délire.
Tous tes Miniſtres ennuyeux
Seront autant de fous qui plaindront leur martyre :
Ta Cour réſonnera de ſoupirs amoureux,
Je lancerai dans ma fureur nouvelle
Tous mes brandons ſur la Sainte Chapelle ;

Je tournerai la tête à ton grave Sénat ;
Plus de Loix, plus de Code, & plus de Protocole ;
Toi-même je te rendrai folle
De quelque benêt d'Avocat.

THÉMIS.

Tu me fais peur au moins.

L'AMOUR.

Allons ; ſois-moi propice :
L'Amour ſçait ſe venger ; tu connois ſon pouvoir.
Va, m'obéir eſt un devoir :
Un Dieu peut-il vouloir une injuſtice ?
Regarde... Églé vers toi porte ſes pas :
Qu'on a de droits lorſqu'on a tant d'appas !
Tu parois incertaine, & ce délai m'offenſe :
Il faut te tirer d'embarras.
Je vais juger ; mais n'en appelle pas :
Prends mon flambeau ; je tiendrai ta balance.

DIALOGUE
ENTRE MARS ET THALIE,
Récité un des jours du Carnaval, devant le Maréchal de Brissac.

THALIE, *riant.*

Ah ! ah ! la bonne mascarade !
Mars est-il fou ? comment un Masque ! un domino !
Tout l'attirail ! quelle est cette boutade ?..

MARS.

Tais-toi, je suis incognito.

THALIE.

L'incognito ! c'est un plaisir bien fade ;
Bien peu bruyant pour un Dieu fanfaron ;
Qu'on ne peut égayer qu'à grands coups de canon ;
Mon pauvre Dieu, tu fais une triste ambassade ;
Remonte au Ciel.

MARS.

Il est trop ennuieux ;
C'est un séjour que je déteste ;
Depuis la paix sur-tout ; plus d'encens, plus de vœux ;

Nous ſommes là près du tapis céleſte,
Quelques Sots déſœuvrés qu'on appelle des Dieux ;
Faiſant un Wisk le plus morne des Jeux.
Vivent la diſcorde & la guerre !
J'aime aſſez les fléaux, je me ſens fait pour eux.
Du moins alors on trouve à ſe diſtraire :
On s'égorge, on s'exerce, & tout n'en va que mieux.

THALIE.

Toujours charmant, toujours doux & paiſible !
Tu me fais peur, au moins, avec tes paſſe-tems !
L'aimable Dieu ! les aimables penchans !
Vénus ne peut donc rien ſur ton cœur inflexible ?

MARS.

Qui ? Vénus ! ne m'en parle pas :
Elle eſt, dit-on, toujours jeune & jolie ;
Mais entre nous, belle Thalie,
C'eſt une éternité d'appas
Qui me fatigue & qui m'ennuye.
Je ne crois point à de pareils attraits :
La plus ſéduiſante Déeſſe,
Après quelques ſiécles complets,
N'a pas trop bonne grace à vanter ſa jeuneſſe ;
Et c'eſt vieillir que ne changer jamais.

D'ailleurs c'eſt bien, tu le ſais à-peu-près,
La plus libertine immortelle,
Qui ſoit admiſe aux céleſtes banquets.
C'eſt tous les jours quelque intrigue nouvelle.
Apperçoit-elle un jeune & frais Paſtour,
Ne voilà-t-il pas que Madame
Fait atteler ſes pigeons par l'Amour,
Plante là tout l'Olimpe, &, promenant ſa flâme,
S'en va courir les bois & les vallons,
Arborer la houlette, & garder les moutons ?
Tiens, ſi tu veux, je deviens infidelle :
J'aime cet œil fripon où l'Amour étincelle,
Et que l'eſprit vient embellir ;
J'aime ce joli nés trouſſé pour le plaiſir,
Ce ſourire charmant, cette taille légere :
D'une Muſe jamais je n'ai pris de leçons ;
Tu vas me donner la premiere.
Oui, laiſſe-moi te conter mes raiſons,
Et chiffonner ta fontange de lierre.
Mars en Amour vaut cinquante Apollons.

THALIE.

Mars en Amour ne me tenteroit guere,

Et l'Amant des fléaux n'eſt point du tout mon fait.

MARS.

Ventrebleu ! tu fais la févere !

Quelque Mortel ſans doute a ſçu te plaire :

Car ces maudits humains ont trouvé le ſecret

De ſupplanter les Maîtres du Tonnerre,

Et, par je ne ſçais quel attrait,

S'en vont cocufiant juſqu'au Dieu de la guerre.

J'entre dans un courroux.

THALIE.

Il te ſied tout-à-fait.

MARS

Er quel eſt cet Amant ?

THALIE.

Le voici trait pour trait.

Quand le devoir l'exige & que l'honneur l'ordonne,

Comme un éclair il s'élance aux combats,

Devance le char de Bellonne,

Et fait voler la terreur ſur ſes pas :

Mais dès que la retraite ſonne,

Il ouvre alors ſon cœur aux amoureux deſirs ;

De peur d'effrayer les plaiſirs

Il cache les lauriers qui forment sa couronne :
Protecteur de l'humanité,
Compâtissant, généreux & sensible,
Aux flatteurs seuls inaccessible,
Même à la Cour il dit la vérité;
Il admet l'amitié fidelle
Dans le secret de ses vertus,
Et boit la tocane avec elle
A la santé de ceux qu'il a vaincus.

MARS.

Va, dès le premier mot j'ai sçu le reconnoître.
A mes côtés, dans les champs de l'honneur,
Mille fois je l'ai vu paroître,
Et disputer à Mars le prix de la valeur.
J'en eusse été jaloux, si les Dieux pouvoient l'être.
Aux plus hardis il inspiroit l'effroi :
Non; un simple Mortel n'est point si redoutable,
Brissac est brave comme moi.

THALIE.

Ajoute, & cent fois plus aimable.

ÉPITRE

A M^LLE BEAUMESNIL.

J'EXAMINAIS hier au ſoir
Ton œil mutin, ton air folâtre,
Et j'ai jugé par le Théâtre
De tes talens pour le boudoir.
Me voilà pris, ou Dieu me damne;
Ta voix ſans timbre, tes attraits
Et ta mine toute profane,
M'ont mis au rang de tes ſujets.
Ne crains point que, louangeur fade,
Me récriant ſur tes appas,
J'aille dans des Vers de parade
Te donner ce que tu n'as pas.
Ce n'eſt point l'allure orgueilleuſe
De l'altiere & vaine Junon,

Ni la pudeur très-fabuleuſe
De l'Amante d'Endymion ;
Tu n'es, je le dis ſans façon ;
Pudique ni majeſtueuſe ;
Mais l'Amour qui par toi ſoutient
L'aimable empire de ſa Mere,
Des charmes ſeul dépoſitaire,
T'en a donné ce qu'il en tient
Dans le corſet d'une Bergere.
Tes yeux ſont deux foyers ardens
Où j'ai failli brûler mes aîles,
Et d'où partent mille étincelles
Sur le ſalpêtre de mes ſens.
Près de toi vole le caprice,
Qui, moitié fou, moitié chagrin ;
Tient des papillons à la main,
Et te pourſuit dans la couliſſe.
Viennent après l'air enfantin,
Les fauſſetés au front ſerein,
Faveurs d'épines couronnées,
Tout l'attirail du Dieu malin ;
Quand il va faire ſes tournées ;

Pour désoler le genre humain.
Sur des tapis de fleurs brillantes,
On voit sur-tout à tes côtés,
Jouer sous cent formes changeantes,
L'essain des infidélités.
Que j'aime en toi ces perfidies,
Ce joyeux oubli des sermens,
Et ces adroites singeries
Qu'on prendroit pour des sentimens!
Avec quel art tu dois séduire
L'Amant dans tes fers arrêté!
Que de tourmens sous ton empire
Rajeunissent la volupté!
Admets-moi dans ta confidence,
Chasse ces froids adorateurs
Imbibés d'ambre & d'arrogance,
Ce groupe de petits Seigneurs,
Qui de l'amour ont les fadeurs,
Sans en avoir la consistance;
Qui par-tout avec impudence
Vont traînassant leur nullité,
Et dont la stérile insolence

Trompe l'eſpoir de la beauté.
Je me conduis avec décence,
De mon printemps je ſais uſer;
On ſait auſſi temporiſer,
Et, réprimant l'effervescence,
Prolonger une jouiſſance
Ne pouvant pas l'éterniſer.
Ah ! ſi ma jeune enchantereſſe
Donne une nuit à mes ſouhaits,
Nuit plus amoureuſe jamais
N'aura ſignalé ma tendreſſe !
Tantôt je croirai dans mes bras
Des fleurs enchaîner la Déeſſe,
Et certes je ne prétends pas
Que Zéphir me paſſe en ivreſſe.
Tantôt, pour ſoutenir mon feu,
Tu ſeras la belle Pomone;
Et ſi je me connois un peu,
Vertumne n'a rien qui m'étonne.
Pyrame aux genoux de Thisbé,
Bacchus dans les bras d'Érigone,
Hercule ſur le ſein d'Hébé,

Je ne veux pas qu'à ma couronne
Un ſeul fleuron ſoit dérobé.
Prends-tu la forme d'une Muſe ?
Je prends les flêches d'Apollon,
Pour Sapho je deviens Phaon,
Et fleuve enfin pour Aréthuſe.
Ivre de mes félicités,
Fidele aux céleſtes uſages,
Je veux égaler mes hommages
Au nombre des Divinités.
Cet orgueil eſt d'un bel exemple;
Mais je fais mes conventions;
Ferme-moi les portes du Temple,
S'il faut payer mes oraiſons.
Un baiſer dont on fait l'emplette,
Ne rend pas l'Amant fortuné;
Sans prix alors qu'il eſt donné,
C'eſt moins que rien quand on l'achete.
Ne vas point te décourager,
Il ne me faut qu'une huitaine,
Et, dès ta premiere migraine,
Je te promets de déloger,

De planter là ma ſouveraine.
J'ai des mœurs. Pour te raſſurer,
S'il te vient dans cet intervalle
Quelque traitant à dévorer,
Quelque amplitude épiſcopale,
Qui ſans bruit veuille à ce jeu là
Sanctifier ſa convoitiſe,
Et, pour des filles d'Opéra,
Diſtraire les biens de l'Égliſe :
Si, las de bâiller à grands frais,
Quelque Miniſtre miſantrope
Vient, pour eſquiver les placets,
De la politique envelope
Chez toi dépouiller les apprêts ;
Et ſur deux tétons déſormais
Laiſſer flotter les intérêts
Et la balance de l'Europe :
Vû le beſoin de t'occuper,
L'habitude de ces myſteres,
Ces graves ſots qu'il faut duper ;
Et tous, ſuivant leurs caractères ;
Je te permets de me tromper,

Et de vaquer à tes affaires.

Adieu, je ne dis pas mon nom :
Jeune Beaumenil, quand on aime,
Il faut de la discrétion.
Je serai ce soir au balcon,
L'œil triste, le visage blême ;
Pour mieux jouer la passion.
Si ta nuit n'est point retenue,
Et que tu goûtes ma pâleur,
Dans tes beaux yeux, Nymphe ingénue,
Mets le signal de mon bonheur ;
Mais si tu combles mon martyre ;
Si ta rigueur vient m'accabler,
Permets-moi quelque éclat de rire
Pour m'aider à me consoler.

THÉMIRE.

J'AI vu Thémire dans nos champs ;
Comme à la ville elle y ſait plaire.
Thémire écoutoit mes accens
Amour Thémire étoit Bergere.
Elle étoit belle ſans apprêts ;
Les lieux où brillent ſes attraits ,
Sont toûjours ceux que je préfere.

Sous un boſquet, ſous des lambris ;
De triompher elle eſt bien ſûre ,
Les cheveux chargés de rubis ,
Le front couronné de verdure.
Près d'elle tout paroît charmant ;
De tout elle fait l'ornement ,
Et rien ne lui ſert de parure.

Si l'art quelquefois la ſéduit
Dans le ſéjour de l'impoſture ;
Bientôt le ſentiment l'inſtruit
Et la ramene à la Nature :
Oui, c'eſt une onde que les vents
Troublent pendant quelques momens ;
Mais dont la ſource eſt toujours pure.

NARCISSE,

IMITATION D'OVIDE.

Au fond d'une vallée une onde fugitive
Arrosoit le gazon qui tapissoit sa rive.
Là jamais les Bergers ne menoient leurs troupeaux ;
Rien ne troubloit jamais le cristal de ses flots,
Et des chênes voisins l'ombre fraîche & sacrée
Aux rayons du Soleil en défendoit l'entrée.
Au retour de la Chasse, en ce riant séjour,
Narcisse fatigué fuit la chaleur du jour ;
Mais lorsqu'il veut calmer la soif qui le dévore,
Il sent naître une soif plus dévorante encore.
A l'aspect imprévu de sa propre beauté,
Immobile & rêveur il demeure enchanté :
Il se contemple, il brûle, étonné de lui-même,
Et prête un corps, hélas ! à cette ombre qu'il aime.
Avidement penché vers ces bords trop flatteurs,
Il admire ses yeux embellis par ses pleurs,

Ces longs cheveux flottans dont il eſt idolâtre ;
Ce col plus éclatant & plus blanc que l'albâtre,
Cette noble pudeur & ce tendre incarnat
Qui des lys de ſon teint anime encor l'éclat.
Se livrant par dégrés au charme qui l'attire,
Il languit, il déſire, & c'eſt lui qu'il deſire :
Il eſt tout à la fois l'Amant, l'objet aimé,
Et meurt d'un feu cruel par lui-même allumé.
Combien de fois, trompé par ces ondes perfides,
Leur donna-t-il envain mille baiſers avides ?
Malheureux ! il s'épuiſe en efforts ſuperflus ;
Il voudroit ſe ſaiſir, & ne ſe trouve plus.
Il ne ſait ce qu'il voit, mais ce qu'il voit l'enflâme,
Et l'erreur de ſes yeux a paſſé dans ſon ame.
Inſenſé ! que fais-tu ? quel objet te ſéduit ?
Diſparois, il n'eſt plus : fuis de ces lieux, il fuit.
Le ſommeil ni la faim n'interrompt ſon ivreſſe,
Il ne ſçauroit quitter cette onde enchantereſſe ;
L'œil chargé de langueur, où brille encor l'eſpoir ;
Il ſavoure à longs traits le plaiſir de ſe voir,
Et ſur l'herbe étendu, ſe ſoulevant à peine,
Il adreſſe ces mots à la forêt prochaine.

Solitude profonde, aſyle ténébreux,
Où tant d'Amans diſcrets ont ſoupiré leurs feux ;
Oui, j'en prends à témoin votre antique feuillage,
Depuis qu'à leurs ſecrets vous prêtez votre ombrage,
Et que vous les cachez dans vos ſombres détours,
Avez-vous jamais vu d'auſſi triſtes Amours ?
Ce que j'aime ſe peint dans ces eaux trop fidelles ;
Et ſes charmes trompeurs ſont fugitifs comme elles.
Qu'eſt-ce donc qui m'arrête, au moment d'être heureux ?
Ce ne ſont point des monts, des rochers ſourcilleux,
Ni d'un rempart d'airain l'intervalle barbare,
C'eſt l'eau d'une fontaine, hélas ! qui nous ſépare.
Lui-même à mes deſirs bien loin de s'oppoſer,
Lorſqu'à ces flots émus je confie un baiſer,
De ma bouche enflammée il approche ſa bouche :
Le cruel ! il m'échappe alors que je le touche.
Que peu de choſe nuit au bonheur des Amans !
O toi, qui que tu ſois, viens calmer mes tourmens.
Pourquoi donc me fuis-tu ? par quel deſtin contraire
Ne puis-je te fléchir, t'attendrir & te plaire ?
Ma jeuneſſe pour toi n'eſt-elle d'aucun prix ?
Des Nymphes ont aimé l'objet de tes mépris.

Que dis-je ? j'entrevois un rayon d'espérance :
Sur cette onde attaché, quand vers toi je m'élance ;
Lorsque je tends les bras, je rencontre les tiens,
Et tes prompts mouvemens sont l'image des miens.
Tu ris lorsque je ris : sensible à mes allarmes,
Tu parois à mes pleurs mêler aussi tes larmes :
Tu rends geste pour geste, & même, en ce moment,
Si ce n'est pas encore un doux enchantement,
Tu sembles me parler, &, fidele interprête,
Ce que ma bouche dit, ta bouche le répéte.
Trop douce illusion ! signes trompeurs, hélas !
Que je crois expliquer & que je n'entends pas ?
Mais je n'en puis douter ; j'adore mon image :
Quel Amant dut jamais prétendre davantage !
Je posséde, je suis l'objet de mon desir,
Et je n'en jouis point à force d'en jouir !
Puissé-je être à jamais séparé de moi-même !
Puisse s'anéantir le bel objet que j'aime !
Quel vœu pour un Amant ! Je céde à ma douleur ;
De mes jours malheureux l'Amour séche la fleur.
Déja la mort s'approche, & j'y suis insensible.
Elle est pour moi la fin d'un mensonge pénible.

Il revient à la source, en prononçant ces mots,
Et trouble par ses pleurs la surface des eaux.
Son image à l'instant s'obscurcit & s'efface.
Quoi! tu me fuis, barbare, ah! demeure par grace,
Dit-il, ah! laisse-moi jouir de mon erreur,
M'enivrer de moi-même, & nourrir ma fureur.
Oses-tu m'envier cette cruelle joie?
Ne pouvant rien de plus, au moins que je te voie.
Il frappe en ce moment, & déchire son sein;
Les roses & les lys s'y confondent soudain.
Vers l'onde colorée où se peint ce ravage,
Il se penche, & frémit en voyant son ouvrage.
Comme aux premiers rayons d'un jour pur & serein
S'exhalent dans les airs les parfums du matin,
Comme à l'aspect du feu l'on voit fondre la cire,
Tel Narcisse languit, il succombe, il expire;
Ce n'est plus ce Pasteur, par écho préféré.
Forces, couleurs, attraits, tout s'est évaporé.

La Nymphe cependant, par lui si malheureuse,
Imite encore les sons de sa voix douloureuse.
Hélas! s'écrioit-il; elle répéte, hélas!
Frappe les airs des coups dont il meurtrit ses bras,

Et, du fond de la grotte où gémit ſa tendreſſe,
Joint des adieux plaintifs aux adieux qu'il s'adreſſe.
Elle n'entend plus rien. Narciſſe inanimé
Sur le gazon épais tombe & meurt conſumé.
Ses ſœurs en gémiſſant préparent les guirlandes,
Les feuilles de cyprès, les funèbres offrandes,
Et déjà le bucher, couvert de leurs cheveux,
Semble leur demander leur frere malheureux.
On cherche en vain ſon corps, on n'en voit plus la trace;
Narciſſe diſparoit, une fleur le remplace.

SALMACIS,

IMITATION D'OVIDE.

D'UN antre solitaire une onde vive & pure
Tombe & baigne en fuyant la naissante verdure.
Cette source est sacrée, & l'on n'y voit jamais
Croître ces tristes joncs qu'enfantent les marais.
D'un ombrage éternel le Printemps la couronne,
Et Flore n'y craint point le retour de l'Automne.

UNE Nymphe indolente, en ces charmans réduits,
Perd dans un froid repos & ses jours & ses nuits :
Un arc entre ses mains accable sa molesse,
Et le seul bruit du cor fait frémir sa paresse.
Elle fuit des forêts les sentiers tortueux.
Sa Sœur lui dit souvent : viens te joindre à nos jeux ;
Salmacis, prends un arc ; Diane nous appelle,
Arme-toi ; viens, suis-moi, viens chasser avec elle.
Salmacis, souriant avec tranquillité,
Demeure & s'applaudit de son oisiveté.

Elle treſſe tantôt ſa blonde chevelure
Sur la roſe & le lys éparſe à l'aventure.
Se jouant quelquefois dans un fleuve voiſin,
Elle abandonne aux flots l'albâtre de ſon ſein ;
Et ſon œil, attaché ſur leur criſtal fidelle,
S'y regardant toujours, s'y voit toujours plus belle.
Quand des feux du Midi les brûlantes chaleurs
Percent la grotte obſcure & deſſéchent les fleurs,
On la voit repoſer ſous un dais de feuillage :
Des boſquets parfumés lui prêtent leur ombrage.
Elle dort ; tout ſe tait : les timides Oiſeaux
N'oſent plus voltiger de rameaux en rameaux.
Zéphir même s'arrête ; il adoucit pour elle
Ses baiſers amoureux & le vent de ſon aîle :
Elle dort, & ſon ſein doucement agité
N'oppoſe qu'une gaze à la témérité.

L'Amante de Titon ſur les gazons humides
Déployoit ſes réſeaux & ſes perles fluides.
Séduite par le calme & l'air pur du matin,
La gorge demi-nue, & le regard ſerein,
Salmacis moiſſonnoit les doux préſens de Flore,
Encor tout humectés des larmes de l'Aurore.

Soudain s'offre à ses yeux un Berger plein d'appas,
Et formé pour l'Amour, qu'il ne soupçonnoit pas.
Charmant, il unissoit, doux & rare assemblage !
La fleur de l'innocence à la fleur du bel âge ;
Et la nature en lui, retardant le desir,
Déroboit à ses sens les secrets du plaisir.
A peine Salmacis peut-elle se contraindre.
Le voir & soupirer, & desirer & craindre,
Ces sentimens divers l'agitent tour-à-tour.
Ses yeux, jadis si doux, étincellent d'amour.
Son orgueil inquiet a connu les allarmes :
Ses avides regards interrogent ses charmes.
Ce ruisseau qui souvent lui peignit sa beauté,
Alors trop peu flatteur, est cent fois consulté.
Elle vole au Berger, s'arrête, se retire :
La frayeur la retient, lorsque l'Amour l'attire.
A travers le feuillage elle suit tous ses pas,
Desire qu'il approche, & craint son embarras.

Elle s'avance enfin : Jeune Enfant, lui dit-elle,
Ah ! parlez ; de quel nom faut-il qu'on vous appelle ?
Descendez-vous des Cieux pour orner ce séjour ?
Si vous êtes un Dieu, c'est le Dieu de l'Amour.

Si vous êtes Mortel, heureuſe la Maîtreſſe
Qui de vous a reçu la premiere careſſe ?
Elle voudroit pourſuivre : il ſe trouble, il rougit ;
Mais ſon trouble lui ſied, ſa rougeur l'embellit.
Elle exige de lui cette faveur légere,
Ces baiſers qu'à ſa ſœur peut accorder un frere.
Ah ! ceſſez, lui dit-il, que vois-je dans vos yeux ?
Ceſſez, ou pour toujours j'abandonne ces lieux.
Salmacis en pâlit. Demeurez, je vous laiſſe ;
Demeurez... Elle fuit alors avec adreſſe,
Et derriere un buiſſon, d'où ſon œil peut le voir,
Elle obſerve l'inſtant de remplir ſon eſpoir.

Se croyant libre, il vole, erre dans la prairie,
Foule d'un pas léger l'herbe tendre & fleurie,
Et dans ces belles eaux qui l'invitent au bain,
Hazarde un pied craintif qu'il retire ſoudain ;
Mais bientôt, abuſé par leur charme perfide,
Sur ces bords enchantés devenu moins timide,
Il découvre à la Nymphe, en quittant ſes habits,
La jeuneſſe en ſa fleur prête à donner des fruits.
Ce ne ſont point ces traits, cette expreſſion mâle,
Et ces muſcles nerveux qui fatiguoient Omphâle,

Ni de nos demi-Dieux les brillants attributs ;
C'eſt le jeune Adonis préféré par Vénus.

Sous l'eau qui le reçoit & près de lui bouillonne,
Il paroît comme un lys que le verre emprisonne,
Où comme un bloc d'albâtre, où des ciſeaux hardis
Ont ſculpté d'un beau corps les contours arrondis.
Salmacis en ſecret dévore tant de charmes,
Une tendre fureur lui fait verſer des larmes ;
Tout juſqu'à l'air ſi frais qu'on reſpire en ces lieux
Lui paroît autour d'elle embrâſé de ſes feux :
Rien ne la retient plus ; elle brûle, friſſonne,
Elle ne peut ſouffrir tout ce qui l'environne ;
Le voile qui la couvre & peſe à ſes deſirs
Détaché de ſon ſein, flotte au gré des Zéphirs,
Et ſon œil, de ſa flâme éloquente interprête,
Eſt ſemblable au Soleil que le criſtal répéte.

Oui, je te tiens, dit-elle ; & la Nymphe à ces mots,
Jette ſes vêtemens, s'élance dans les eaux.
Tour-à-tour elle employe & la force & la ruſe ;
Lui ravit des baiſers, que l'ingrat lui refuſe ;
Sous le voile de l'Onde où ſes efforts ſont vains,
Laiſſe errer au hazard ſes careſſantes mains ;

De ſes flexibles bras l'enveloppe, le lie,
S'enlace dans les ſiens, & cent fois ſe replie:
Tel le lierre, en naiſſant, ſur la terre couché,
Serpente autour du chêne & s'y tient attaché.
L'Amour qui rit en l'air des efforts de la Belle,
Émouſſe encor l'organe interrogé par elle,
Et la Nymphe, expirant de honte & de deſirs,
Dans leur propre foyer cherche en vain les plaiſirs.
Dieux, ô Dieux, dans mes bras enchaînez le barbare,
Dit-elle, je mourrai plutôt qu'on m'en ſépare,
L'amour, trop tard hélas! applaudit à ſes vœux,
Et dans un même corps les confondit tous deux.
Sur une même tige, ainſi l'on voit deux roſes
Mourir en même tems, en même tems écloſes;
Ou, tels dans les forêts deux jeunes arbriſſeaux,
Semblent d'un même tronc élever leurs rameaux.

LE
PIÉ DE NEZ
DES AMOURS

Je traversois les campagnes de Gnide,
On aime à revoir ce séjour:
J'y vais encor d'un vol rapide;
J'ai l'aîle un peu basse au retour.
A dix-huit ans qui peut; je les eus; mais tout passe.
N'importe; je vis là d'innombrables Amours
Je ne peindrai ni fleurs, ni Zéphirs sur leur trace;
Car, en ces lieux, quoi qu'on dise, & qu'on fasse,
Flore & Zéphir ne régnent pas toujours.
Nos petits Dieux aîlés célébroient leurs vacances;
Carnaval, si l'on veut, tems des extravagances.
Quand ils sont désœuvrés, ces Messieurs font cent tours;
On le sait trop: mais enfin qu'on devine,

Quel étoit lors de la Troupe enfantine
Le caprice régnant : au gré de son humeur,
Chacun jettant carquois, flêches, armure,
D'une Actrice applaudie, ou d'un célébre Acteur
Avoir revêtu la figure,
Le maitien digne, & l'abord protecteur.
L'un, en robe à grands plis flottante ;
Très gravement hissé sur un double patin,
Marchoit à pas comptés sur l'arêne brillante ;
C'étoit Clairon, en costume Romain :
Un pauvre Amour honteux jouoit sa confidente.
L'autre, en gros gants de buffle, en habit écourté,
Avec un long sabre au côté,
Se distinguant par sa folie,
Ses tours d'adresse, & son regard malin,
Avoit sa tête ensevelie
Sous la calotte de Crispin.
Un petit furibond, le poignard à la main,
Effrayoit ses sœurs & sa mere,
Et tâchoit d'imiter notre illustre le Kain,
Autant qu'un Amour peut le faire.
Un sur-tout me toucha par son air languissant ;

L'Amour séduit & plaît, fût-il convalescent:
Je crus voir cet Acteur, que le Ciel nous ménage,
Et vient de rendre à nos plaisirs;
Semblable au lys, qui courbé par l'orage,
Se releve, & renait aux baisers des Zéphirs.
Certains Amours, déguisés en Duchesses,
Le fêtoient malgré sa langueur:
Il reprenoit quelque vigueur,
Réconforté par leurs caresses,
Et, profitant de leur crédit,
Aux oisifs du canton dressant une embuscade,
Payoit à leurs dépens, en Amours plein d'esprit,
Le Médecin qui le guérit,
Et la beauté qui le rendit malade.
D'autres groupes plus loin se jouoient à l'envi
Sur des tapis couleur de rose.
Un Amour folâtroit sous les traits de Luzzi;
Et même au changement il gagnoit quelque chose.
L'Amour naïf, qui doubloit Dolignı,
Sembloit tout fier de sa métamorphose.
Il en vint un; il fut le bien venu:
Ce vrai Lutin, parmi nos bons Apôtres,

Se pavanoit, &, quoique nû,
Me paroiſſoit plus paré que les autres
Il les narguoit, & les badinoit tous;
C'étoit le bien-aimé des Graces:
Les ris par eſcadrons défiloient ſur ſes traces;
Son nés ſur-tout faiſoit mille jaloux.
Lorſqu'en riant je l'examine,
Vois, me dit-il, comme ils ſont renfrognés,
Comme ils ont l'air boudeur, comme ils me font la mine!
Les Sots ont tous un pied de nés,
Depuis que j'ai pris, moi, celui D'ALEXANDRINE.

STANCES

A L'AMOUR,

Adressées à une jolie femme qu'on ne voyoit qu'à travers des rideaux.

AMOUR, tu me pourſuis encore,
Moi, déſerteur de tes drapeaux !
Amour, tout l'Univers t'adore,
Laiſſe un ſeul Mortel en repos.

PRÈS de mon ſolitaire aſyle,
Reſpire une jeune Beauté :
Quel écueil pour un cœur tranquille.....
Qui ne l'a pas toujours été !

JE la vois... & la vois à peine,
A travers ſes rideaux jaloux.
L'air qui ſe balance entre nous
Eſt parfumé de ſon haleine.

En quittant les bras du ſommeil,
Dieux! que Zélis eſt fraîche & belle!
Quel plaiſir de ſuivre auprès d'elle
L'amoureux progrès du réveil!

Ses yeux demi-clos étincélent,
Quoique de langueur abattus:
Par leur laſſitude ils révélent
Les doux baiſers qu'ils ont reçus.

Mais lorſque ſes cheveux d'ébéne
Voilent négligemment ſon ſein,
Malheur à l'œil qui ſe proméne,
Et ſe permet quelque larcin!

Amour, ton adreſſe eſt extrême.
Lorſqu'en apparence il te nuit,
Ce voile eſt un attrait lui-même;
Il cache moins qu'il n'embellit.

Zélis n'a rien qui n'intéresse.
Fuyant les prestiges de l'art,
Elle n'éteint point sous le fard
Le coloris de la Jeunesse.

Si je lui compare le lys
Qu'avec la rose j'entrelace ;
Zélis emporte encor le prix
Le Lys meurt ; la Rose s'efface.

Lorsque sous le tact séducteur
Sa Lyre amoureuse murmure ;
C'est un concert dont la Nature
A placé l'écho dans mon cœur.

Amour, amour, le péril presse :
Par-tout le piége est sous mes pas.
Si tu n'éloignes tant d'appas,
Que va devenir ma sagesse ?

QUE dis-je, & que fais-je, inſenſé?
Ne tiens compte de mes allarmes.
Qui t'implore contre ſes charmes,
Ne veut jamais être exaucé.

LES DEUX FLEURS RIVALES,

A ÉGLÉ.

JALOUSE de ton choix pour la Reine des Fleurs,
Dans tes jardins une triste Immortelle,
Rampant au pied d'une rose nouvelle
Encor dans son bouton, peint de vives couleurs,
Lui disoit ce matin : » Ah ! garde-toi d'éclore :
» Ignores-tu quel sera ton destin ?
» Crains de t'épanouir ; crains les pleurs de l'Aurore,
» Qui préparent ta chûte, en parfûmant ton sein ;
» Et, sans te prevaloir des caresses de Flore,
» De l'humble Violette apprends l'art de jouir :
» Elle aime mieux s'ensevelir sous l'herbe,

» Cacher au jour les larcins du Zéphir,
» Que d'étaler cette tige superbe;
» Cet éclat orgueilleux qu'un souffle peut ternir.
La Rose lui répond : » Apprends à me connoître :
» Ne fût-ce qu'un instant, régner est un plaisir.
» Mon destin par toi-même est envié peut-être ;
» La main d'Églé va bientôt me cueillir :
» Je vais orner son sein, y briller, y mourir ;
» Et ce trépas vaut bien qu'on s'empresse de naître.

PORTRAIT D'ISMENE.

AMOUR ; commence le tableau.
Qu'il ſera beau, s'il eſt fidéle !
Voilà les couleurs, le pinceau :
Et dans mon cœur eſt le modele.

L'OUVRAGE eſt digne de ta main ;
C'eſt à l'Amour à peindre Iſmene.
Sur l'albâtre d'un front ſerein
Trace deux jolis arcs d'ébéne.

PLUS bas deſſine un œil charmant,
Cet œil trop rigoureux peut-être,
Qui, tour-à-tour, fier & touchant,
Défend le deſir qu'il fait naître.

PEINS le plus amoureux Zéphir
Sémant de fleurs ses lévres closes;
Mais viennent-elles à s'ouvrir,
Peins des perles parmi les roses.

AVEC art suspens ses cheveux,
Et tresse-les en Diadême;
Laisse-les flotter, si tu veux;
Ce désordre lui sied de même.

POUR m'offrir les brillans contours
De sa taille noble & légere;
Peins la plus agile Bergere
Qui cherche ou fuit les Amours.

DE son doux & tendre sourire
Exprime le charme secret:
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet;
Moi, je peindrai ce qu'il inspire.

Achève, arrondis ce beau ſein,
Où tu ceſſes d'être volage.
Le pinceau tombe de ta main :
Arrête & baiſe ton ouvrage.

REPRESENTATION

A MADAME DE...

Qui me remettoit à deux ans.

DEUX ans ! deux ans ! y songez-vous ?
Hélas, songez-vous bien, Madame,
Dussé-je vous mettre en courroux,
Que lorsqu'un bel œil nous enflâme,
Deux jours même sont trop pour nous ?
Deux ans ! Dieu ! quelle traversée !
Oui, près de ce triste Lignon,
Dont la source est encor glacée
Par les soupirs de Céladon ;
Sur cette rive délaissée,
Où des Bergers d'un mauvais ton,

Fiers d'un pénible apprentiſſage,
Béniſſoient leur ſot eſclavage,
Et mouroient par diſcrétion ;
Jamais Iris, jamais Aminte
N'uſerent de tant de rigueur :
C'eſt trop d'un ſiécle de contrainte,
Pour un ſeul inſtant de bonheur.
Allons, d'une loi trop ſévere,
Adouciſſez l'auſtérité :
Ce demi jour qui nous éclaire
Favoriſe la volupté.
Quel enchantement ! quel délire !
L'Amour colore votre teint :
Dans ces fleurs c'eſt lui qu'on reſpire :
Dans le ſouffle de ce Zéphire
Il vient rafraîchir votre ſein.
Le voyez-vous comme il agite
Les plis moirés de ces rideaux ?
Il vous appelle, il vous invite :
Il tient la Couronne d'élite
Qui ceint le front de ſes Héros.

Cédez enfin ; tout vous en presse :
Nous sommes seuls, & j'ai vingt ans.
On ne peut mieux prendre son tems.
Pour bien placer une foiblesse.

L'HOMME DÉTROMPÉ,

CONTE MORAL.

Dans ce cahos, que l'on nomme Paris,
Monrose, orné des graces du bel-âge,
De la richesse y joignoit l'avantage :
Il avoit tout, chevaux, bijoux, habits,
Et de son esprit même il faisoit quelque usage ;
C'est beaucoup à vingt ans : & sensible & volage,
Il ne marchoit jamais qu'escorté par les ris.
Il étoit brave & brillant à la guerre,
Plaisant sur-tout, disant de très-bons mots ;
Et se mocquant d'un Sot atrabilaire
Qui se bat tristement, & se croit un Héros.
Le sort n'avoit pour lui qu'une douce influence ;
Églé le fit Marquis, Bélise Colonel,

Ce qui vaut mieux que Maréchal de France.
C'étoit un reflux éternel
De plaisirs, de faveurs que fixoit sa présence :
Sa toilette pliloit sous mille billets doux,
Chaque jour ajoutoit des fleurs à sa couronne ;
Il ne pouvoit suffire aux rendez-vous ;
Il eût fait un cocu sur les dégrés du Trône.
En vain tous nos Plutus payoient argent comptant ;
Monrose avoit crédit auprès de leurs Lucréces.
Il gagnoit leur argent, leur soufloit leurs maîtresses,
Et les combloit d'honneur, en les désespérant.
Il amusoit les grands, sans basse complaisance,
Déridoit une Altesse & même une Éminence :
Il leur laissoit leurs cordons fastueux,
Leur étiquette & leurs jours d'audience,
Mais lorsqu'il falloit plaire, avoit le pas sur eux.
Encor tout étourdi de sa bruyante ivresse,
Monrose un jour s'avisa de penser ;
Car on finit par où l'on devroit commencer,
Et c'est toujours l'erreur qui méne à la sagesse.
Il pensa donc. Un vuide affreux,
S'entrouvrit sous ses pas, il vit fuir le prestige ;

Surprit le froid dégoût ſous le maſque des jeux ;
Et ſentit bien, après un long vertige,
Qu'il étoit ennuyé, c'eſt-à-dire, ennuyeux.
Il ſoupire, il ſe craint ; il ſe cherche, il s'évite.
Son cœur eſt déja vieux, il faut le rajeunir.
Quand l'Oiſeau voit le piége, il prend ſoudain la fuite ;
Monroſe prend la poſte, & pourſuit le plaiſir.
Le plaiſir l'attendoit dans le fond d'une Terre
Qu'entourent d'immenſes canaux,
Où la Nature ſolitaire
Se plaît au fond des bois & ſur le bord des eaux :
Il ordonne, il projette, il conduit des travaux,
Il a pour compagnons & Montagne & Voltaire.
Il eut mille flatteurs, il a quelques amis,
Quelques Femmes ſans ton & peu de beaux-eſprits ;
Il dort ; il fait du bien, & ſur-tout il digere,
Et dit à ſon réveil, en ſe frottant les yeux :
Qu'un homme aimable eſt loin d'un homme heureux !

BILLET

A M. DE PEZAY.

En lui envoyant L'ASTRÉE.

QUOI, libertin, tu veux lire l'Astrée,
Ce Code doucereux, rédigé par l'ennui,
Où de Durfé la plume timorée
Nous trace un vieil Amour que l'on siffle aujourd'hui!
Tu vas y voir un Céladon transi,
Des glaces du Lignon sauvé par des Bergeres;
Petit Pasteur en Héros converti,
Parcourant du Forêt les rives solitaires,
Qui sait rougir & n'a jamais menti;
Qui, froid adorateur de sa belle maîtresse,
Toujours laisse envoler l'instant qu'il faut saisir,
Confie aux seuls échos sa dolente tendresse,
Et consume en respects les momens du plaisir.

Laisse,

Laisse, crois-moi, ces archives antiques:
On prétend que nos bons Ayeux
Ont admiré ces peintures gothiques;
Ils s'ennuyoient : n'admirons pas comme eux.
Je l'avoûrai, quoi qu'on en dise,
Je suis pour l'amour d'à présent:
Il pleure, il rit, se masque, se déguise;
Il est fripon, mais il est amusant,
Philosophe bien plus; chacun l'est à sa guise.
Il désarme en riant l'altiere dignité,
Sous les jeux d'un enfant cache l'orgueil d'un Maître,
Badine avec la Majesté,
Et toujours est heureux ou toujours cherche à l'être.
C'est fort bien fait; tel est l'art de jouir.
Le desir est, dit-on, insolent, téméraire;
L'Amour est enfant du desir,
Il doit ressembler à son Pere.

BILLET AUX DANSEUSES DE L'OPÉRA.

De Terpſicore chaſtes Sœurs,
Un impudent, Ciel ! quel outrage !
A, dit-on, cenſuré vos mœurs.
On voit bien qu'il n'a pas mon âge ;
Et qu'il n'eut jamais vos faveurs.
Armez contre lui la Nature :
Courez, les torches à la main,
Déchaîner contre le parjure
Tous les monſtres du magazin :
Évoquez les Dieux & les Diables ;

Il couroit contre elles une ſatyre, dans laquelle on leur diſoit des vérités dures.

Ils ſont tous vos humbles valets :
Qu'ils vengent vos talens aimables,
Votre pudeur & vos ballets.
Quel reproche peut-on vous faire ?
Si par fois, ſous l'œil d'un myſtere
Vous dupez quelque ſot Midas,
Ou quelque vieux atrabilaire,
Pour vous envoler dans les bras
Du jeune & brillant Mouſquetaire ;
Ce ſont vos droits, je les révere ;
Il n'eſt point de plus doux loiſirs.
L'Amour vous défend la décence ;
Il vous forma dans ſa clémence
Pour préſider à ſes plaiſirs.

BILLET A UN JOURNALISTE.

J'ai lû ce que vous avez dit
De mes lambeaux épistolaires ;
Je hais les louanges vulgaires
Dont le ton mielleux m'affadit.

Mais que les vôtres me sont cheres !
Déjà l'amour-propre aux aguets
Venoit me tendre ses filets ,
Et me bercer de ses chimeres.

Soudain avec dextérité
Une critique délicate ,
D'un ton qui m'instruit & me flatte ,
Me vient offrir la vérité.

QUE vous la rendez ſéduiſante !
J'ai cru la voir dans ſa beauté,
Elle n'a jamais d'âpreté
Quand c'eſt le goût qui la préſente.

SOUS nos berceaux l'arbre étalé
Doit ſa vigueur à la Nature :
Mais il doit au moins ſa parure
Aux ſoins de l'art qui l'a taillé.

J'AIME l'éloge & je l'oublie :
Je me ſouviens de la leçon,
L'un plut à ma coquetterie ;
Et l'autre plaît à ma raiſon.

ÉPITRE A M. HELVÉTIUS,

PENDANT SON SÉJOUR *A BERLIN.*

TON aimable Philosophie
Fait briller ses rayons sur moi :
Je m'arrache à ma léthargie ;
Et je vais revivre pour toi,
Ainsi le paresseux reptile,
Dans son obscur & froid asyle,
Par les feux du jour ranimé,
Étale cent couleurs nouvelles,
Et fier de l'azur de ses aîles,
Sort du tombeau qu'il s'est formé.

HEUREUX mortel, que je t'envie,
D'habiter ces bords florissans,

Où ce n'eſt point, à ſes dépens,
Qu'on fait éclater ſon génie,
Où l'on ne craint point la manie
Des Décrets & des Mandemens,
Épouvantails de ma Patrie !
Tu le vois, le connois enfin,
Ce Roi dont la main protectrice,
Des Arts protege le deſtin.
Ce Roi qui ſe leve matin,
Et va commander l'exercice
A tous les Houzards de Berlin ;
Qui, des cours perçant le myſtere,
Quand il le faut, peut les braver ;
Et par l'eſprit ſait achever
Ce que le ſabre n'a pu faire ;
Qui tandis que cent Fainéans
Laſſent les oreilles Divines
De leurs pieux nazillemens,
Et ronflent en chantant Matines ;
Retiré ſeul dans ſon Palais,
Souvent, la nuit, veille en bottines,
Et rêve au bien de ſes Sujets.

Mais si ton bonheur est extrême,
Qu'il se félicite à son tour,
De pouvoir fixer dans sa Cour
Un Sage que Minerve même
Voulut disputer à l'Amour ;
L'Auteur d'un écrit plein de flâme,
Qui fut, dans ses tableaux brûlans,
Relever le Trône des sens,
Pour doubler les plaisirs de l'ame ;
De mille masques différents
Dépouille l'orgueil qui murmure ;
Va, d'une main légere & sûre,
Sonder nos plus secrets penchants ;
Et montre à l'esprit qu'il épure
La nudité de la Nature
Qu'on détruit sous les ornemens ;
Enfin ce mortel, vrai, sensible,
Dont l'œil de pleurs est humecté,
Quand il voit le spectable horrible
D'un malheureux persécuté ;
Qui, jaloux d'ennoblir son être,
Veut, non content de la connoître,

Servir encor l'humanité ;
Ne se borne point à l'usage
D'une oisive & froide raison,
Et sent qu'une belle action
Vaut mieux que le plus bel ouvrage.
 De Potzdam jardins fortunés,
Bois solitaire, heureux ombrage,
Bosquets de palmes couronnés,
Recevez mon nouvel hommage.
Mortels, favorisés des Dieux,
C'est-là, que le chêne orgueilleux,
Se plaît à vous couvrir tous deux
De la pompe de son feuillage ;
Que tout se pare & s'ennoblit ;
Que la nature s'embellit
Sous l'œil d'un Monarque & d'un Sage?
Au sein d'un auguste repos
C'est-là que Frédéric respire ;
Et qu'après ces brillans travaux !
Qu'exige le soin d'un Empire,
L'homme va rire du Héros :
Là, sans ivresse & sans délire,

Des Souverains pésant les droits,
Licurgue vient créer des Loix,
Amphion vient toucher la lyre.

Avec les Maîtres des humains,
Moi, j'aimerois assez à vivre,
Dans le moment qui les délivre
Du Sceptre qui charge leurs mains :
Les beaux-esprits, je les révere,
Quand ils sont doux & bienfaisans ;
Et lorsque chez eux l'art de plaire
Prête un nouveau charme aux talens ;
Mais aux beaux-Esprits redoutables,
A nuire consumant leurs jours ;
Mais aux Rois qui le sont toujours,
Il est cent Mortels préférables ;
Témoins ces paresseux aimables,
Qui, sans talens & sans grandeurs,
Ont, avec les plus douces mœurs,
Des estomachs infatigables ;
Enivrent jusqu'à leurs censeurs ;
De l'amitié sentent les charmes,
Et, sachant vivre sans allarmes,

Savent mourir sans Confesseurs.

Que dis-je ! plaignons le courage
De ces pécheurs trop endurcis :
Te parlerai-je de Paris ?
Qu'a-t-il de nouveau pour un Sage ?
Il est tel que tu l'as laissé,
Aujourd'hui fou, demain sensé,
Et s'ennuyant, selon l'usage.
On y voit des Sots rengorgés,
Des Bégueules très-agréables,
Et des enfans sans préjugés ;
De grands-Seigneurs bien dérangés,
Se donnant les airs d'être affables,
Des Protecteurs impitoyables,
Qui vont quêtant des protégés.
Profondément on déraisonne ;
On siffle, on prone tour-à-tour :
On s'idolâtre sans amour ;
Le François se perfectionne,
Et se corrompt, de jour en jour.

Mais sans doute la Renommée

Aura fait passer jusqu'à toi,
Le deuil de la scène allarmée,
Et notre universel effroi.
Peuple charmant, peuple folâtre,
Que tous ces traits te peignent bien!
Paris, qui ne tremble pour rien,
Trembloit déjà pour son Théâtre:
Déja la sublime Clairon,
Hélas! que Dieu nous le pardonne,
Sous le guichet d'une prison,
Avoit abaissé sa Couronne:
Le Kain, Brisard, dans leurs transports
Trop vifs, trop indiscrets peut-être,
Etoient tout prêts à disparoître,
Pour soutenir l'honneur du Corps.
Moi, je les excuse sans peine;
Un peu d'orgueil sied aux talens.
Comment eût permis Melpomene,
Que l'on fit faire sur la scène
Devant des Spectateurs décens,
Le beau récit de Théramene

Par un faiſeur de faux ſermens ? *
Ce tourbillon & cette ivreſſe,
Ce tableau mouvant m'intéreſſe ;
Et lorſque j'ai bien épuiſé
Ce long reflux de bagatelles;
Quand j'ai bien fatigué mes aîles,
Je revois mes tilleuls fideles,
Et je me crois déſabuſé.

C'EST dans ce champêtre hermitage,
C'eſt dans ce paiſible jardin,
Que la nature, au front ſerein,
Venant m'inviter à l'ouvrage,
Me met l'arroſoir à la main.
Là je vois l'amitié ſourire
A mes projets, à mes travaux :
Lorſque l'ame eſt dans le repos,
C'eſt l'amitié qu'elle deſire :
Elle & ſon frere déſormais

---

* *C'eſt ce dont on accuſoit injuſtement ſans doute l'Acteur chargé des réçits. Cette anecdote eſt trop réçente pour avoir beſoin d'explication.*

Entretiennent ma douce ivresse.
Dans ma retraite enchanteresse
Ils ont toujours un libre accès.
Quand elle viendra sous tes traits
Nous y recevrons la sagesse.

RONDE

Pour un souper où se trouvoient deux jeunes personnes pleines de talens.

AIR : *Enfans de quinze ans.*

BUVONS, rions jusqu'au matin ;
Saisissons l'instant du bel-âge ;
La Raison, au regard chagrin,
Est folle, à force d'être sage :
On peut égayer ses sermons,
Par mille jeux, par des chansons.
  Enfans de quinze ans,
  Demandez à vos Mamans.

  ON badine avec les Amours
Sans blesser en rien la décence :
S'aimer bien & s'aimer toujours,

C'eſt la véritable innocence.
L'autre n'eſt rien qu'un jeu de l'art,
Que l'on quitte toujours trop tard.
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos Mamans.

La gloire plaît aux jeunes cœurs;
Et de vous deux elle diſpoſe :
Vous négligez les humbles fleurs,
Pour la palme qu'elle propoſe ;
Mais qu'il eſt doux de marier
Quelques brins de mirthe au laurier!
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos Mamans.

A la roſe dans ſon bouton,
On peut comparer votre aurore ;
Mais l'Amour eſt le doux rayon,
Par qui la roſe doit éclore.
Ce n'eſt pas tout que de fleurir ;
Il faut encor s'épanouir.
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos Mamans.

Je ne veux point vous allarmer,
Oublions l'amoureux délire :
Demain il ſera tems d'aimer ;
Aujourd'hui ne ſongeons qu'à rire.
Lorſque l'on aime, adieu les jeux ;
On ne rit plus, on fait bien mieux.
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos Mamans.

DÉLIRE NOCTURNE,

Traduit d'un Auteur Irlandois.

TANDIS que le Dieu du repos
De ſon aîle molle & légere,
Careſſoit ta belle paupiere,
Et l'humectoit de ſes pavots,
Tandis que les riants menſonges,
Te peignoient encor mes deſirs;
Qu'autour de toi, l'eſſain des ſonges,
Sans bruit, éveilloit les plaiſirs;
Reſté ſeul, la tête échauffée
De métaphyſique & d'amour,
Je bravois les traits de Morphée,
En rêvant, j'attendois le jour.
J'oſois, Philoſophe nocturne,

A l'Univers donner des loix :
De Minos usurpant les droits,
Je confondois dans la même urne
Le sort des Sujets & des Rois ;
Et dans mon réduit taciturne,
Tout étoit soumis à ma voix.
Ainsi m'érigeant en arbitre,
Je sens s'ébranler la maison ;
J'entens siffler dans chaque vitre
Le fifre aigu de l'aquilon.
Je jure six pas à la ronde,
A l'abri de mon paravent ;
Et le Réformateur du Monde
Est aux prises avec le vent.
Soudain sur un char diaphane,
Par deux Chérubins éclairé,
Descend dans mon humble cabane,
Un bel objet, bien éthéré,
Qui dans son attirail sacré
Mêle un tant soit peu du profane ;
Que de tout tems j'ai préféré.
De sa guimpe Zéphir dispose,

Son regard eſt un doux rayon,
Sa bouche a l'odeur de la roſe,
Et ſa gorge en a le bouton.
Un pied charmant & ſans chauſſure,
Me parut un échantillon
Du plus voluptueux augure :
Je crus que le Ciel tout exprès
Me ſuſcitoit cette avanture ;
Et déjà je me préparois,
Pour me ſoumettre ſans murmure
A ſes reſpectables décrets.

N'APPROCHE pas, je ſuis ***
Dit-elle, une Sainte d'honneur,
Très-bavarde, ne t'en déplaiſe,
Et qui, connoiſſant ton humeur,
Vient ici jaſer à ſon aiſe,
Quoique tu ſois un grand pécheur,
Fort menacé de la fournaiſe.
Du Monde ardens reſtaurateurs,
Nos Bonzes que je multiplie,
Grace à ma réforme établie,
Sont devenus encor meilleurs,

Et, dans leurs ferventes ardeurs,
Triplant toujours leur exercice,
Forment une ſainte milice
Beaucoup plus digne de nos ſœurs,
Les Philoſophes & les Sages,
M'adreſſent leurs doctes hommages;
Ils ont honoré mon tombeau.
Leur culte n'a rien qui m'étonne;
De Fani je ſuis la Patrone;
Voilà mon titre le plus beau.
Elle en auroit dit davantage;
Mais moi qui m'enflammai ſoudain,
J'interrompis ce verbiage,
Et voulus me rendre certain
Si cet aërien corſage,
Étoit ſolide ſous la main;
Mon âge méconnoit la crainte,
L'aſſaut ne m'épouvante pas.
Je cours, je m'élance, & la Sainte
Devient une ombre entre mes bras;
Elle s'évapore, qu'y faire?
Les Mortelles valent bien mieux

Que ces Saintes que l'on révere.
Sa fuite ne m'afflige guere.
Qu'elle ſe tienne dans les Cieux ;
Mais toi demeure ſur la Terre.

A M. DE....

Qui me conseilloit de répondre à une critique.

Vous voulez, pour un foible outrage,
Que j'aille sonner le tocsin ;
Afficher avec étalage
Un ressentiment enfantin,
Et me venger en Écrivain,
Quand je puis m'amuser en Sage ?
Ma foi je n'ai point ce courage.
A mon Drame un peu brusquement
J'ai voulu donner la naissance :
Le Public eut la complaisance
De m'en dire son sentiment,
Et de m'avertir, en bâillant,
De mon défaut d'expérience ;
J'ai cédé par reconnoissance

Aux vœux de ce Juge indulgent,
Et nous voilà quittes, je penſe.
Après cet accommodement,
Dans l'arêne irois-je deſcendre,
Remuer une triſte cendre
Qui repoſe paiſiblement ?
C'eſt trop exiger, trop prétendre;
Laiſſons mon Drame, s'il vous plaît;
C'eſt bien aſſez de l'avoir fait;
Sans qu'il faille encor le défendre.

Que j'aime la ſérénité
De l'apatique Fontenelle !
Je veux le prendre pour modele,
Au moins, dans ſa tranquillité.
Le bon homme, ſelon l'uſage,
Fut par les Sots perſécuté.
Déja ſiffloit ſur ſon paſſage
La triſte médiocrité.
Ses yeux ſe détournoient à peine;
A peine il entendoit leurs cris:
Il ſe ſauvoit, par le mépris,
Des tourmens que donne la haine.

Enfin, très-dispos & très-vieux,
Dans un calme voluptueux
Il mourut, sans daigner confondre
Les Sots, qu'il dut bien étonner,
Et qui n'ont pu lui pardonner
D'être ainsi mort, sans leur répondre.

A M. ROUSSEAU

Sur ses différens Ouvrages.

ARISTARQUE éloquent & sage quadrupéde,
J'aime assez tes sermons ; mais ils sont superflus ;
L'homme est sur ses deux pieds ; c'est un mal sans remede.
Tu ne changeras rien, ni vices, ni vertus.
Le monde a pris son pli. Le triste Diogéne,
Fameux par son orgueil qu'on nous a peint en beau,
Par sa lanterne & son tonneau,
Étoit sifflé par les Plaisans d'Athènes.
Montre-moi, si tu peux, formidable Censeur,
Les merveilleux effets de tes vagues systêmes,
Rêves de ton esprit démentis par ton cœur.
Tous les François t'ont lû ; les François sont les mêmes.
Dans le sein bruyant de Paris
Je vois toujours la Fortune inégale,
Malgré tes sublimes écrits,

Verser sans choix les dons de sa faveur vénale.
Tu nous as dit cent fois : » les Sciences, les Arts
» Ont corrompu vos mœurs par leur vaine imposture.
» Écoutez, Citoyens ; fuyez de vos remparts.
» Troupeau d'êtres pensans confusément épars,
» Dans les champs, dans les bois cherchez votre pâture,
» Vers la Terre abaissez vos sublimes regards :
» Broutez, ô mes amis, & suivez la Nature.
» Oubliez, oubliez que Corneille exista :
» Ne vous souvenez plus des beaux vers de Racine.
» Qu'ont-ils faits ces fléaux nés pour votre ruine ?
» Que leur doit l'Univers ? Athalie & Cinna ?
» Ils ont tracé dans de coupables rimes,
» Que maint Acteur sur la Scène ânona,
» Le Roman des vertus & l'histoire des crimes...
Tu me fais rire... A quoi sert ce courroux ?
Je les préfére à toi ; leur empire est plus doux.
Plains en silence, au fond de ta cabane,
Plains nos travers sans cesse renaissans ;
Ce Peuple léger & profane,
Fourmilliere de Sots qui chérit les talens,
Qui conserve ses goûts, quand Rousseau les condamne.

Ah ! je t'entends encor : » Confiné dans les bois,
» Du grand Tout, me dis-tu, j'obſerve l'harmonie,
» Le jeu myſtérieux & les ſecrettes loix.
» La Nature pour moi dévoile ſon génie ;
» Et les humains vont entendre ma voix.
» Pour être heureux, ils n'ont qu'un pas à faire.
» Au lieu des riens brillans qui couvrent leur miſére,
» On leur offre des jours paiſibles & ſereins,
» Des antres, des rochers, & de gras pâturages,
» Des femmes ſans pudeur, des plaiſirs bien ſauvages,
» De vaſtes champs défrichés par leurs mains,
» Et l'abrutiſſement envié par les Sages.
» Les barbares qu'ils ſont, ils détournent les yeux :
» Corrupteurs l'un de l'autre, ils reſtent dans leurs villes ;
» Ou, s'ils vont habiter de champêtres aſyles,
» Ils y portent leurs mœurs & leur maſque avec eux.
» Tilleuls, n'étendez plus votre odorant ombrage :
» Aſſervis déſormais au tranchant des ciſeaux,
» Un monſtre...un Jardinier va tondre vos rameaux.
» Fuyez l'abri de ce feuillage ;
» Antiques roſſignols : ſous ces triſtes berceaux
» Qu'ont-ils beſoin de votre doux ramage ?

» N'ont-ils pas Vaucanson qui leur fait des oiseaux?
» N'espérez plus, Nayades fugitives,
» Promener sur des fleurs le cristal de vos flots :
» Ah! libres autrefois, mais aujourd'hui captives,
» D'une gueule d'airain on fait jaillir vos eaux.....
Eh! mon ami, mon cher Cynique,
Tâche d'humaniser ton austere bon sens.
Au sortir d'un jardin, d'un bosquet symétrique,
Ne peut-on contempler le spectacle des champs?
Mais tu viens de t'ouvrir des routes moins vulgaires:
O Minerve! préside à ses soins bienfaisans.
Il n'a pu corriger les peres :
Il veut élever les enfans.
Que de Sages, grand Dieu, pour la race future!
Je vois un Peuple tout nouveau;
Des préjugés chassant la foule obscure
Le jour se leve, & le divin Rousseau,
Le Créateur d'Émile ajoute à la Nature.
O que j'aime à te voir dans ton emploi sacré,
De langes, de maillots noblement entouré,
Mêler tes jeux à ceux de ton Pupille,
Ce marmot fortuné, Philosophe d'un jour;

Lui prodiguer ton héroïque amour,
L'embéguiner toi-même, &, d'un regard tranquille
Parcourir le beau ſein qui doit nourrir Émile !
Hommes ! ce n'eſt point vous qu'on veut endoctriner ;
Rouſſeau s'eſt réſervé pour un plus bel ouvrage :
Le hochet de l'enfance eſt dans les mains du Sage ;
C'eſt elle déſormais qu'il prétend gouverner.
Premier âge que je regrette !
Ciel ! qu'Émile eſt heureux, & que ſon ſort eſt beau !
Socrate balbutie autour de ſon berceau :
L'un réfléchit, tandis que l'autre tette.
Quel contraſte ſublime & quel riant tableau !
Mere, dont l'inſtinct ſeul dirige la tendreſſe,
N'eſpérez point par de vulgaires jeux
Exercer votre Émile & ſa mâle jeuneſſe.
Voyez-le s'echapper, & fuir loin de vos yeux,
Déployer de ſes nerfs la ruſtique ſoupleſſe ;
Émule d'un chevreuil, & non pas de Veſtris,
Gravir ſur un rocher où Jean-Jacque eſt aſſis,
Pour applaudir à ſon adreſſe.
Voyez-le ſoulever de pénibles fardeaux ;
Accoutumer ſes mains à de groſſiers travaux ;

Niveler, labourer ſous l'œil de la ſageſſe,
Et comme ſur la Terre habiter ſous les eaux.
Sur ſon front baſané quelle aimable rudeſſe!
Petit Pâtre charmant, tu n'as point de rivaux!
Mais ce n'eſt rien encore: au fond d'une boutique
Je vois Monſieur Émile avec un tablier,
D'un œil affable accueillant la pratique,
Achever une mule ou finir un ſoulier.
Tout ſage Citoyen doit ſavoir un métier;
A l'État, à lui-même il doit payer ſa dette;
Mais qu'il ne ſoit ni Peintre ni Poëte;
Un Poëte, bon Dieu, vaut-il un Cordonnier?
Il ne falloit donc pas, même dans ton ouvrage,
Prodiguer les vives couleurs
De cet Art ſéduiſant que ton orgueil outrage.
Pourquoi lui dérober ſa parure & ſes fleurs?
C'eſt toi qui vas parler. » Dans ſa carriere immenſe,
» Tout rayonnant de feux l'Aſtre du jour s'élance.
» Un point brillant s'échappe & part comme un éclair;
» Il remplit à l'inſtant les vaſtes champs de l'air.
» Leur voile ténébreux ſe replie & s'efface,
» L'homme ſent diſſiper les langueurs de la nuit,

» Il s'éveille, il admire, en mesurant l'espace,
» La majesté d'un Monde à ses yeux reproduit.
» La verdure a repris une fraîcheur nouvelle :
» La mobile rosée en rubis étincelle
» Sur l'émail velouté des fleurs,
» Et réfléchit à l'œil attentif & fidelle
» L'éclat de la lumiere & l'éclat des couleurs.
» Quel doux frémissement dans mon ame attendrie!
» De nos forêts hôtes harmonieux,
» Vous saluez en chœur le pere de la vie;
» Vous apprenez à l'homme à célébrer les Dieux.
Crois-tu donc avilir ce céleste langage,
Ce délire, ce feu divin
Que tu sais diriger avec tant d'avantage,
Quand il vient embrâser ton sein?
Possesseur d'un talent que l'on rabaisse en vain,
Notre bon La Fontaine à mes yeux est un Sage:
Ta raison ne vaut pas son léger badinage;
Il instruit en riant, & j'aime mieux enfin
Les folâtres leçons de Maître Jean Lapin,
Que les arrêts d'un Précepteur sauvage
Qui me dégrade, qui m'outrage,

De

De mes douces erreurs prétend m'ôter l'uſage,
Et veut remettre au gland le pauvre genre humain.
   Mais retournons ſur les traces d'Émile.
Par des canaux ſecrets ſon ſang élaboré
Bouillonne en flots pourprés dans un ſein plus fertile,
   L'enfant n'eſt plus, & l'homme s'eſt montré.
   A ſes plaiſirs l'Univets s'intéreſſe :
   Sophie eſt jeune, & doit avoir ſon tour :
Près de ſes dix-ſept ans, qu'eſt-ce que ta ſageſſe ?
Monſieur le Gouverneur, faites place à l'Amour.

LE PLAISIR.

TES yeux promettent le bonheur,
Confirme leur langage,
Va, le plaisir vaut bien l'honneur
D'être fière & sauvage.
Quand l'Amant n'est point trompeur,
Son triomphe est un hommage.

Sous l'aîle du tendre Zéphir
Voi cette rose éclorre;
Voi son incarnat s'embellir
Des baisers de l'Aurore;
Jeune Églé, c'est le plaisir
Qui l'anime & la colore.

L'oiseau sous ces bosquets fleuris
Le peint dans ses caresses:
Lui seul donne aux Amans chéris
Leurs nuits enchanteresses,
Et Vénus lui dut le prix
Disputé par deux Déesses.

Dieu charmant, veille à mon deſtin,
  Rends Églé moins cruelle ;
Laiſſe-moi mourir ſur ſon ſein,
  Et renaître pour elle ;
  C'eſt là que je veux enfin
M'écrier, Dieux ! qu'elle eſt belle !

VÉNUS DÉTRONÉE,

A MADAME DE TOURNI.

L'ENFANT qu'adore la Terre,
Le Dieu que l'on nomme Amour,
Le front ardent de colère,
A sa mere
Trop sévere
Voulut échapper un jour.

Le voilà battant de l'aîle,
Et plein d'un secret ennui,
Cherchant la Vénus nouvelle,
Celle qui regne aujourd'hui,
La Bergere la plus belle
Et la plus semblable à lui.

C'est Tourni qu'on lui propose ;
Il la voit, & dit soudain :
De mes traits qu'elle dispose,
C'est la rose
Fraîche éclose
Aux doux rayons du matin.

Disparois, Fille de l'Onde,
Ne régente plus ma Cour ;
Toi, si ton cœur me seconde,
Belle Nymphe, dès ce jour
Sois Vénus aux yeux du Monde,
Mais sois Psyché pour l'Amour. *

---

* *Ces Stances peuvent se chanter* sur l'Air : *Quand je vais au bois seulette. Gavotte de Rameau.*

LES VENDANGES
DE VÉNUS.

DANS l'Isle de Cythère
Vénus a son pressoir
Que d'une main légere,
Les plaisirs font mouvoir.
On y puise sans cesse
Ce nectar précieux,
Que verse la jeunesse
A la table des Dieux.

Cuve où l'on est à l'aise
Plaît le mieux à Bacchus;
Ce goût, ne lui déplaise,
Siéroit mal à Vénus:
Le plus petit espace
Renferme mille appas;
Le vin tient de la place
Le plaisir n'en tient pas.

Tout rempli d'allégresse,
Comme on voit le Glaneur
Grapiller ce que laisse
Le fer du Vendangeur ;
Armé d'une faucille,
Dans Cythere à son tour,
Le pauvre Hymen grapille
Les restes de l'Amour.

Ennemi du mystere
Bacchus cherche un séjour,
Que le Soleil éclaire,
Et vendange le jour :
Vénus aime le sombre
Du plus secret réduit,
Elle se plaît à l'ombre,
Et vendange la nuit.

ODE ANACREONTIQUE.

AMIS, dans quel lieu du monde
Rit-on, chante-t-on aujourd'hui?
Qu'avec nous l'écho réponde;
C'est à Berci, c'est à Berci.

Berci pour nous devient Cythere;
Des Amours c'est le rendez-vous;
Ils quittent le sein de leur mere,
Pour venir jouer avec nous.

Brillantes Nymphes de la Seine,
De fleurs couronnez vos batteaux;
Noyons le chagrin & la peine:
Plaisirs, nagez entre deux eaux.

Bacchus nous verra du rivage,
L'Amour tiendra les avirons :
Vénus écartera l'orage,
Pour qu'on entende nos chanſons.

La jeuneſſe eſt de ce voyage :
C'eſt la beauté qu'elle conduit ;
Et la beauté ne fait naufrage ;
Que quand la jeuneſſe s'enfuit.

La nuit ſur ce bel hémiſphere
Étend ſon crêpe, mais en vain :
Le plaiſir ici nous éclaire ;
Il fera jour juſqu'à demain.

VERS SUR SOISSONS.

Traduits du Latin de la Monnoye.

Soissons, ta plaine fortunée
* Du bon Adam fut, dit-on, le jardin ;
C'est-là qu'il végétoit le long de la journée,
Tout ébahi sous les berceaux d'Éden.
Tandis que Madame Eve, errante à l'avanture,
Sans ornement, sans feuille de figuier,
S'en alloit coquetter pour se désennuyer,
Et le laissoit bâillant admirer la Nature ;
D'un beau reptile à l'œil rusé,
Dressant sa crête d'or à travers la verdure,
Écoutoit le propos doux & symmétrisé,

* *Vieux dicton du Pays.*

Et damnoit la race future
Pour complaire au grand Diable, en Serpent déguisé.
* Un Mortel aujourd'hui qui pare la Raison,
Que dégrada le premier homme,
A fixé le bonheur près de ton beau vallon;
Les péchés qu'on y fait sont au moins de bon ton;
** De vrais péchés d'Elus, permis en Cour de Rome,
Et l'on auroit trop de confusion
De s'y damner pour une pomme.

---

* *Intendant alors.*

** *Sans doute il avoit chez lui de jeunes femmes nouvellement mariées.*

*** *On n'a garde d'approuver le ton léger qui regne dans cette Piece, dont on n'est que le Traducteur.*

ÉPITRE A MONSIEUR LE MARQUIS DE...

*A l'occasion d'une grace qu'il avoit demandée pour Mademoiselle ***, à Monsieur de Richelieu.*

EGLÉ possede assurément
Les attraits d'un joli visage,
Joints au plus aimable talent :
Mais la beauté, quand elle est sage,
N'a point le crédit du moment ;
A moins qu'un Protecteur charmant
Ne l'excite, ne la seconde,
Et n'ose, scandaleusement,
A ce vain tourbillon du monde
Montrer l'éclair du sentiment.

Voilà ce qu'on vous verra faire ;
J'ai ſu toujours vous bien juger :
En faveur de l'art d'obliger,
On vous pardonne l'art de plaire.
Mettez-vous au courant du jour ;
Changez, tous les mois, de maîtreſſe:
Ayez les aîles de l'Amour,
Et même ſa ſcélérateſſe :
Trompez avec délicateſſe
Toutes nos Dames, à leur tour,
Sans jamais croire à leur tendreſſe :
Ce ſont momens bien employés,
A l'acquit de la conſcience ;
Et, pour peu qu'elle s'en offenſe,
Ces crimes là ſont expiés
Par un ſeul trait de bienfaiſance.
Vous dupe-t-on ? vous le rendez :
Moi, je ferois ce que vous faites.
Parmi ces plaintes indiſcrettes
De cœurs l'un de l'autre excédés,
Soyez toujours ce que vous êtes,
Et très-volage en amourettes,

Et très-ſolide en procédés.
Oui ; ſur vous Églé ſe repoſe :
Les Graces gagneront leur cauſe,
Puiſque c'eſt vous qui la plaidez.

Richelieu, qui, dans ſon automne,
Garde tous les goûts du Printems ;
Richelieu, qui ceint la Couronne
Et des Guerriers & des Amans,
Doit être juſte pour les Belles,
En faveur des doux ſouvenirs
Qui l'accompagnent auprès d'elles,
Et qui ſont encor des plaiſirs.
Loin d'être ſourd à votre inſtance,
Son cœur en doit être flatté :
Il a tant ſéduit la beauté !
Il faut bien qu'il la récompenſe,
Et change ainſi de volupté.

Ces Demoiſelles de la ſcène
Briguent-elles quelques faveurs ?
Elles font l'échange des leurs
Avec celles de leur Mécène.
Églé n'entend rien à cela ;

Elle a des mœurs, l'infortunée !
Et je ſais que cet avoir-là
Ne vaut rien, au bout de l'année :
Mais, en plaignant ſa deſtinée,
Le Maréchal l'excuſera.

A ce prix, puiſſe-t-il ſans ceſſe,
Pourſuivre ſes galants exploits ;
Chaque matin, voir, ſous ſes loix,
Défiler l'Amour, la Jeuneſſe,
Avec un eſſain de minois
Qui préſentent à ſon ivreſſe
Le piquant embarras du choix !
Puiſſe-t-il moiſſonner encore
Les fleurs de l'arriere ſaiſon ;
Vieillir enfin, comme Titon,
Entre les bras d'une autre AURORE !

PORTRAIT

L'AMOUR tendre, l'Amour fripon,
L'Amour qui rêve, ou qui badine,
Tous les Amours, par peloton,
Vinrent pour peindre Alexandrine.

L'UN dessine, d'un air vainqueur,
Ces yeux, où lui-même il se blesse;
Et, prêt à peindre leur langueur,
Il est distrait par leur finesse.

CELUI-CI tâche de saisir
Ce nés, qui fait tourner les têtes,
Et qui ne semble conquérir,
Qu'afin de narguer ses conquêtes.

CENT fois échappe le pinceau:
Non, ce né-là, dit notre Apelle,
N'est point troussé dans mon tableau,
Avec l'air coquin du modele.

L'AUTRE

L'AUTRE, colorant à loiſir,
Cette bouche digne de Flore,
Ceſſe d'envier au Zéphir
Toutes les fleurs qu'il fait éclore.

PLEIN du feu qui vient l'embrâſer,
Ah ! dit-il, c'eſt trop me contraindre !
Enfant & Dieu, je puis baiſer
Ce qu'un mortel s'amuſe à peindre.

Jettant leurs crayons imparfaits,
Nos Albanes quittent l'ouvrage,
Et vont lutiner les attraits
Dont ils n'ont pu tracer l'image.

PENDANT ce folâtre concours,
Arrive l'amitié fidelle,
Qui dérobe & garde pour elle
Ce qu'ont ébauché les Amours.

A M. LE PRINCE DE CONDÉ.

MARS dès long-tems se voyoit oublié ;
A peine quelques fous l'encensoient sur la terre ;
Vénus aux Cieux ne s'en occupoit guère ;
Il avoit l'air d'un Dieu disgracié :
Armé de pied en cap, il arrive à Cythere
Au son du fifre & des tambours,
Et veut d'un coup de cimeterre
Exterminer tous les Amours.
Sous une grotte sombre & de fleurs tapissée,
A travers un feuillage épais,
Impénétrable aux regards indiscrets,
Il apperçoit Vénus mollement renversée :
Vénus entre ses bras tient un guerrier charmant ;
Elle s'enchaîne à lui par le nœud des caresses,
Et des cheveux de son Amant

Sa main d'albâtre éparpille les treſſes.
Par cent petits Amours le boſquet eſt gardé ;
De myrte & de laurier ils ſement la fougere ;
Ils comptent en riant les ſoupirs de leur mere,
Et murmurent tout bas : vive Papa Condé !
Quoi ! dit Mars, ce Héros me pourſuivra ſans ceſſe ;
A Cythere, au combat toujours victorieux !
S'il réſiſte à mon bras, qu'il cede à mon adreſſe ;
Trompons-le par le bruit du clairon belliqueux ;
Préſentons la gloire à ſes yeux.
Il va, pour y courir, me rendre ma maîtreſſe.

ÉPITRE
A MONSIEUR
SAINT-AUBIN,

A l'occasion d'un Portrait de Mademoiselle Dubois, *qu'il a peinte en* Chimène *au moment de ces vers :* Pleurez, pleurez mes yeux, *&c.*

PEINDRE une belle en ces momens
Où rien ne l'agite & l'enflamme,
Où ses regards, quoique charmans,
Annoncent le sommeil de l'ame,
Où tous les traits dans le repos,
Gardant leur douce symmétrie,
Grace aux couleurs, à leur magie,
Vont s'arranger sous les pinceaux;
C'est une agréable imposture,

Qui nous attache & nous séduit :
Dans le calme de la nature,
Telle une fleur se reproduit,
Peinte au cristal d'une onde pure :
Mais je ceins du laurier vainqueur
Le Peintre qui, bravant l'usage,
M'offre le tumulte du cœur
Exprimé sur un beau visage ;
Qui des passions, du malheur
Devient le fidéle interprête,
Et donne à la toile muette
L'éloquence de la douleur.

Voila ce que tu viens de faire.
Tu pouvois nous peindre Dubois
Comme la Reine de Cithere,
Qui, bornée à l'orgueil de plaire,
Dicte paisiblement ses loix
Aux Amours dont elle est la mere :
Plus jaloux de nous attendrir,
Tu nous la montres gémissante :
Éplorée, elle est plus touchante
Que lançant les feux du plaisir.

Le froid censeur que tu désarmes,
Lui-même est enfin transporté :
Eh ! qui ne seroit pas dompté
Par un bel œil noyé de larmes !
Sa langueur fait sa volupté.

Quel intérêt tu sus répandre
Sur le moment dont tu fis choix !
C'est Chimène ; je crois l'entendre
En même tems que je la vois :
Et ton pinceau, mieux que la voix,
Devient l'organe d'un cœur tendre.

Mais, quoi ! ta vive émotion
N'a point rendu ta main moins sûre !
Ah ! chaque trait de ton crayon
Étoit sans doute une blessure
Qu'Amour faisoit à ta raison.
Pour moi, si, plein du même zèle,
Éclairé du même flambeau,
Il m'eût fallu, rival d'Apelle,
Peindre la Chimène nouvelle,
A son pere dans le tombeau,
Conservant un amour fidele ;

J'aurois, en la voyant ſi belle,
Laiſſé-là crayons & pinceau,
Et quitté cent fois le tableau,
Pour tomber aux pieds du modele.

HYMNE À LA BIENFAISANCE.

FILLE du ciel, ô bienfaisance !
La plus aimable des vertus,
Sans en excepter l'innocence ;
O toi que l'on ne connoît plus,
Puisse l'hymne que je t'adresse
Enflammer encor tes amans,
Des Rois réveiller la mollesse,
Et la langueur des Courtisans !

REPOSE-TOI sur mon asyle ;
Ennoblis mon obscurité,
Par l'heureux desir d'être utile,
Si le pouvoir m'en est ôté.
Que dis-je ? au sein de la misere,
Un être plein de ta chaleur,
Trouve toujours du bien à faire :
Tu mets ses trésors dans son cœur.

PÉRISSENT les ames arides,
Les cœurs incapables d'aimer,
Les amis ingrats & perfides!
Mais quel courroux vient m'animer?
Sont-ce là les vœux qui t'honorent?
Hélas! ces mortels odieux,
Douce bienfaiſance, ils t'ignorent:
Ils ne ſont que trop malheureux!

VIENS, enivre-moi de tes charmes,
O ſentiment conſolateur!
Tu mêles du plaiſir aux larmes,
Et de l'attrait à la douleur;
Par toi, ſans tumulte on ſommeille;
Par toi, le réveil eſt ſerein;
Le bien que l'on a fait la veille,
Fait le bonheur du lendemain.

A MADEMOISELLE RIANCOUR,

Qui, après avoir lu le Poëme de Sélim, demandoit s'il étoit plus fâcheux d'être aveugle que d'être sourd.

De tous les sens, aimable Riancour,
J'aime fort l'utile assemblage :
Mais chacun d'eux, réclamant son usage,
Près de vous l'emporte à son tour,
Ne cherchez plus auquel la préférence est due :
Ils ont tous leur ivresse, ils ont tous leur instant ;
Lorsqu'on vous voit, le prix est pour la vûe,
Et pour l'ouie, alors qu'on vous entend.

A MADAME DE CASSINI,

En lui demandant le Roman d'Almahide.

Vous me l'avez promis ce volume gothique,
Où tant de fabuleux amans,
De l'amour & des ſentimens
Épuiſent la métaphyſique,
Dans leurs éternels complimens;
Parlent ſans fin, jamais n'agiſſent,
Et d'inanition périſſent
Dans la criſe de leurs ſermens.
Combien devoit être importune
L'ardeur de ces héros, moulés ſur Céladon,
Ne pouvant faire une chanſon,
Sans y fourrer le ſoleil ou la lune!

Ainſi que vous, je ne veux lire un mot
Des billets doux, des galans logogrifes,
De tous ces combats apocrifes
Où le plus brave eſt ſouvent le plus ſot:
Mais s'il ſe trouve en ce recueil ſi fade,
Héroïne ſenſible & vive tour-à-tour,
Dont les yeux commandent l'amour
Et dont la voix le perſuade,
Qui réchauffe par la gaîté,
L'air un peu froid de la décence,
De l'amitié ſente la volupté,
Et, fuyant quelquefois le bruit & l'affluence,
Dépoſe avec ſimplicité
Dans le ſein de la confiance,
Les couronnes de la beauté:
Dans ce portrait alors reconnoiſſant le vôtre,
A loiſir je ſuivrai chaque coup de pinceau,
Surpris qu'en l'autre ſiécle on ait fait un tableau,
Dont le modèle eſt dans le nôtre.

A MONSIEUR DE**,

En lui envoyant les MÉMOIRES DE SULLY.

VOILA ce que de lui nous laiſſa ce vrai ſage,
Ce bon Miniſtre d'un bon Roi,
Qui reſpire dans cet ouvrage ;
Que réunis tous deux, ils ſoient chantés par toi !
Peins dans l'un ce zéle héroïque,
Cette auſtère amitié, leçon des courtiſans,
Et cette ame patriotique
Que ne ſouillerent point les horreurs de ſon tems :
De l'autre oſe tracer l'auguſte caractère,
Les malheurs, les exploits, & ſur-tout les bienfaits ;
Que ce tableau nous frappe, & que tous les Français
Baignent encor de pleurs l'image de leur pere !

DÉVOILE-NOUS, ſans pompe & ſans détours,
Ce cœur vraiment royal, tréſor de nos ancêtres,

Ce cœur où pénétra le poignard de leurs prêtres ;
Ou plutôt, retranchant ces déteſtables jours,
Prends de plus doux crayons pour peindre ſes amours ;
Montre-nous ce héros aux pieds de Gabrielle,
Moins ſuperbe que tendre, & françaiſe, & fidelle.
Il eſt des Rois dans la foule perdus,
Que déshonorent leurs foibleſſes :
Mais celles de Henri ſont des titres de plus ;
Il fut ſi grand, il eut tant de vertus,
Que l'on peut bien lui paſſer ſes Maîtreſſes.

PRÊCHE DE L'AMOUR.

NIMPHES, prêtez une oreille attentive ;
Les Cieux sur vous ont semé les attraits.
Eh ! que sont-ils, sans mes autres bienfaits ?
Naissantes fleurs, c'est moi qui vous cultive.
Sachez vous rendre, & surtout résister,
D'un air naïf versez des pleurs perfides ;
Intimidez les désirs trop avides,
N'effrayez pas ceux qu'il faut exciter.
Feintes langueurs, insidieux sourire :
Transports charmans, quoiqu'ils soient concertés,
Rare abandon des secrettes beautés,
Employez tout, pour fonder mon empire !
Tout dans l'Amour n'est qu'un rafinement,
A vos traits seuls défendez l'imposture,
Et, croyez-moi, réservez prudemment ;
L'art pour vos cœurs, pour vos teints la nature ;
Près de trahir un trop crédule Amant,
Jurez-lui bien de n'être point parjure,
Je serai là, pour rire du serment.

A UN ENFANT

Poursuivant des Abeilles.

Enfant, d'où viennent tes fureurs ?
Tu pleureras ton imprudence.
Ces volatiles bienfaiteurs
Avec eux portent leur vengeance.
Pour leur butin ils ont des fleurs,
Et leur aiguillon pour défense.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce Volume.

PAGES.

DISCOURS *sur la Poësie en général, & particuliérement sur les Piéces fugitives,* 7

L'Esprit de l'ouvrage, 49

A mes ennemis, car tout le monde en a, 50

Epitre à une Coquette, 52

Traduction d'un Distique latin, 59

Epitre au Roi de Dannemarck, 60

A Madame Neker, en lui envoyant les Vers au Roi de Dannemarck, 66

A Madame de Cassini, qui se plaignoit de ce qu'on bâtissoit chez elle, 67

A la Baronne de Neukerque, 68

Le Bouton de Rose, 72

Billet en réponse à des Vers que l'Auteur appelloit Versiculets, 73

A M. Hume, 74
Les Peines d'Amour, 83
A M. de Voltaire, sur la complaisance qu'il a d'écrire à tout le monde, 84
A Mademoiselle Doligny, pour mettre au bas de son Portrait, 91
Portrait d'un Chevalier François, 92
A M. de Pezai, voyageant, 93
A Mademoiselle Clairon, 96
Epître à Doris, 97
*Billet à Mademoiselle ***, qui me proposoit d'aller dans un désert, passer un mois avec elle*, 101
Vers sur le Mariage de M. de la Marche, Premier Président du Parlement de Dijon, 103
*A Madame de **, qui avoit dit en plaisantant que je passerois la nuit avec elle*, 104
Vers sur une Eclipse, 105
*A M.****, 107
A une jolie Femme qui m'avoit défendu au sujet d'une Epigramme, 113
A l'Auteur des Graces, 114
*Au Marquis de ****, 120

A Zémis, pendant mon séjour à la Rochelle, 125
A M. de Pezai sur son Poëme, 129
A Mademoiselle Clairan, sur l'indécision de sa rentrée au Théâtre, 132
A ma Sœur, quelques heures avant de quitter Dijon, 138
A Madame de Cassini qui demandoit des Vers sur l'amitié, 143
A M. Soulier, Médecin, 144
Epître à Mademoiselle Arnout, Actrice de l'Opéra, 149
Billet à Mademoiselle F. dont le Patron est St. Alexandre, 154
Description de quelques effets des Grottes d'Arci, en Bourgogne, 155
Eloge de Lubin, 158
Avis aux Sages du siecle, 161
Mes Mœurs, 166
Autant en emporte le vent, 168
*Epître à Mademoiselle D**, qui quittoit son logement de la barriere de Vaugirard,* 170
A Mademoiselle de Choiseul, qui vouloit qu'on chantât Ste Claire sa Patronne, 173

*Les ſept Démons de Madelaine à Mademoiſelle *** pour le jour de ſa Fête,* 175
Madrigal à M. de Saint Marc, au ſujet d'une Epitre ſur l'Amour & l'Amitié, 177
Les Graces, Stances à Eglé, 178
*Epître à M. l'Abbé de L**, en réponſe aux Vers qu'il avoit adreſſés à l'Auteur,* 181
A M. l'Abbé de Lille, ſur ſa traduction des Géorgiques de Virgile, 183
A Thémire, convaleſcente dans les premiers jours du Printemps, 184
*A la Princeſſe de ***,* 186
A Mademoiſelle Alexandrine, 187
A M. de Pezai, ſur la Galanterie moderne, 190
A M. Lemierre, en lui envoyant Pierre le Grand, 195
Aux Editeurs de l'Almanach des Muſes, au ſujet d'une note qui s'y trouve au bas des Vers à Corine, 198
*A M. l'Abbé de ***, en lui demandant Tibulle,* 202
A un ami ſur mon déménagement, 203
*A Mad. ***, qui demandoit un impromptu,* 209

A Rosire, 210
A M. le Comte de * * *, 214
A M. le Comte de * * *, qui me demandoit des Vers de Lille-Adam, où il étoit pendant la Semaine-sainte*, 219
A une Femme moraliste, 221
A Eglé sur de faux bruits, 222
Le Congé, 224
A M. de .... retiré à sa campagne, pour se livrer à la Philosophie, 226
Un Séminariste à un homme du monde sur l'enterrement de Mademoiselle Camouche, 235
Dialogue entre Thémis & l'Amour, à Madame la Duchesse de M * *, sur un procès qui alloit être jugé*, 239
Dialogue entre Mars & Thalie récité un des jours du Carnaval, devant le Maréchal de Brissac, 243
Epitre à Mademoiselle Beaumesnil, 248
Thémire, 255
Narcisse, imitation d'Ovide, 257
Salmacis, 263
Le Pié de Nez des Amours, 269

Stances à l'Amour, adreſſées à une jolie Femme, qu'on ne voyoit qu'à travers des rideaux, 277
Les deux Fleurs rivales, 281
Portrait d'Iſmene, 283
Repréſentation à Mad. de . . . qui me remettoit à deux ans, 286
L'homme détrompé, Conte moral, 289
Billet à M. de Pézai, en lui envoyant l'Aſtrée, 292
Billet aux Danſeuſes de l'Opéra, 294
Billet à un Journaliſte, 296
Epître à M. Helvétius, pendant ſon ſéjour à Berlin, 298
Ronde pour un ſouper, où ſe trouvoient deux jeunes perſonnes pleines de talens, 307
Délire Nocturne, 310
A M. de . . . qui me conſeilloit de répondre à une critique, 315
A M. Rouſſeau, ſur ſes différens ouvrages, 318
Le Plaiſir, 326
Vénus détrônée, 328
Les Vendanges de Vénus, 330

Ode anacréontique, 332
Vers sur Soissons, 334
Epître à M. le Marquis de ... au sujet d'une grace qu'il avoit demandée à M. de Richelieu, 336
Portrait, 340
A M. le Prince de Condé, 342
Epître à M. St. Aubin, à l'occasion d'un Portrait de Mademoiselle Dubois, qu'il a peinte en Chimène, 344
Hymne à la Bienfaisance, 348
A Mademoiselle Riancour, qui après avoir lû le Poëme de Sélim, demandoit s'il étoit plus fâcheux d'être aveugle que d'être sourd, 350
A Madame de Cassini, en lui demandant le Roman d'Almahide, 351
*A M. de * * en lui envoyant les Mémoires de Sully,* 353
Prêche de l'Amour, 355
A un Enfant poursuivant des Abeilles, 356

FIN.

ERRATA.

Après le folio 250 des pages, il y a 253, ce n'est qu'une erreur de chiffre.
Après le folio 271, il y a 222, au lieu de 272, & ensuite 277. Ce n'est qu'erreur de chiffre.

Page 253, vers 9, les biens, *lisez* le bien.
Page 267, vers 15, éloquente, *lis.* éloquent.

Weiler Bequest
1996

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 JUL 1997
OF OXFORD
LIBRARY

965952